Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

25e Année | Août, Sept., Octobre 1915 | No 1, 2, 3

Important Avis aux lecteurs

Paris, Septembre 1915.

Notre fascicule de juillet 1914 était prêt à paraître depuis quelques jours déjà quand éclata la guerre qui désole encore actuellement la plupart de l'Europe. Pour différentes raisons qu'il serait inutile de rappeler ici, nous avions cru devoir surseoir à son expédition, dans l'attente des évènements que, dès lors, on pouvait prévoir.

Pour des raisons d'opportunité qu'il est inutile de rapporter ici, ***le numéro de Juillet 1914 ne sera expédié aux abonnés qu'au commencement de 1916.***

Aussitôt que les hostilités furent commencées, les ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES suspendirent leurs publications, de même que toutes les autres Revues spécialistes françaises. Un certain nombre de celles-ci ont, depuis, recommencé à paraître ; la situation s'est à tel point améliorée en France, que nous croyons pouvoir maintenant imiter leur exemple. Seulement, nous nous bornerons à publier en 1915 deux fascicules portant respectivement la date d'Août-Septembre-Octobre et Novembre-Décembre 1915, qui seront envoyés gratuitement aux abonnés de 1914 en remplacement de ceux qu'ils auraient dû recevoir au cours du deuxième semestre de l'année. La publication mensuelle de nos ***Annales*** pourra ainsi reprendre régulièrement dès Janvier 1916.

Nous devons toutefois prévenir nos lecteurs que, par suite des circonstances exceptionnellement défavorables dans lesquelles se fait, pour le moment, cette publication, nous nous trouverons obligés de restreindre le nombre des pages formant nos fascicules, comme le font, durant la guerre, non seulement les Revues, mais les grands journaux quotidiens eux-mêmes.

C. de VESME

Une très remarquable Prédiction
Concernant la Guerre de 1870-71
et celle de 1914-1915

Au cours du mois d'*avril 1914*, j'allai voir M. le professeur Charles Richet, qui me dit, entre autres choses : « J'ai reçu dernièrement la visite d'un de mes confrères, le Docteur Amédée Tardieu. Il m'a fait le récit détaillé de la plus extraordinaire prédiction dont j'aie jamais entendu parler. Vous en jugerez d'ailleurs par vous-même, car j'ai prié M. Tardieu de rédiger la narration de ce cas pour nos *Annales* : il a bien voulu me le promettre ».

Le 13 *Juin* suivant, M. Richet me remit en effet le manuscrit du Dr Tardieu, que nous publions intégralement et fidèlement ci-dessous, en faisant bien observer qu'il porte la date du **3 Juin 1914**.

OBSERVATION DE DÉDOUBLEMENT DE LA PERSONNALITÉ, PAR LE Dr **AMÉDÉE TARDIEU** CONSULTANT AU MONT-DORE

C'est au mois de Juillet 1869 qu'eut lieu la singulière prédiction dont plusieurs témoins existent encore, et dont je garantis sur l'honneur la véracité.

Mon ami Léon Sonrel, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, était physicien à l'Observatoire de Paris. En 1868 et 1869, nous étions fréquemment ensemble et nous étions devenus des amis intimes.

C'était un jeune savant de premier ordre. Grâce à lui, je fus lancé, alors que j'étais interne des hôpitaux de Paris, dans les premiers milieux scientifiques. Spécialement, avec M. Charles Sainte-Claire-Deville et Marié-Davy, je fus, avec mon ami Léon Sonrel et grâce à lui, un des quatre fondateurs de l'Observatoire de Montsouris.

Léon Sonrel m'avait souvent étonné par une espèce d'état hypnotique qui se manifestait, au cours de nos conversations, lorsqu'il était tranquille et bien disposé. Je l'écoutais et pouvais vérifier ce fait, que souvent il m'avait annoncé à l'avance des événements, que la suite avait montrés exacts. Je dois dire, du reste, que je ne faisais pas trop attention à ces états particuliers de mon ami. Je les regardais comme des accès de somnambulisme, bien que mon ami me parlât les yeux ouverts, sans que rien se fût changé dans sa physionomie.

Mais le 23 ou 24 juillet 1869, en nous promenant dans le Luxembourg, dans les allées qui sont actuellement en face de l'Ecole de Pharmacie, il me fit la prédiction suivante, qui dura plus de trois heures, et qui m'impressionna vivement. Je rapporte brièvement la prédiction, et, en face, les événements concordant par la suite, et souvent longtemps après.

C'était un soir vers 3 ou 4 heures. Le temps était chaud et beau. Nous nous promenions dans les allées du Luxembourg. J'étais à droite de Léon Sonrel, qui était un peu en avant de moi ; tout-à-coup il commence la prédiction qui suit. Il marche regardant en haut et devant lui, et s'arrête par moments :

La Prédiction

« *Oh! qu'est-ce que c'est? C'est la guerre!! Tu es sur les Boulevards. Tu es chef de corps... Quelle émotion! Tu comptes de l'argent à la gare du Nord...*

» *Te voilà dans le train avec beaucoup de monde... Oh ! tu t'arrêtes à Aulnoy ! Te voilà à Hirson!... Te voilà à Mézières... Mais où vas-tu? Sedan?... Oh! quelle bataille!... Tu cours de grands dangers !...*

» *O ma patrie, ô mon pays ! Quel désastre ! Quel malheur! Oh! mon Dieu, mon Dieu!* » et il s'arrête un peu et pleure.

Il marche de nouveau. Je le suis. Il lève la tête. Le regard paraît perdu dans l'espace. Quelques gestes des bras en avant et en haut....

Il continue :

« *Oh ! quelle défaite ! Quel malheur ! O ma patrie !* »

Il reprend :

« *Te voilà au siège de Paris.*

» *Tiens ! Je suis officier supérieur !... Comment? Je meurs en trois jours !* »

Il paraît se réveiller et se tournant vivement vers moi : « *Je meurs, je meurs, mais de quoi?* »

A ce moment très court, mon ami Léon me regarde normalement. Je lui réponds : « Oui, mon vieux, tu meurs au Siège de Paris et tu es officier supérieur ! Oh ! elle est bien bonne, celle-la ! »

De nouveau il reprend son état hypnotique : « *Je meurs, je meurs au Siège de Paris, en trois jours !...* » — Par trois fois il paraît se réveiller ainsi... Il continue :

« *Oh! mon Dieu! Ma pauvre femme est enceinte d'un enfant que je ne connaîtrai jamais...* » Il pleure.

« *Oh ! mais tu es là ! Tu as soin d'eux ! Oh ! Oh ! que tu es bon...* » Manifestation d'une très grande douleur.

Mon ami Léon continua à décrire les désastres du Siège de Paris. Il me prédit les grands dangers que je vais courir...

Puis parlant de moi :

« *Ah! tu crois rester à Paris et faire le concours de l'Ecole de Médecine. Oh bien, oui. Te voilà en province. Tu fais de la politique. — Ah ! mais tu n'oublies pas ma femme et mes enfants.*

» *Ah ! tu te maries, tu as des enfants : Ah ! mon pauvre ami, que tu souffres !! Tu pleures près d'une femme aimée qui agonise... Courage, courage, tu triompheras de tes peines. Que je te plains, mon pauvre ami!* »

Ce qui arriva

Nommé par mes vénérés maîtres Nélaton et Larrey chirurgien en chef de la 8e ambulance de la Croix-Rouge, vers le 20 août 1870, je pars le 27 août, à la tête de trois ambulances. Je dois rejoindre l'armée de Mac-Mahon qui, du camp de Châlons, doit atteindre Metz et Bazaine. Mais on ne sait où est Mac-Mahon. Je calcule qu'il faut gagner la vallée de la Meuse, convaincu qu'en suivant la Meuse vers Metz, je trouverai l'armée de Mac-Mahon en un point quelconque. La 8e ambulance de la Croix-Rouge est spécialement attachée au 7e corps Félix Douay.

Nous passons sur les Boulevards ; l'émotion est incroyable. Je dis à deux de mes médecins de faire la quête dans leur képi pour les blessés. Dans le parcours de l'Opéra à la gare du Nord, ils ramassent 36.000 francs! Je compte, dans la gare du Nord, cet argent au caissier de la Société. A ce moment, je me rappelle la prédiction de mon ami Léon.

Une fois montés dans le train, mes médecins me demandent où je les mène. Je réponds : « Dans le nord de la vallée de la Meuse. Nous passerons à Aulnoy, Hirson, Mézières pour arriver à Sedan. Au surplus, leur dis-je, aussitôt que j'aurai un instant, je vous conterai une prédiction qui m'a été faite. Dans dix à quinze jours nous rentrerons à Paris après une épouvantable défaite. »

Le 31 août, après avoir traversé Aulnoy, Hirson, Mézières, Sedan, nous sommes venus par Chemery à Raucourt. Nous avons recueilli plusieurs centaines de blessés au combat de Beaumont. L'armée française a défilé près de nous. L'armée prussienne, qui la suit, campe dans Raucourt et ses environs. Le soir du 31 août, vers les dix heures, je parle à mes médecins de la prédiction de mon ami Léon, et je leur dis qu'après la défaite de demain, nous rentrerons à Paris, qui sera assiégé.

Rentrée à Paris après Sedan, toute mon ambulance a connu à Arceuil mon ami Léon Sonrel, qui venait me voir et dîner avec moi. Et tous disaient: « Nous verrons bien s'il est nommé officier supérieur et s'il meurt en trois jours ».

Or, Léon est nommé en novembre commandant du Génie auxiliaire sous les ordres du Colonel Laussedat... Quinze à vingt jours plus tard, il attrape la vérole noire et meurt en trois jours. Sa femme était enceinte de trois mois.

La huitième ambulance, alors à Arcueil, qui connaissait mon ami Léon et sa prédiction, fut atterrée. Avec M. Delaunay, Directeur de l'Observatoire, et président de l'Académie des Sciences, je dirigeais le deuil à l'Eglise de Montrouge et au Cimetière Montparnasse.

Inutile d'insister sur le concours que je crus de mon devoir de prêter à l'infortunée veuve de mon ami Léon.

Le siège fini, je rentre en Auvergne et je suis nommé Conseiller général du Puy-de-Dôme.

Dans sa prédiction, Léon parle toujours *de ses enfants* au pluriel. Or, en 1869, il n'avait qu'un fils. Le second, son fils Jacques, est né sept mois après la mort de son père, en 1871.

Conseiller général du Puy-de-Dôme, en 1871, je fais voter en 1873 la création de l'Observatoire du Puy-de-Dôme.

Rapporteur de la Commission, je profite de l'occasion pour demander au Conseil général de m'appuyer auprès du ministre Jules Simon pour avoir une pension pour la veuve de mon ami Sonrel, mort pendant le siège. Le ministre accorda une pension de 1.200 francs.

Je me marie en 1874; ma femme atteinte d'un kyste hydatique du foie, multiloculaire, agonise lentement en six ans, me laissant deux fillettes...

Pendant six ans, je n'ai connu que la souffrance et les douleurs auprès de mes deux fillettes. La prédiction m'a grandement soutenu. — Je laisse de côté une foule de détails prédits et réalisés qui n'intéressent que moi.

L'autre guerre...

J'attends, depuis deux ans, les suites de la prédiction qu'on va lire. Je laisse de côté tout ce qui concerne la famille de mon ami Léon et mes affaires personnelles. Mais j'ai, en ce moment, un fait personnel trop concordant, comme toujours, avec les événements généraux pour que je puisse douter de ce qui suit :

« Ah, mon Dieu! Ma patrie est perdue : la France est morte... Quel désastre!...

Léon pleure pendant quelques minutes. Il se tait. Je le suis en silence.

Puis, subitement, il lève les yeux et les bras au ciel, et avec un air inspiré que je n'oublierai jamais, il s'écrie :

« Ah! la voilà sauvée! Elle va jusqu'au Rhin ! [Textuel] **O France! ô ma patrie bien aimée, te voilà triomphante; tu es la reine des nations... ton génie resplendit dans l'Univers... tout le monde t'admire... »**

Je reste interdit. « Voilà bien, — me dis-je — comment devait être le prophète Isaïe. » J'admire l'aspect de mon ami.

Puis, après s'être en quelque sorte reposé d'un grand effort, il revient à mes affaires personnelles, que je tais par discrétion et que j'ai confiées à quelques amis.

Tout-à-coup, mon ami Léon s'écrie : « ... *et tu n'oublies pas mes enfants ! Ah ! que tu es bon !... Mais où es-tu? Viens, que je t'embrasse...* » Je lui frappe le bras droit. Il s'arrête, paraît se réveiller d'un rêve, et me dit : « *Tiens, te voilà, qu'est-ce que je t'ai dit ?* »

Je lui conte ce qui vient de se passer, ses prédictions, etc... Il ne se rappelle rien, sauf qu'il va mourir. Notez qu'il parut se réveiller trois fois au moment où il se voyait mourir au siège de Paris...

Réflexions

Je dis à mon ami Léon : « Voilà près de trois heures que je te suis dans cette allée, allant et venant jusque vers la fontaine où sont les chevaux de Carpeaux. Que diable se passe-t-il dans ta cervelle ? Tu m'as conté tellement de choses, que si jamais j'en vois seulement le quart, je serai stupéfait, car je n'y comprends rien. »

Mon ami Léon me dit alors textuellement ce qui suit : « *Mon cher ami, voici ce qui se passe en moi : Quand je suis bien tranquille, mon esprit devient libre , il est dans l'espace, je vois... Mais pour voir ainsi, je me rends compte qu'il faut être très sobre, très honnête, très juste, très bon...* »

Nous continuons à causer de tout ce qu'il m'a prédit. Il ajoute : « *Puisque je dois mourir, dis-tu, d'après ce que je t'ai dit, au siège de Paris, tu pourras m'évoquer plus tard ; je serai toujours à ta disposition...* ».

Je dois ajouter que je restai fort incrédule. Cependant, cette année, je résolus de trouver un médium. Je conterai peut-être cette aventure plus tard. Le médium me déclara voir, près de moi, un ami dévoué, disparu depuis longtemps, homme extraordinaire... Le médium me répéta une partie de la prédiction.

J'ai trouvé tout cela si étonnant, que je me fais un plaisir de l'écrire pour le savant professeur Richet. Il est impossible de ne pas admettre le dédoublement de la personnalité dans certains cas. C'est par l'observation que la science avance, et avec la science, le bonheur et l'avenir de l'humanité.

D[r] A. Tardieu
Mont-Dore, 3 juin 1914.

Ce récit est entièrement écrit de la main du D[r] Tardieu. Nous tenons le texte à la disposition des personnes qui désirent l'examiner dans un but sérieux et scientifique.

M. le D[r] Richet en prit, naturellement, connaissance avant de me le remettre, le 13 Juin 1914. Aussitôt j'exprimai à M. Richet le très vif intérêt et la profonde émotion que j'avais éprouvés à la lecture d'un pareil événement psychique. Je m'étonnais qu'il eût pu rester si longtemps inédit et connu de quelques personnes seulement; je le regrettai, et manifestai l'intention de le publier au plus tôt dans les *Annales*. M. Richet convint avec moi qu'il valait mieux prier d'abord le D[r] Tardieu de bien vouloir tâcher d'obtenir quelques mots d'attestation de quelques-unes au moins des personnes qui avaient connu la prédiction avant que sa première partie, concernant les évènements de la guerre de 1870-71, se réalisât; nous savions que plusieurs étaient encore vivantes. Voici, en effet, la plus grande partie d'une lettre que M. Tardieu m'a écrite d'Auvergne à la date du 30 mai 1914.

Monsieur,

Votre aimable lettre me trouve au Mont-Dore. Malgré les embarras de mon installation de sai-

son, je considère comme un devoir agréable de vous répondre sans retard, puisque vous vous présentez sous les auspices du Professeur Richet; je dois à ce maître éminent de secouer mon inertie. L'observation que j'ai, très précise, très étonnante, jettera certainement un jour précieux sur les études psychiques. Au surplus, je vois dans les collaborateurs des « Annales » M. Camille Flammarion que je connais. Veuillez lui dire que le Tardieu qui vous écrit est le même qui, en 1868-69, interne des hôpitaux de Paris, fut un des fondateurs de l'Observatoire de Montsouris, avec M. Charles Sainte-Claire Deville, M. Marié-Davy et Léon Sonrel, alors physicien à l'Observatoire. Je suis le Tardieu qui, interne à la Charité, monta en ballon (le Pôle Nord de Giffard) avec Tissandier (Gaston et Albert) avec Sonrel, de Fonvielle, etc....

Bref, certainement M. Flammarion se rappelle mon ami Sonrel, qui est précisément l'auteur de la prédiction qui me fut faite le 23 juillet 1869.

J'ai vu dernièrement Madame Veuve Sonrel; elle était avec la famille de son fils cadet. J'ai vu également à Paris deux médecins de mon ambulance (le Dr Porte et le Dr Champrigaud) qui se souviennent de ce que je leur disais à Sedan et à Paris de la prédiction. Je leur fis connaître Sonrel, et ils étaient à son enterrement avec moi pendant le siège de Paris. Il existe d'autres témoins que je n'ai pu rejoindre ou retrouver. Mais la chose est demeurée trop précise en mon esprit, (et je l'avais contée à tous mes amis, morts pour la plupart, hélas!), pour qu'il y ait le moindre doute sur le fait capital que je vous rapporterai. Mais ne m'en veuillez pas s'il me faut quelque temps, car la besogne commence lundi 1er juin. Je vous promets, ainsi qu'à l'excellent maître le docteur Richet, que vous aurez et pourrez publier l'observation la plus étonnante et la plus nette qui existe.

P. S. — M. Flammarion se rappellera que nous étions ensemble à la Société de Météorologie, il y a 44 ou 45 ans!!

M. le Dr Richet écrivit donc à M. le Dr Tardieu, le priant de se procurer les attestations nécessaires pour donner une plus grande valeur à son récit. Le Dr Tardieu répondit en s'engageant à le faire, mais seulement à sa rentrée à Paris, à la fin de l'automne; il estimait, en effet, qu'il valait mieux recueillir les témoignages de présence et qu'on ne serait pas arrivés à grand'chose en écrivant. Cette décision me causa un vif désappointement, et le 13 juillet j'écrivis à M. Tardieu une lettre dans laquelle je le suppliais de ne pas renvoyer à l'hiver suivant le petit travail qu'on lui demandait, et j'ajoutais :

« Une longue expérience m'a prouvé qu'on se repent toujours d'avoir tardé à agir en de pareilles circonstances. Que de choses peuvent surgir en ces quelques mois, de façon à amoindrir l'importance documentaire d'un récit tel que le vôtre! »

Quand je traçais ces paroles à l'allure prophétique, que je reproduis de mon copie de lettres, j'étais loin de supposer que les événements se seraient tellement empressés de les justifier! Je tiens toutefois à ajouter que mon observation ne m'était dictée par aucune préoccupation spéciale; je rééditais simplement, d'une façon générale, la maxime à laquelle le connétable de Lesdiguières disait être redevable de tous ses succès, savoir « qu'il ne faut jamais renvoyer au lendemain ce qu'on peut faire le jour même ». Personne en France, pas plus que dans le reste de l'Europe, ne se doutait de ce que préparaient, à ce moment, ces messieurs de Berlin et Vienne. L'ultimatum autrichien à la Serbie ne survint que deux semaines plus tard — près de deux mois après que le Dr Tardieu eut rédigé son récit, quatre mois après qu'il en eut fait le récit au professeur Richet.

Comment le Dr Tardieu put établir l'époque de la guerre actuelle

Enfin, le 4 août, la guerre fut déclarée. On peut s'imaginer avec quelle curiosité, ou pour mieux dire, avec quel intérêt fiévreux, je relisais alors les phrases de la prédiction de M. Sonrel, se rapportant évidemment à la guerre actuelle. Je ne doutai pas un seul instant que les choses se passeraient comme le voyant les avait préannoncées. Seulement j'étais vivement intrigué par quelques mots de la relation du Dr Tardieu. Pourquoi donc avait-il écrit :

« *J'attends*, **depuis deux ans**, *les suites de la prédiction qu'on va lire...* »?

Pourquoi « *depuis deux ans* »? J'écrivis au Dr Tardieu pour lui demander des explications à ce sujet, ainsi que sur quelques autres points de son récit — et voici les passages principaux de sa réponse, portant la date du 12 août 1914 :

Malgré des occupations écrasantes de clientèle et pour les ambulances de la Croix-Rouge, je vous réponds.

1° La prédiction est formelle : après des revers ou mieux *épreuves* — une situation terrible pour la France — le triomphe est certain. La France va jusqu'au Rhin. Son génie domine le monde ; elle est la reine des nations... Pas de doute. Certitude absolue. Mais je ne suis pas à même de préciser le genre d'épreuves qui précède le triomphe.

2° *J'attends depuis deux ans, voici pourquoi. Mon ami Léon ne m'a pas fixé l'année, mais les*

évènements généraux sont vus en même temps que les miens propres. Or les évènements privés qui me concernent, douteux depuis deux ans, sont certains depuis avril ou mai derniers...

3° *Depuis mai dernier, mes amis savent que je leur annonce la guerre prochaine, avant septembre, en me basant sur la coïncidence avec mes évènements personnels que je tiens secrets....*

Le Dr Tardieu me disait, dans cette même lettre, quel était l'événement personnel prophétisé par Léon Sonrel, qui venait de se réaliser depuis peu et qui devait coïncider avec la grande guerre; mais il me priait de ne pas en parler, et je ne puis, naturellement, que déférer à son désir. Ce détail n'a d'ailleurs aucune importance.

Voici, par contre, un épisode intéressant.

Le 22 août de l'année courante (1915), je reçus la visite de M. Joseph Montet, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, agrégé de l'Université, qui, ayant su que je m'occupais de cette affaire, venait spontanément m'apporter son témoignage. Voici une partie de la conversation qui eut lieu entre nous :

— Etant un ancien client et ami du Dr Amédée Tardieu, — me dit M. Montet — je lui ai entendu raconter à plusieurs reprises, *depuis trente ans*, la fameuse prédiction de son ami Sonrel, concernant la guerre de 1870-71 et une autre guerre à venir, commençant par des revers pour la France et se terminant par son triomphe. Je dois dire que jamais je ne lui ai entendu modifier sa narration. Tous les amis du Dr Tardieu la lui ont, d'ailleurs, entendu répéter souvent aussi.

— Que disait précisément M. Tardieu des succès de l'armée française à l'issue de la guerre actuelle?

— Qu'elle irait jusqu'au Rhin.

— En 1869, quand la prédiction fut faite, la frontière de la France s'étendait déjà jusqu'au Rhin — fis-je observer à mon interlocuteur.

— M. Tardieu faisait allusion à la Prusse rhénane : il me semble même qu'il indiquait certaines localités de cette région.

— Ne disait-il pas aussi que les Français iraient à Berlin ?

— Jamais je ne lui ai entendu dire cela — déclara M. Montet.

— Si je vous pose cette question, c'est que M. Tardieu m'a écrit cela dans une de ses lettres, l'hiver dernier. Je lui demandai alors si son ami Sonrel avait fait allusion à cet évènement ; M. Tardieu me répondit qu'il ne se le rappelait pas, et qu'il s'agissait uniquement d'un espoir manifesté par lui, personnellement. J'ai voulu entendre ce que vous en diriez. — Maintenant, le Dr Tardieu ne vous a-t-il pas indiqué la date à laquelle devait se produire la guerre victorieuse ?

— Il m'a toujours affirmé, au contraire, que son ami Sonrel n'avait pas précisé l'année. Il avait dit seulement qu'au moment où se produirait tel épisode de la vie de M. Tardieu, la guerre éclaterait. L'épisode en question s'est justement réalisé dans le premier semestre de 1914 ; à la suite de cela, le docteur prévoyait qu'une guerre était imminente. Je vis M. Tardieu *dans les premiers jours de juillet*, l'année dernière, au Mont-Dore, où je m'étais rendu pour une cure annuelle. Au moment de partir et de prendre congé de lui, je lui dis : « Nous nous reverrons bientôt à Paris. » — « Cette année — me répondit le docteur Tardieu — je n'irai pas à Paris ; je me suis même empressé d'en faire revenir ma femme, parce que *dans quelques semaines au plus tard nous aurons la guerre.*» — « La guerre ? — demandai-je, étonné. — Pourquoi une guerre ? Qu'en savez-vous, Monsieur ? » — « *C'est par suite de la prédiction Sonrel, que vous connaissez* — déclara M. Tardieu. — *Tel évènement qui doit coïncider avec la guerre s'étant produit dernièrement, j'attends une conflagration européenne d'un instant à l'autre.* » — Ces paroles de M. Tardieu me produisirent une impression profonde, comme vous pensez bien.. Personne, à ce moment, ne se doutait de l'imminence d'une guerre, en France (1).

Le récit du Dr Philippe dans le « Globe »

Pour ce qui se rapporte aux témoignages montrant que la prédiction dont il s'agit n'est pas de celles que l'on fabrique de tout point *après* l'événement, je puis ajouter ceci : que j'en fis le récit le 13 juillet 1914, au cours d'un dîner réunissant un petit nombre de personnes s'occupant de « psychisme », dont le professeur H. Bergson, le professeur Ch. Richet, le comte Arnaud de Gramont, de l'Académie des Sciences, M. Camille Flammarion, M. le Dr J. Maxwell, avocat général près la Cour d'Appel de Paris, M. Ch. de Watteville, docteur ès sciences, et quelques autres « psychistes » distingués. Quelques jours auparavant, je l'avais raconté dans une réunion du Conseil de Direction de la Société d'Etudes Psychiques, qui eut lieu chez moi. Enfin, *le 27 août* 1914, je publiai un résumé de la prédiction dans un journal italien.

M. Richet venait en effet de s'ouvrir à moi au sujet de la campagne de propagande qu'il se proposait d'entreprendre en Italie, avec son ami M. André

(1) Mr Montet, auquel j'avais communiqué le récit du Dr Tardieu, vient de publier dans le *Gaulois* un article dans lequel il confirme les déclarations qu'il m'avait faites.

Weiss, professeur de Droit international à la Faculté de Paris, et en ma qualité d'originaire de l'Italie, je m'efforçais d'aider de mon mieux mon vénéré ami et Maître, dans sa mission. J'avais donc pensé que cette prédiction pouvait contribuer dans une mesure quelconque, si petite fût-elle, à impressionner l'opinion publique au delà des Alpes.

Tout cela avait lieu bien avant le commencement de la bataille de la Marne.

Mais dans le courant de février 1915, une autre confirmation de l'authenticité de la prédiction Sonrel se produisit d'une façon bien singulière et inattendue.

Le *Globe*, de Londres, publia alors une lettre du Dr CLÉMENT PHILIPPE, Président de la Société belge de Médecine et Pharmacie en Angleterre. Voici ce que racontait ce distingué praticien :

Le 13 décembre 1913, je me trouvais à une Conférence médicale à Bruxelles. Les médecins français les plus éminents s'y occupaient successivement d'initier leurs confrères belges aux mystères de la science hydro-thermale. Ce jour-là, M. Amédée Tardieu, qui avait eu l'honneur de soigner personnellement, durant deux ans, S. A. R. la Comtesse de Flandre, mère du roi Albert, avait parlé de l'Auvergne, et durant un banquet prononça les paroles suivantes, que ses convives accueillirent par un sourire : « *En 1915, nous irons à Berlin et nous récupérerons l'Alsace et la Lorraine.* »

Les interruptions ironiques qui saluèrent ce propos n'eurent d'autre effet que de rendre encore plus sérieux le Dr Tardieu qui continua, d'un air presque prophétique : « Je vous dis la vérité : en 1915 nous serons à Berlin et nous reconquerrons l'Alsace et la Lorraine ». Et il s'expliqua devant l'auditoire stupéfait. Avec sa voix stentoréenne, M. Tardieu, l'une des autorités médicales françaises les plus considérables, un vétéran universellement respecté, âgé de 72 ans, ajouta :

« J'avais un ami, directeur de l'Observatoire de Montsouris, qui était clairvoyant. Trois mois avant le commencement de la guerre de 1870 je le vois en larmes; il venait d'entrer dans un état de trance médiumnique. — Je pleure — me dit-il — pour mon pays et pour moi-même. Je vous vois, Tardieu, sur les Boulevards, dans trois mois, avec de l'argent dans votre chapeau; vous le comptez à la Gare du Nord, en partant avec une ambulance. Vous êtes arrêté à Aulnoye par un accident de chemin de fer, mais par miracle un autre train vous transporte vers l'Est. A Monthermé le mécanicien de votre locomotive est tué; un homme de l'ambulance vous dit : « Chef, je suis mécanicien »; et il prend la place de l'autre. Votre train continue son voyage vers l'Est, où des blessés se trouvent, baignés de leur sang. Les évènements se précipitent : l'Empire tombe, nous perdons l'Alsace et la Lorraine et, chose horrible, je vois enfin les Français tournant les armes les uns contre les autres. Mais tout cela ne constituera qu'une terrible épreuve : en 1915 nous reprendrons l'Alsace et la Lorraine et nous irons à Berlin. Je pleure aussi pour moi-même, car ma femme et moi nous mourrons dans six mois; quelqu'un adoptera nos enfants.

» Maintenant — affirma M. Tardieu avec énergie — tout cela se réalisa. Le 13 août, je faisais partie du service d'ambulance du 8e Corps d'armée. Je quêtai sur les boulevards, en recevant l'argent dans mon képi, et à mon arrivée à la salle d'attente de la Gare du Nord, je comptai 28 000 fr. en or et en billets de banque. A Aulnoye il y eut un accident: heureusement, un autre train arriva et nous emmena. A Monthermé le mécanicien fut tué; un homme de mon ambulance prit sa place. Vinrent Sedan, la chute de l'Empire, la perte de nos provinces et la Commune fratricide.

» Tout se produisit ainsi que cela avait été prédit. Mon ami et sa femme moururent; j'adoptai leurs enfants. Il est donc tout naturel — conclut M. Tardieu — que je crois que nous reconquerrons l'Alsace et la Lorraine et que 1915 verra notre entrée à Berlin. »

Ceci fut dit à un banquet amical le 13 décembre 1913, à Bruxelles, par un patriote ardent et convaincu. Et maintenant... Qui sait ?

Inutile de faire noter toutes les inexactitudes dont foisonne le récit du Dr Clément Philippe — inexactitudes bien explicables par le fait que ce dernier racontait des événements dont il avait entendu la narration une seule fois, plus d'un an avant. Je me bornerai à faire observer que ces variations ne devaient pas provenir du Dr Tardieu lui-même, celui-ci ne pouvant avoir dit, par exemple, que Léon Sonrel était *Directeur* de l'Observatoire, que Madame Sonrel était morte, qu'il avait adopté ses enfants, etc.; il ne faut voir là que des défigurations que le récit eut à subir par suite des erreurs de mémoire du Dr Philippe.

L'essentiel, c'est que la publication du *Globe* nous apporte un nouveau témoignage précieux du fait que la prédiction de la guerre de 1914-15 n'a point été forgée après coup.

Un autre récit des mêmes événements

Dans le courant de l'hiver dernier, j'écrivis à plusieurs reprises au Dr Tardieu, le priant de me fournir quelques détails supplémentaires et certaines préci-

sions au sujet du récit qu'il avait bien voulu écrire au mois de juin 1914, M. Tardieu, qui occupait à ce moment le poste de Chirurgien en chef de l'Hôpital auxiliaire n° 2 à Chamalières, près de Clermont-Ferrand, finit par dicter à une sténographe que je mis à sa disposition un autre récit, qu'il m'envoya, le 10 mai dernier.

Pour ce qui se rapporte à la prédiction faite par M. Léon Sonrel, le 23 juillet 1869, le nouveau récit et celui portant la date du 3 juin 1914, que j'ai reproduit plus haut, sont plus que *synoptiques*, comme diraient les exégètes de l'Evangile : ils sont presque identiques. Il est donc inutile que je publie cette partie du deuxième document, tout en le gardant à la disposition de qui voudrait l'examiner.

C'est à peine si j'y rencontre quelques détails inédits : que M. Léon Sonrel avait 27 ans quand il fit sa prédiction; qu'il avait un enfant de trois ans : le petit Camille. Quand il touche au retour du Dr Tardieu en Auvergne, après la guerre de 1871, Sonrel prononce ces paroles qui ne se trouvent point dans la première version : « Tu parles d'Observatoire... »

Mais voici quelque chose de plus important. Lorsqu'il arrive à la prédiction de la deuxième guerre, M. Sonrel dit bien, dans le nouveau récit : « Ah, nous voilà jusqu'au Rhin ». Mais M. Tardieu ajoute ici : « *Je sais qu'il me parla de Cologne, d'Aix-la-Chapelle; mais je ne saurais préciser sur ce point, ma mémoire me faisant un peu défaut.* »

En mai 1915, M. Tardieu reproduit aussi les paroles dites par M. Sonrel au sujet de l'événement privé devant coïncider avec la guerre actuelle : c'est ce passage qu'il m'a prié de ne pas publier.

Je ne rencontre aucune contradiction entre les deux récits.

Par contre, la partie du rapport 10 mai 1915, dicté à Chamalières, qui concerne la *réalisation* de la prédiction en 1870 et 1871, contient des détails inédits assez nombreux pour nous amener à la reproduire en entier. Les lecteurs voudront bien nous excuser les répétitions inévitables qu'ils rencontreront fatalement; mais il n'était pas facile de les éliminer.

. . . .

. . . .

Cette prédiction de 1869 s'est vérifiée en tous points.

Le 27 août 1870, je quittais Paris à la tête de trois grandes ambulances de la Société de Secours aux Blessés ; je devais les amener à l'armée de Mac-Mahon ; mon ambulance, la huitième, était tout spécialement désignée pour le 7e corps Félix Douai, mais j'emmenais en plus l'ambulance néerlandaise et la 9e ambulance.

J'étais à pied, à la tête de tout cela ; l'émotion était indescriptible sur les Boulevards. Quand je fus au niveau de l'Avenue de l'Opéra, il me vint l'idée de faire quêter deux de mes aides avec leurs képis. Depuis l'Avenue de l'Opéra jusqu'à la Gare du Nord, ils ramassèrent dans les deux képis trente six mille francs ; il y avait jusqu'à des billets de 500 francs ; l'émoi était extraordinaire, beaucoup de personnes pleuraient en nous voyant passer. Nous arrivons ainsi à la Gare du Nord ; plusieurs des membres du Conseil de la Croix Rouge étaient venus nous serrer la main et je comptai les 36.000 francs au caissier de la Société.

A ce moment là, et à ce moment seulement, la prédiction Sonrel me revint à l'esprit et, une fois dans le train, mes médecins me demandèrent : « Chef, où nous menez-vous ? » Je leur répondis : « Je vous emmène rejoindre l'armée de Félix Douay et je pense la rejoindre en prenant la vallée de la Meuse, car l'armée de Mac Mahon va sur Metz. Du reste, mes amis, je suis fixé sur ce que nous ferons : vous allez voir que nous arriverons dans une gare que je n'ai jamais vue, qu'on appelle Aulnoy ; là nous serons arrêtés, mais au bout d'un moment nous repartirons d'Aulnoy pour nous diriger sur Hirson, de là on ira à Mézières et enfin à Sedan, où nous assisterons à une bataille épouvantable et suivant toutes les probabilités, nous serons, dans une quinzaine de jours, rentrés à Paris. »

— Comment savez-vous cela ? — me dirent-ils?

— Je vous conterai cela plus tard, avant la bataille à laquelle nous allons assister.

Quel fut donc notre étonnement à tous, quand, arrivant à Aulnoy, nous entendîmes le chef de gare nous dire : « Monsieur le Médecin chef, vous ne pouvez aller plus loin ; la ligne est arrêtée. » — « Oui, lui dis-je, je ne puis pas aller plus loin sur Maubeuge, mais faites mettre la machine du côté d'Hirson. »

Il paraît étonné et m'obéit. Nous passons à Hirson et nous arrivons à Mézières où le chef de gare me dit : « Monsieur, impossible d'aller plus loin ; la voie est coupée du côté de Sedan ; je ne saurais prendre sur moi la responsabilité de vous laisser passer. En outre, il faut que l'ordre de Monsieur le Ministre de la Guerre soit contresigné du préfet. »

Je vais à la Préfecture de Mézières ; tout mon personnel dîne pendant ce temps sur la Place carrée de Charleville ; je reviens à la gare et mes papiers étant bien en règle, je dis au chef de gare : « Monsieur, il faut que je sois à Sedan demain matin et je vous dégage de toute responsablité ; je prends tout sur moi, mais il me faut un mécanicien. »

Il y avait une seule machine dans la gare, car on avait fait filer tout le matériel vers le Nord ; le chef de gare était indécis, mais le mécanicien, lui

adressant la parole : « Monsieur le Chef de Gare, je me mets à votre disposition pour conduire tout le train (nous avions quatorze voitures), et nous verrons bien si la voie est coupée. »

Je montai sur la machine à côté de ce brave et nous arrivâmes en grande vitesse dans la gare de Sedan à deux heures du matin. Le Prince Impérial et son Gouverneur y étaient depuis la veille. Nous apprîmes que l'armée de Mac Mahon devait être vers Stone, en route pour Stone par Chemery, où nous couchâmes.

Le lendemain matin, on nous dit que l'armée de Mac Mahon est à Beaumont et qu'il y a combat. Nous partons, par Maisoncelles, et à cet endroit nous entendons le bruit du canon ; de plus, nous apercevons l'armée française à Raucourt dans le fond de la vallée. Nous descendons dans Raucourt et nous trouvons le 7e corps Félix Douai qui allait vers Sedan par la vallée. Nous recueillons immédiatement 3 ou 400 blessés venant de Beaumont et nous nous fixons dans l'hôtel de ville de Raucourt. Nous assistons au défilé de l'armée française et, sur le soir, au défilé de l'armée allemande. Comme bien on pense, nous restâmes éveillés toute la nuit et, faute de lits, nous nous assîmes sur les bûches qui étaient dans le grenier de l'hôtel de ville.

Je dis à mes médecins, aumôniers et comptables, groupés autour de moi, la prédiction de mon ami et le cataclysme qui nous attendait pour le lendemain.

Passons sur les détails et arrivons au siège de Paris.

Après des péripéties nombreuses, nous voilà campés à Arcueil dans l'école des Dominicains Albert-le-Grand. Mon ami Léon vint presqu'aussitôt me voir et je le fis dîner avec moi. Tout le monde disait : « C'est le fameux Sonrel, l'homme à la prédiction » — et mes médecins et aumôniers firent sa connaissance. Le Père de Bengy ne cessait de me dire : « Nous verrons bien s'il est officier supérieur et s'il meurt en trois jours. »

A quelque temps de là, mon ami vint m'apprendre qu'il était nommé commandant du génie auxiliaire, sous les ordres du Colonel Laussedat, Directeur de l'Ecole des Arts-et-Métiers. Ce fut comme un coup de foudre et tout le monde disait : « Nous verrons bien s'il meurt en trois jours. »

Quelque temps après, je reçois un estafette de Madame Sonrel qui était alors place de Montrouge, me priant de venir voir son mari qui mourait de la variole noire. J'arrive ; il ne donnait plus signe de vie, mais au moment où je montais l'escalier, il interpelle sa femme qui sanglotait et lui dit : « Camille, ouvre la porte à Tardieu qui est là. » Que l'on juge de son saisissement quand j'ouvre la porte au même moment. Je le vois noir comme de l'encre, je l'embrasse et il me dit, lui qui avait fait les premières photographies du soleil : « C'est curieux, la lumière s'éloigne. » Je lui tenais la main, et de son regard mourant, me fixant bien, il me dit : « Je sais que tu n'oublieras pas ma femme et *mes* enfants, je suis sans inquiétude ; Dieu te le rendra. » Et il ramenait son drap sur sa figure. Mais ce qui me paraissait extraordinaire, c'était de l'entendre toujours parler de *ses* enfants ; or le dernier, qu'il ne devait point connaître, naissait six mois après sa mort.

Léon mourut quelques instants après.

Toute la huitième ambulance était à ses funérailles et le Père de Bengy ne cessait de dire : « Je ne puis comprendre une pareille chose et cela me confond l'intelligence. » (1)

En 1869, je ne songeais qu'au concours de l'Ecole de Paris. Au lendemain de la guerre, très fatigué, et par suite d'évènements de famille, je revins voir l'Auvergne; les électeurs du canton d'Herment me nommèrent Conseiller Général du Puy-de-Dôme ; j'eus des amitiés distinguées, spécialement celle de M. Bardoux.

Je pensais toujours à la famille de mon ami ; la veuve avait obtenu une pension de l'Ecole Normale Supérieure où était son mari, mais je pensais que cette maigre pension n'était pas suffisante et, causant avec mon ami Bardoux, je lui dis : « Que diriez-vous si je demandais un Observatoire au sommet du Puy de Dôme ? » Il se mit à rire, mais j'ajoutai : « Ce sera tout simplement et avant toute chose pour décider mes collègues à demander une pension pour la veuve de mon ami, si digne d'intérêt, et afin qu'elle puisse élever ses enfants... »

Je passe sur les détails. Mon ancien maître, le professeur Alluard, Doyen de la Faculté des Sciences, sur ma prière demanda un Observatoire au sommet du Puy de Dôme : comme secrétaire de la Commission du Conseil général, je fis le rapport et on trouvera trace de tout cela dans les comptes-rendus du Conseil de 1871. La pension fut accordée.

La voyante du quartier du Panthéon

Au mois de février 1914, je rencontrai un ami place du Palais Royal ; il connaissait la prédiction Sonrel. Je lui dis : « Connaissez-vous un médium, par hasard ? « Il me répondit : « Oui ; je connais

---

(1) Le Père de Bengy fut fusillé durant la Commune. — C. V.

une vieille femme qui peut servir de médium. »

« Donnez-moi son adresse, dis-je, et nous irons ensemble un de ces jours. » (Je ne voulais pas faire savoir ce que je me proposais de demander). Et quittant cet ami avec l'adresse du médium, j'y allai sans tarder.

J'arrivai chez une bonne vieille femme de 55 à 60 ans qui me dit qu'effectivement elle était médium, que je tombais un jour où elle était bien disposée, très lucide et qu'elle pouvait me dire ce que je voudrais bien lui demander. J'entrai dans une chambre noire dont l'obscurité était faite par des rideaux épais ; elle me fait asseoir sur un fauteuil et me prie d'attendre un instant... Tout-à-coup elle me dit :

« Voilà, je suis prête ; je vais vous dire votre destinée. Je vois près de vous une chose étrange que je n'ai jamais vue : vous avez un ami qui est mort et qui a été un homme extraordinaire ; il émet des rayons comme je n'en ai jamais vus ; mais il vous regarde, il vous parle, il vous sourit. »

A cela je réponds d'un air un peu goguenard : « Madame, je n'entends rien, je ne vois rien... »

« Ah, Monsieur, je vous expliquerai plus tard comment un esprit parle. »

Elle continue : « Ah, devant lui il y a une bonne dame qui vous aime bien : une de ces bonnes vieilles du temps passé, qui a un bonnet de dentelles comme les anciennes dames... Mais, Monsieur, vous avez perdu une petite fille à sa naissance ; elle est devant les pieds de la bonne dame; c'est un ange. Oh, la ravissante enfant ! elle a les mains jointes comme un petit ange devant Dieu. Mais vous êtes veuf, car voilà la mère de cette enfant qui est à côté de sa petite fille... »

« Oui, Madame, je suis veuf et je me suis même remarié... »

Le médium se repose un instant, puis, tout-à-coup : « Quelle destinée étrange que la vôtre, Monsieur ! Avant peu vous avez un changement de position extraordinaire et subit. Mais qu'est-ce que vous faites (et je la vois à travers une lueur du rideau faire des mouvements de... avec son bras droit), il s'agit d'une..., Monsieur...

Je répète interdit : « Oui, Madame, je m'occupe effectivement d'une... » (1)

Et elle ajoute : « Monsieur, vous en verrez le succès et vous aurez la joie de faire beaucoup de bien, beaucoup de bien.... Ah, je vous vois mourir dans 24 ans [Je fais la réflexion que je suis dans les 73 et qu'elle aurait bien pu ajouter 3 ans de plus]... Votre mort n'est pas une mort, c'est presqu'un triomphe ; vous êtes entouré d'enfants et de petits enfants et vous leur dites : « J'ai réalisé le programme de ma vie, j'ai pu faire le bien. »

J'ajoute que je me propose de faire connaître à M. de Vesme et à M. Richet le médium en question, qui habite dans une petite ruelle, pas loin du Panthéon.

Quand nous eûmes fini la consultation, je dis au médium : « Madame, vous m'avez dit que mon ami me parlait, me donnait des conseils. Comment un mort peut-il donner des conseils ? »

Elle me répondit : « Monsieur, voici comment un esprit parle : Vous avez, par exemple, une question sur laquelle vous êtes indécis sur le parti à prendre; tout à coup, c'est comme si on vous donnait un avis : « *Fais telle chose!* » Votre parti se trouve pris subitement et sans réflexion. C'est ainsi qu'un esprit vous conseille; et vous avez un ami très remarquable, d'après ce que vous m'avez confirmé ; cela m'a même réveillée ; ce qui m'a frappée c'est l'énorme quantité de rayons qu'il émettait. » (2)

D[r] A. TARDIEU

---

(1) Nous devons supprimer ici, ainsi que dans les quelques lignes précédentes, quelques mots du récit du D[r] Tardieu. — C. V.

(2) Je me suis fait un devoir de soumettre les épreuves de cet article à Madame veuve Sonrel, qui a bien voulu me confirmer le récit du D[r] Tardieu, pour ce qui la conçerne et pour ce qui est à sa connaissance, tout en nous signalant quelques inexactitudes dans le récit publié par le *Gaulois* — inexactitudes que je me suis empressé de retrancher du présent article. — C. V.

PETITE EXCURSION CRITIQUE

à travers les Prophéties de la Guerre

Ayant publié dans ce numéro, par lequel nous reprenons le cours de nos publications, une si remarquable prédiction sur la grande guerre actuelle, je voudrais consacrer quelques pages aux prophéties qui, depuis un an, ont été publiées sur le même sujet et sur lesquelles se sont beaucoup étendus même les journaux quotidiens de tous les pays. Seulement, par suite de la grande publicité qui a déjà été faite ainsi à ces documents, nous nous proposons d'être aussi concis que possible,

nous bornant à en relater ce qui nous paraît indispensable pour pouvoir soumettre à un examen sommaire la question préalable de leur authenticité, et traiter, en même temps, la question des prophéties politiques, question à laquelle ont bien rarement touché — et pour cause — les Revues psychiques sérieuses.

La prophétie de Mayence, ou Strasbourg

De toutes les prophéties auxquelles nous faisons allusion, la plus célèbre est sans contredit celle qu'on appelle « de Mayence, » ou « de Strasbourg. » On dit qu'elle prend son nom de ce qu'on l'a gardée longtemps dans un vieux couvent fondé près de Mayence par Sainte Hildegarde. Malheureusement, il n'existe près de Mayence, aucun couvent de ce nom!

Voici ce document :

1. — Lors donc que ce petit peuple de l'Oder (Prusse) se sentira assez fort pour secouer le joug de son Protecteur et que l'orge aura poussé des épis, son roi Guillaume 1[er] marchera contre l'Autriche.

2. — Il ira de victoire en victoire jusqu'aux portes de Vienne, mais un grand empereur d'Occident fera trembler le héros sur le champ de victoire; et l'orge ne sera pas rentrée qu'il signera la paix, secouera tout joug, et rentrera triomphalement dans son pays.

3. — Mais voici qu'entre la rentrée de la quatrième orge et celle de l'avoine, un bruit formidable de guerre appellera les moissonneurs aux armes : une armée formidable, suivie d'un nombre extraordinaire d'engins de guerre, que l'enfer seul a pu inventer, se mettra en route vers l'Occident.

4. — Malheur à toi, Grande Nation, malheur à Vous qui avez abandonné les droits divins et humains !

Le Dieu des armées vous a abandonnés; qui vous secourra ?

5. — Napoléon III, se moquant d'abord de son adversaire, tournera bride bientôt vers le chêne populeux où il disparaîtra pour ne plus jamais reparaître.

6. — Malgré l'héroïque résistance des Français, une multitude de soldats bleus, jaunes et noirs se répandra sur une grande partie de la France.

7. — L'Alsace et la Lorraine n'auront été ravies à la France que pour un temps et un demi temps.

8. — Les Français ne reprendront courage que contre eux-mêmes. Malheur à toi, grande ville. Malheur à toi, Cité du Vice! Le fer et le feu succèderont au feu et à la famine.

10. — Courage, âmes fidèles, le règne de l'ombre n'aura pas le temps d'exécuter tous ses projets.

11. — Mais voici que le temps des miséricordes approche. Un prince de la nation est au milieu de vous.

12. — C'est l'homme du Salut, le Sage, l'Invincible, il comptera ses entreprises par ses victoires.

13. — Il chassera l'ennemi de France, il marchera de victoire en victoire, jusqu'au jour de la justice divine.

14. — Ce jour-là, il commandera à sept espèces de soldats contre trois au quartier des Bouleaux, entre Ham, Woerl et Paderborn.

15. — Malheur à toi, peuple du Nord; la septième génération répondra de tes forfaits. Malheur à toi, peuple de l'Orient, tu répandras des cris de douleur et du sang innocent. Jamais armée pareille n'aura été vue ; jamais plus formidable bruit n'aura été entendu.

16. — Trois fois le soleil passera au-dessus de la tête des combattants sans être aperçu à travers les nuages de fumée.

17. — Enfin, le chef remportera la victoire ; deux de ses ennemis seront anéantis. Le reste du troisième fuira vers l'extrême Orient.

18. — Guillaume, le deuxième du nom, aura été le dernier roi de Prusse ; il n'aura d'autres successeurs qu'un roi de Pologne, un roi de Hanovre et un roi de Saxe.

Point n'est nécessaire d'expliquer à nos lecteurs que les deux premiers versets se rapportent à la guerre austro-prussienne de 1866 ; les versets 3, 4, 5, 6, 7, à la guerre franco-allemande de 1870-71 ; les versets 8 et 9 à la Commune de 1871 ; les versets 10, 11, 12, 13 à une restauration monarchique en France (1), durant laquelle éclatera une nouvelle guerre, victorieuse pour la France et pour ses alliés.

Le verset 7 dit que l'Alsace-Lorraine reviendra à la France après *un temps et un demi-temps*. On veut maintenant attribuer au mot *temps* la signification de *génération* : 30 ans. Or, 30 + 15 = 45.

Le « Prince de la nation » *commandera* sur les champs de la Westphalie, où aura lieu la *dernière bataille, sept espèces de soldats*. Il me semble qu'on interpréterait un peu fantastiquement ces paroles en estimant que cela signifie que six Etats seront alliés de la France ; il est peu probable que les Italiens, les Russes et surtout les Serbes, les Monténégrins, les Roumains, etc. aillent guerroyer sur le Rhin : cela peut être admis, au contraire, pour les Français, les Anglais, les Belges. D'ailleurs, qui vivra verra.

Certes, on peut admettre que, par suite de la partie d'*interprétation* que chaque voyant, (comme

---

(1) « Un prince *de la nation* » dit la prophétie (verset 11). Il suffit de lire attentivement les quelques lignes de la prophétie qui s'y rapportent pour comprendre qu'il ne s'agit nullement du Tsar Nicolas II, comme on l'a dit, mais d'un prince français C'est là d'ailleurs à quoi tendent la plupart de ces prétendues prophéties.

le fait un traducteur,) met dans l'exposition de ce qu'il perçoit, il y ait ici confusion entre l'énumération des nations qui participeront à la guerre, et l'énumération de celles qui participeront à la bataille finale.

Les « trois espèces de soldats » opposés à la France et à ses alliés (verset 14) devaient être les Allemands, les Autrichiens et les Hongrois, selon les auteurs qui se sont chargés de commenter la prophétie, au début de la guerre. Plus tard, les Hongrois ont été remplacé par les Turcs — ce qui rend plus admissible qu'ils puissent être refoulés vers l'extrême Orient — mettons dans une partie orientale de l'Asie Mineure.

Voici comment on nous apprend qu'il faut interprêter la première phrase du 17e verset : « La septième génération après la fondation du royaume de Prusse vivra en 1914, puisque la Prusse fut constituée en 1704; or, calculant toujours chaque génération de trente ans, on a :

$$30 \times 7 = 210 + 1704 = 1914.$$

L'allusion finale à des Royaumes de Pologne, de Hanovre et de Saxe, devant recueillir l'héritage du Roi de Prusse, paraît bien hasardeuse.

En somme, toute cette prophétie est d'une exactitude parfaite, déconcertante, pour tout ce qui se rapporte *au passé:* songez donc! dans ce document, dont l'auguste ancienneté semble indirectement insinuée par l'affirmation qu'un vieux couvent de Mayence en a été, pendant longtemps, le dépositaire, trois empereurs sont nommés en toutes lettres! La chose a même semblé si extravagante, que M. J. H. Lavaur, dans son opuscule : *La Fin de l'Empire Allemand pour* 1913, dont la première édition a été publiée et déposée à la Bibliothèque Nationale en 1912, tâche d'expliquer la chose en supposant que la prophétie date du Premier Empire : on pouvait alors présumer que vers 1870 régnerait le petit-fils de Napoléon Ier. Mais les noms de Guillaume Ier et Guillaume II?... Il ne fournit d'ailleurs pas la moindre preuve à l'appui de ses dires. Il écrit qu'en 1854 un certain Stofer publia à Strasbourg des fragments de cette prophétie, mais il oublie de nous donner le titre du livre et surtout de nous faire connaître quels sont les fragments reproduits par Stofer. Pourtant, tout est là!

Conformément à une autre version, que nous trouvons dans un Magazine psychique français, sans aucune indication sur sa provenance, c'est un instituteur de Cernay (Alsace), nommé J.-B. Jecker, qui a trouvé en 1866 dans un vieux bouquin appartenant au curé de Soufflenheim, la prophétie de Mayence. « Il en avait parlé, avant 1870, à différentes personnes qu'il a nommées au *Messager d'Alsace-Lorraine*. Mais, depuis l'annexion, il s'est gardé d'en parler jusqu'à ces temps derniers. Ayant été mis à la retraite, il a songé de nouveau à sa prophétie, dont le texte original a, malheureusement, été égaré par les héritiers du curé de Soufflenheim. Il en a envoyé le texte à l'autorité supérieure à Berlin, demandant l'autorisation de la publier. Il y eut une enquête, une contre-enquête; le manuscrit passa sous les yeux de l'empereur qui y fit quelques annotations de sa main et finit par autoriser la publication ». Vraiment, il faut croire que le Kaiser n'est pas difficile!...

La morale de toute cette histoire, c'est que celui qui a découvert la prophétie de Mayence est un certain Jecker, qui n'en a point parlé jusqu'à ces derniers temps il en a bien parlé à quelques personnes, mais avant 1870 ; je m'imagine que ces témoins sont morts aujourd'hui.

Est-ce à dire qu'on n'ait pas parlé, depuis un certain nombre d'années déjà, d'une « prophétie de Mayence, de Strasbourg, de Munster, d'Unna, etc. », dans laquelle il est vaguement question, entre autres choses, d'une guerre qui aurait sa solution dans une grande bataille livrée sur « le champ des Bouleaux », en Westphalie? Non certainement. Nous pensons, au contraire, que quelque farceur a profité de l'existence de cette vague prédiction pour broder dessus une version qui n'a aucun caractère d'authenticité.

Autre prophétie « de Mayence » ou « de Fiensberg »

Il existe une autre prophétie également dite par d'aucuns, « de Mayence », par d'autres de Fiensberg (Grand-Duché de Bade), etc. Nous ne saurions mieux la rapporter qu'en traduisant une lettre qui parut dans le *Times* quelque temps après le commencement de la guerre actuelle. La voici :

Au cours de l'été 1899, je me trouvais assis avec l'actuel ministre allemand des affaires étrangères, M. von Jagow (alors secrétaire de l'Ambassade d'Allemagne au Quirinal) sur le balcon de l'Ambassade, qui avait son siège au palais Caffarelli, au Capitole. Durant la conversation, M. von Jagow exprima l'avis qu'il était peu probable qu'une guerre générale européenne éclatât avant la fin de 1913. Et il justifia cette opinion en faisant allusion à l'influence qu'aurait pu exercer une prophétie faite au grand-père du Kaiser, le prince Guillaume de Prusse, à Mayence, en 1849.

Le prince Guillaume de Prusse, qui fut proclamé Empereur d'Allemagne à Versailles le 18 janvier 1871, voyageait en 1849 incognito, dans les provinces rhénanes, accompagné seulement d'un aide de camp. Il s'était acquis une forte impopularité par son attitude durant la révolution berlinoise de mars 1848.

et il avait dû passer quelque temps en Angleterre, d'où il venait justement de rentrer sur les bords du Rhin, presque dans les conditions d'un fugitif.

A Mayence, une bohémienne lui offrit de lui dire la bonne aventure, et, en s'adressant à lui, elle l'appela « Majesté Impériale ». Sans trop prendre la chose au sérieux, puisqu'à ce moment la probabilité qu'il pût monter même sur le trône de Prusse paraissait assez éloignée, le prince demanda : « Majesté Impériale ? Et de quel Empire ? » — « Du futur Empire allemand », lui répondit la bohémienne. — « Et quand sera constitué cet Empire ? »

La femme prit un bout de papier sur lequel elle écrivit le nombre de l'année en cours, 1849. Ensuite, sous le 9, elle écrivit perpendiculairement, en colonne, les chiffres composant le même nombre : 1, 8, 4 et 9; elle fit l'addition, et obtint le total : 1871.

— Et combien de temps régnerai-je sur cet empire ? — demanda alors le prince Guillaume.

La femme répéta la même opération arithmétique, en prenant le nombre 1871 et en additionnant avec l'unité 1 les chiffres 1, 8, 7 et 1, ce qui donna le total : 1888.

Surpris par la sûreté qu'elle montrait, le prince l'interrogea encore : « Et combien de temps durera ce bel empire ? » — La bohémienne fit alors la même opération avec 1888 et obtint : 1913.

Cette prédiction ne tarda pas à être connue dans les cercles prussiens de la Cour. Le prince Guillaume, en succédant à son frère, devint Empereur d'Allemagne en 1871 et mourut en 1888. Cette prophétie fit beaucoup d'impression sur l'actuel Empereur d'Allemagne, et, comme le montrent les paroles que m'adressa M. von Jagow, les diplomates prussiens s'en occupaient dès 1899.

Tel est le récit du correspondant du *Times*. Comme on le comprend, il insinue que l'actuel Kaiser n'aurait pas osé s'aventurer dans une entreprise belliqueuse avant que la malencontreuse année 1913 fût écoulée.

Une chose remarquable, c'est que la *Neue Metaphysische Rundschau*, de Berlin, a publié cette prédiction dans son numéro du 10 février 1912. Selon cette version, la prophétie aurait été faite à l'Empereur Frédéric III, quand il était encore Prince héritier. Mais la fin de l'Empire allemand y est bien annoncée pour 1913.

Quelques semaines plus tard, le 22 février, parut dans le *Light*, de Londres, une lettre d'un certain M. L. Collings qui disait avoir connu cette prophétie, un an auparavant, de quelqu'un venant d'Allemagne. La prophétie aurait bien été faite par une voyante à Guillaume I, mais en 1829. A la demande : « Se produira-t-il quelque chose de remarquable en Europe? Et quand? » La voyante aurait fait sur le nombre 1829 l'opération que nous avons expliquée déjà, savoir :

$$\begin{array}{r} 1829 \\ 1 \\ 8 \\ 2 \\ 9 \\ \hline 1849 \end{array}$$

C'est l'année des bouleversements révolutionnaires, en Allemagne comme un peu partout; le Prince Guillaume fut sur le point d'être victime d'un attentat. Le reste de la prédiction est tel que l'ont raconté le correspondant du *Times* et la *Neue Metaphysische Rundschau*. Seulement, en 1913, l'Allemagne serait menacée « *à moins qu'elle n'élargisse ses frontières* »!!

Il y a ainsi de quoi contenter tout le monde et son père.

Miss Mack Wall écrit au *Light* (22 août 1914) n'avoir jamais entendu parler de cette prédiction à Berlin, où elle vécut de 1874 à 1882. Elle en entendit parler durant une visite qu'elle fit à la capitale allemande en 1882. Elle consulta à ce sujet plusieurs personnes, dont une, très digne de foi, lui déclara connaître la prédiction depuis cinq ans. Mais la prophétie, quand elle était rapportée par les Allemands, ne contenait pas d'allusions à la chute de l'Empire pour 1913. Miss Mack Wall n'apprit ce détail que par un Israélite de Berlin.

En somme, la prédiction a été faite en 1849, ou bien en 1829; elle a été faite au futur Guillaume I, ou bien au futur Frédéric III; à Mayence selon les uns, à Fiensberg selon Lavaur ; par une bohémienne ou par une comtesse ; on n'a aucun indice qu'elle fût connue avant 1888, date de la mort de Guillaume I et de Frédéric III ; elle prévoit la fin de l'Empire allemand selon les uns, elle ne la prévoit point, ou même elle prévoit son agrandissement, selon les autres.

Si je dois dire ma pensée toute entière, il s'agit là d'une prédiction surgie après 1888, par suite de l'observation faite par quelque inconnu au sujet de la curieuse coïncidence des opérations arithmétiques qu'on peut faire sur les chiffres des années 1849, 1871 et 1888 — trois dates intéressantes de la vie de Guillaume I. Quant à la date de 1829, que rien ne justifie, elle a été évidemment imaginée par quelqu'un, désireux d'ajouter un nouveau chapitre à ce joujou de chiffres.

Il importe en effet de ne pas oublier que parmi les passe-temps favoris de certains occultistes, il y a ce qu'ils se sont avisés d'appeler la « Science des Nombres », toute basée sur des recherches de ce genre dans lesquelles la candeur patiente et laborieuse aime à s'exercer. Qu'il me soit permis

d'en citer un exemple qui, pour n'avoir rien à faire avec la guerre actuelle, n'est pas moins curieux.

Louis-Philippe monta sur le trône en 1830. Additionnez avec ce nombre les différents chiffres composant le nombre 1773, date de sa naissance; faites-en autant avec le nombre 1782, date de la naissance de la reine, sa femme; ensuite avec le nombre 1809, date de son mariage: vous obtiendrez toujours le total 1848, date de l'abdication de ce souverain. Maintenant, répétez le calcul pour Napoléon III, monté sur le trône en 1853 (plus précisément en décembre 1852): on sait qu'il naquit en 1808, que l'Impératrice Eugénie naquit en 1826, qu'ils se marièrent en 1853; vous aurez là encore le total 1870, date de l'abdication de l'Empereur.

Mais voici encore un autre curieux exemple. La revue *Two Worlds*, de Manchester, vient de publier la lettre d'un monsieur qui se fait fort de prouver comme quoi le Kaiser n'est pas autre chose que la Bête de l'Apocalypse. Il cite, à ce sujet, quelques versets du XIII[e] chapitre, mais surtout la verset 18, dont voici exactement le texte :

« C'est ici qu'il faut de la sagesse. Que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la Bête : car son nombre est le nombre d'un homme, et son nombre est six cent soixante-six. »

Or — dit le correspondant de *Two Worlds* — voici comment 666 signifie *Kaiser*. Donnez à chaque lettre de *Kaiser* son numéro d'ordre dans l'alphabet. Placez à côté de chaque numéro ainsi obtenu le chiffre 6, qui représente le nombre des lettres dont le mot *Kaiser* est composé : vous aurez le résultat suivant :

K =	11	ajoutez	6...........	16
A =	1	»	6...........	16
I =	9	»	6...........	96
S =	19	»	6...........	196
E =	5	»	6...........	56
R =	18	»	6...........	186
				666

La prophétie du « Frère Johannès »

Cette prophétie parut pour la première fois le 10 septembre 1914 (à l'issue de la bataille de la Marne), dans le *Figaro*, à qui elle avait été envoyée par M. Joséphin Peladan. La personnalité du célèbre romancier et occultiste, ainsi que le puissant organe auquel il s'était adressé pour la publication ne tardèrent pas à attirer sur la nouvelle prophétie l'attention du monde entier : pas un journal, en effet, qui ne l'ait reproduite, ou du moins résumée en dehors des deux empires du Centre.

La prédiction se rapporte à une incarnation de l'Antéchrist, qui ne serait rien moins que l'empereur Guillaume II. Cette identification n'est aucunement douteuse, car la prophétie en question surprend, elle aussi, par une précision, une abondance de détails vraiment *excessifs*, pour ainsi dire.

Nous reproduisons ici ce factum extraordinaire, parce que, par suite de la publicité qui lui a été faite, il mérite d'être enregistré dans un recueil comme celui de nos *Annales*, à titre documentaire et historique.

1. — On aura cru le reconnaître déjà plusieurs fois [l'Antéchrist], car tous les égorgeurs de l'Agneau se ressemblent, et tous les méchants se trouvent être les précurseurs du Grand Méchant.

2. — Le véritable Antéchrist sera un des monarques de son temps, un fils de Luther ; il invoquera Dieu et se donnera pour son envoyé.

3. — Ce prince de mensonge jurera par la Bible; il se présentera comme le bras du Très-Haut, châtiant les peuples corrompus.

4. — Il n'aura qu'un bras ; mais ses armées innombrables, qui prendront pour devise : « Dieu avec nous » sembleront les légions infernales.

5. — Longtemps il agira par ruse et félonie, et ses espions parcourront toute la terre ; et il sera maître des secrets des puissants.

6. — Il aura des docteurs à sa solde qui certifieront et prouveront sa mission céleste.

7. — Une guerre lui fournira l'occasion de lever le masque. Ce ne sera pas celle qu'il fera à un monarque français, mais une autre qu'on reconnaîtra bien à ce caractère qu'en deux semaines elle sera déjà universelle.

8. — Elle mettra aux prises tous les peuples chrétiens, tous les Musulmans et même d'autres peuples très lointains. Des armées se formeront aux quatre coins du monde.

9. — Car les Anges ouvriront l'esprit des hommes et la troisième semaine ils comprendront que c'est l'Antéchrist et qu'ils deviendraient tous esclaves s'ils ne terrassaient pas ce conquérant.

10. — On reconnaîtra l'Antéchrist à plusieurs traits : Il massacrera surtout les prêtres, les moines, les femmes, les enfants et les vieillards. Il ne fera aucune merci : il passera la torche à la main, comme les barbares, mais en invoquant le Christ.

11. — Ses paroles d'imposture ressembleront à celles des chrétiens, mais ses actes seront ceux de Néron et de persécuteurs romains ; il aura un aigle dans ses armes et il y en a un aussi dans celles de son acolyte, l'autre mauvais monarque.

12. — Mais celui-là est chrétien et il mourra de la malédiction du pape Bénédictus, qui sera élu au début du règne de l'Antéchrist.

13. — On ne verra plus les prêtres et les moines confesser et absoudre les combattants ; d'abord, parce

que, pour la première fois, les prêtres et les moines combattront avec les autres citoyens, ensuite parce que le pape Bénédictus ayant maudit l'Antéchrist, il sera proclamé que ceux qui le combattent se trouvent en état de grâce et, s'ils meurent, vont au ciel tout droit, comme les martyrs.

14. — La Bulle qui proclamera ces choses aura un grand retentissement ; elle ranimera les courages et elle fera mourir le monarque allié de l'Antéchrist.

15. — Pour vaincre l'Antéchrist, il faudra tuer plus d'hommes que Rome n'en a jamais contenu. Il faudra l'effort de tous les royaumes, car le Coq, le Léopard et l'Aigle blanc ne viendraient pas à bout de l'Aigle noir, si les prières et les vœux de toute la gent humaine ne venaient pas les aider.

16. — Jamais la gent humaine n'aura couru un tel péril : parce que le triomphe de l'Antéchrist serait celui du démon, en qui il se serait incarné.

17. — Car il a été dit que vingt siècles après l'incarnation du verbe, la Bête s'incarnera à son tour et menacera la Terre d'autant de maux que l'incarnation divine y aura apporté de grâces.

18. — Vers l'an deux mille, l'Antéchrist se manifestera : son armée dépassera en nombre tout ce qu'on peut imaginer ; il y aura des chrétiens parmi ses cohortes et il y aura des mahométans et des soldats sauvages parmi les défenseurs de l'Agneau.

19. — Pour la première fois, l'Agneau sera rouge. Il n'y aura pas dans le monde chrétien un petit espace qui ne soit rouge ; et rouges seront le ciel, la terre, l'eau et même l'air, car le sang coulera au domaine des quatre éléments à la fois.

20. — L'Aigle noir se jettera sur le Coq, qui perdra beaucoup de plumes, mais frappera héroïquement de son ergot. Il serait bientôt épuisé, sans l'aide du Léopard et de ses griffes.

21. — L'Aigle noir qui viendra du pays de Luther surprendra le Coq d'un autre côté et envahira le pays des Coqs jusqu'à moitié.

22. — L'Aigle blanc qui viendra du Septentrion surprendra l'Aigle noir et l'autre Aigle et envahira à son tour le pays de l'Antéchrist complètement et d'un bout à l'autre.

23. — L'Aigle noir se verra forcé de lâcher le Coq pour combattre l'Aigle blanc et le Coq devra poursuivre l'Aigle noir dans le pays de l'Antéchrist pour aider l'Aigle blanc.

24. — Les batailles livrées jusqu'alors ne seront que peu de chose auprès de celles qui auront lieu au pays luthérien.

Car les sept anges verseront en même temps le feu de leurs encensoirs sur la terre impie, ce qui veut dire que l'Agneau ordonne l'extermination de la race de l'Antéchrist.

25. — Quand la Bête se verra perdue, elle deviendra furieuse : il faudra que pendant des mois, le bec de l'Aigle blanc, les griffes du Léopard et les ergots du Coq s'acharnent sur elle.

26. — On passera les fleuves à gué sur les cadavres, qui, par endroits, changeront le cours des eaux. On n'enterrera plus que les hommes très nobles, les premiers capitaines et les princes, car au carnage fait par les armées se joindra l'amoncellement de ceux qui mourront de la faim et de la peste.

27. — L'Antéchrist demandera plusieurs fois la paix; mais les sept Anges qui marchent en avant des trois défenseurs de l'Agneau ont dit que la victoire ne serait donnée qu'à la condition que l'Antéchrist soit écrasé comme la paille sur l'aire.

28. — Exécuteurs de la justice de l'Agneau, les trois Animaux ne pourront pas s'arrêter de combattre tant que l'Antéchrist aura des soldats.

29. — Ce qui rend l'arrêt de l'Agneau si implacable, c'est que l'Antéchrist a prétendu être chrétien et agir en son nom et que, s'il ne périssait pas, le fruit de la rédemption serait perdu, et les portes de l'enfer prévaudraient contre le sauveur.

30. — On verra bien que ce n'est point un combat humain celui qui se livrera aux lieux où l'Antéchrist forgera ses armes. Les trois défenseurs de l'Agneau extermineront la dernière armée de l'Antéchrist ; mais il faudra faire du champ de bataille un bûcher grand comme la plus grande des cités, car les cadavres auront changé la forme du lieu, en le hérissant de chaînes de monticules.

31. — L'Antéchrist perdra sa couronne et mourra dans la solitude et la démence. Son empire sera partagé en vingt-deux états, mais aucun n'aura plus de maison forte, ni d'armée, ni de vaisseaux.

32. — L'Aigle blanc, par ordre de saint Michel, chassera le Croissant d'Europe où il n'y aura plus que des chrétiens ; il s'installera à Constantinople.

33. — Alors commencera une ère de paix et de prospérité pour l'Univers, et il n'y aura plus de guerre chaque nation étant gouvernée selon son cœur et vivant selon la justice.

34. — Il n'y aura plus de luthériens ni de schismatiques. L'Agneau règnera, et les délices de l'humanité commenceront.

Heureux qui, échappant aux périls de cette merveilleuse période, pourra en goûter le fruit, qui sera le règne de l'esprit et la sanctification de l'humanité, qui ne pouvait s'opérer qu'après la défaite de l'Antéchrist.

Pour ce qui se rapporte à l'identification de l'Antéchrist avec Guillaume II, il nous suffira de signaler le verset 3; on sait que le Kaiser a le bras droit atrophié et que les soldats allemands portent sur le casque la devise : *Dieu avec nous.*

On remarquera que les versets 15, 27 et 28, 30, parlent du *Coq*, emblème de la France, du *Léopard*, emblème de l'Angleterre, de l'*Aigle blanc*, emblème de la Russie, ligués contre *l'Aigle noir* (l'Allemagne); en septembre 1914, date de la publication de la prédiction, il n'est pas encore question de l'Aigle italien.

L'allusion aux raids des avions et aéronefs, au verset 19, est frappante...

L'invasion par la Belgique est prévue par le verset 21.

On comprend aisément qu'il m'importait de tirer au clair, si possible, l'authenticité de cet extraordinaire document, unique dans l'histoire. Je me suis donc procuré le plaisir de rendre visite à M. Joséphin Peladan, pour obtenir de lui-même les éclaircissements désirés. Le distingué écrivain, qui a renoncé, depuis quelques années déjà, à son titre de *Sar*, me reçut aimablement dans son appartement de la rue Alphonse de Neuville et écouta ce que j'avais à lui dire. Ensuite, en secouant lentement la tête, si caractéristique par sa grande barbe grise et bouclée, il me dit :

— Je me suis occupé de toutes les branches de l'Esotérisme, en général, mais fort peu des prophéties; et ceci, justement parce que j'en ai beaucoup entendu parler, dès mon enfance, et que je n'ai pas eu de quoi m'en déclarer satisfait. Vous saurez que mon père, M. Adrien Peladan, était un mystique et un occuliste militant, qui publia trois volumes sur les prophéties, et en recueillit un grand nombre, concernant surtout la Restauration de la Maison de France, pour les publier dans ses *Annales du Surnaturel*, qu'il dirigea durant six ans. Etant un croyant très ferme en ces prophéties, il régla sur elles son existence, et malheureusement la mienne aussi : comme les événements prédits, attendus et espérés ne se produisirent point, j'eus moi-même beaucoup à en souffrir. Je n'ai plus voulu entendre parler de prophéties.

— Comment donc — demandai-je — vous êtes-vous décidé à publier, maintenant, celle qui soulève tant de bruit?

— Après la première phase de la guerre, je me souvins d'avoir lu, plusieurs années auparavant, dans les papiers laissés par mon père en mourant, une prophétie qui paraissait s'adapter aux événements actuels. Je me trouvais alors à Angers. De retour à Paris, je cherchai le document et je ne tardai pas à le trouver. Il résulte de cette pièce que mon père la reçut, ainsi que je l'ai raconté déjà, d'un chanoine de Saint-Michel de Frigolet, près de Tarascon, qui l'avait eue à son tour, d'un prêtre d'une grande érudition, appelé Donat, mort à Beaucaire à un âge avancé. L'auteur de cette curieuse prophétie, écrite en latin, mais dont je ne possède qu'une traduction française, vécut vers 1600 : c'était un moine très connu de ses contemporains sous le nom de Frère Jean (Frater Johannes). Comme elle contenait des prédictions de nature à pouvoir encourager mes concitoyens dans la lutte terrible engagée contre l'envahisseur, je me décidai à la faire connaître.

— Pour que l'effet moral de la publication soit général et complet, il faudrait apporter de bonnes preuves de l'authenticité de cette pièce.

— Je m'en rends parfaitement compte; malheureusement, je ne possède aucune preuve.

— Si seulement on pouvait présenter le document, écrit par feu votre père...

— Hélas! il n'a pas été écrit par lui, mais par un inconnu qui en avait été vraisemblablement chargé par le chanoine de Saint-Michel de Frigolet.

— Peut-être les experts pourraient s'assurer par l'examen de l'encre, etc., que la pièce a été écrite depuis plusieurs années déjà.

— Non, monsieur : le document n'est pas assez vieux pour que cette constatation soit possible.

— On pourrait au moins — ajoutai-je — s'adresser au Chapitre de Saint-Michel de Frigolet pour que l'on recherche le texte de la prophétie.

— Il faudrait savoir ce qu'est devenue la bibliothèque de cet établissement religieux, dispersée par suite de la dissolution des Congrégations.

— Avez-vous écrit dans ce but à Saint-Michel?

— Le moment ne me semble pas opportun pour faire ces recherches.

Il faut dire que certains journaux anglais ont publié dans les derniers mois de l'année dernière de nombreuses lettres de personnes qui croient avoir lu, depuis quelque temps déjà, la prophétie de Johannès.

Un certain Jacquemont, de Fontane-sur-Saône, assure qu'il en a entendu parler dès 1870.

L'Alderman Ward, de Harrogat, affirme que, durant une visite qu'il fit dernièrement à Londres, il rencontra un juge belge, M. van Lerins, qui lui dit être en possession, si sa mémoire ne le trompait pas, d'un livre contenant les prophéties de Johannès; il ne peut malheureusement pas rentrer dans son pays en ce moment, pour faire des recherches dans sa bibliothèque.

Une dame, J. W. Taylor, de West Retford, écrit : « Je me rappelle fort bien que ma grand' mère me lut des passages de la prophétie du Frère Johannès, il y a 38 ans... Mon oncle s'en souvient aussi. »

Le *Daily Call* publie une lettre signée d'un certain R. W., de Rodwell, dans laquelle on assure que la prophétie circulait à Dublin dès 1868; on disait qu'elle datait de 1600; l'auteur de la lettre croit qu'elle a paru dans la Revue *Signs of the Times*, du Rév. Dr Nangle.

Une dame de Liège, Mme Faust, qui se trouvait dernièrement dans les alentours de Londres, assura avoir entendu M. Joséphin Peladan lui-même lire la prophétie dans une soirée qui eut lieu à Liège

en 1890, et à laquelle prenaient part quelques artistes du fameux cabaret du « *Chat Noir* » de Paris. Madame Faust en fut vivement impressionnée; elle croit avoir gardé à Liège le programme de la soirée, dans lequel se trouve aussi enregistrée la lecture de la « Prophétie du XXe siècle », et pouvoir la retrouver quand il lui sera possible de rentrer dans son pays.

Or, M. Peladan, que j'ai questionné à ce sujet, me déclare formellement n'être jamais intervenu à une soirée à Liège avec des artistes du Cabaret du Chat-Noir, et ne rien comprendre à tout cela.

On peut voir par ce dernier trait l'importance qu'on peut attacher à ces prétendus souvenirs, évidemment fondés sur des confusions entre la prophétie du Frère Johannès et d'autres ayant avec elle une ressemblance plus ou moins grande.

Le Curé d'Ars

On a parlé d'une prophétie du Curé d'Ars, le célèbre thaumaturge. Les *Annales d'Ars* ont confirmé son existence en février 1915, en publiant la lettre suivante que Monseigneur Perriot, le fondateur de l'*Ami du Clergé*, adressa, le 24 février 1908, au R^me P. Dom Gréa. En voici les passages caractéristiques :

Un de mes amis, écrit Mgr. Perriot, qui était à Ars vers 1862, un peu plus tôt ou un peu plus tard, me rapporta dans une lettre une prophétie du Bienheureux, qu'il avait connue sur place.

En voici le sens, et à peu près les termes :

« Il y aura une guerre avec l'Allemagne. Elle sera très mal conduite du côté des Français qui seront vaincus ; la France perdra deux provinces.

» Plus tard, il y aura une autre guerre avec l'Allemagne. Elle sera mieux conduite que la première. Oh ! les petits Français, comme ils se battent bien ! On laissera les Allemands pénétrer en France. Mais on se réunira derrière eux ; ils seront battus, et de tous ceux qui seront entrés en France, il en rentrera très peu dans leur pays. Alors la France recouvrera ce qu'elle avait perdu et quelque chose de plus. »

Les prédictions de Mme de Thèbes

Il est juste de ne point oublier, dans cette rapide révision des prédictions sur la guerre actuelle, celles de Madame de Thèbes.

On sait que cette chiromancienne publie tous les ans un Almanach, qui a beaucoup contribué à la faire connaître. Cette dame, très supérieure à la plupart des autres voyantes professionnelles pour ce qui se rapporte à la culture et à l'éducation, est douée d'un esprit vif et pénétrant; elle est d'ailleurs assez répandue dans le monde. Ceci peut expliquer, dans une certaine mesure et d'une façon normale, beaucoup de ses prévisions. Toutefois, il nous faut rappeler que Mme de Thèbes écrivait dans son Almanach de 1913 :

« Paris doit être sublime et effroyable d'ici le 20 mars 1914, si, comme tout l'indique, l'armée est aux frontières et la patrie en danger. » (Page 42).

La chiromancienne a bien un peu devancé les événements, mais, comme elle le fait remarquer, il est bien malaisé de fixer la date exacte des événements futurs; « douze mois ne sont rien dans la marche du temps ». (Page 39).

Dans l'Almanach de 1914, Mme de Thèbes précise. Voici comment elle commence ses prédictions :

Voici venir 1914, l'année *fulgurante*, année des beaux gestes et des grands héroïsmes. Nous serons toujours dans le cycle de Mars, mais en conjonction avec Saturne, au summum, pour ainsi dire, des fatalités du sort les plus graves, les plus décisives. Année heureuse entre toutes cependant pour nous, dont les cœurs se sont mis à battre pour les grands idéals, sauveurs et générateurs des peuples ! malgré le sang, malgré les larmes. Année glorieuse, parmi les glorieuses du passé de la France ; année de discordes, puis de concordes ; année de haine, puis d'amour ; année de déchirements, puis d'entente entre les peuples européens et d'autres grands peuples d'outre-mer...

1914 suffira à nous montrer la naissance d'une Europe nouvelle, d'un état d'esprit nouveau, d'une fulguration du réveil de l'idéal, d'un besoin d'amour et de paix pour les grands espoirs et les grands labeurs, et ce sera par le retour occulte du passé, de ce qu'il y eut de meilleur, que nous serons, encore une fois, améliorés, sauvés, régénérés. La paix sortira de la guerre, et ce qui est proche s'arrangera dans la crainte de ce qui est lointain ; l'Europe se consolidera de l'ébranlement de l'Asie.

Ces derniers mots ne semblent pas s'adapter aux événements actuels ; le restant s'y rapporte assez bien. Signalons encore le passage suivant :

Ce qui domine la région de l'Est et de Paris pour la période 1914, c'est le feu d'une part ; de l'autre, un courant d'idéal qui est aussi une flamme. Feu contre feu. L'un qui défait, l'autre qui refait, et sur tout cela de grandes ombres de femmes, des gestes sublimes d'amour, de foi, de charité ; de véritables miracles. Une ville incendiée ou s'incendiant, je ne sais.

Puis, dans Paris, des jours de deuil public et encore plus de jours de joie. Des influences nouvelles et subites ; des ordres lancés au loin jusqu'au-delà des frontières. La grande fièvre des grands enthousiasmes, des grands dons, des grandes amours.

Mme de Thèbes découvre pour 1914 des signes tragiques dans les lignes des mains des Français de l'Est et du Sud, alors qu'on ne les rencontre point parmi les habitants du Centre et de l'Ouest. Il y a là, en ce qui se rapporte aux Français du Sud, ainsi qu'en l'omission de ceux du Nord, une erreur qui s'explique par le passage des Allemands par la Belgique et par la non-intervention de l'Italie avec les Empires du Centre.

Il ne faut pas oublier que les allusions à une guerre imminente ne sont pas rares même dans les précédents Almanachs de Mme de Thèbes. « *J'ai vu* — écrit-elle en celui de 1913 — *je vois encore, je vois toujours la guerre suspendue sur nos têtes. Rien ne semble pouvoir la détourner de nous.* » En ces conditions, on finit presque toujours par avoir raison : il suffit d'attendre...

On sait que l'Almanach de 1914 contient plusieurs autres curieuses prédictions : quelques lignes qui s'appliquent exactement au procès Caillaux ; la mort du pape Pie X ; les éboulements dans les rues de Paris, etc. Par contre, on y rencontre aussi nombre de prédictions qui ne se sont pas réalisées : des éruptions dans la France centrale, la découverte de trésors souterrains dans l'Ouest, etc.

Pour ce qui concerne l'Autriche : « Le drame impérial que j'ai prédit est bien près d'être accompli ».

Seulement, pour ce qui concerne Mme de Thèbes, il ne s'agit pas précisément de *prophéties*, mais de *prédictions*. Je sais bien que les deux mots ont étymologiquement la même signification, mais dans l'usage courant, comme historiquement, ils ne sont pas la même chose. Je m'expliquerai un peu plus loin à ce sujet.

Pour conclure

Dois-je continuer l'énumération des prophéties qui ont été publiées, au sujet de la guerre : celle de Dom Bosco, celle du moine polonais Korzenicki, celle de Tolstoï, celle du Frère Hermann, de l'Ordre des Citeaux, probablement assez ancienne, mais peu intéressante pour ce qui concerne l'avenir, etc. etc.? Notre excellent confrère, M. Ralph Shirley, directeur de l'*Occult Review*, en a recueilli plusieurs dans un opuscule intitulé : *Prophecies and Omens of the Great War* (1). Un éditeur parisien m'assure qu'un monsieur de sa connaissance vient de recueillir 83 de ces prédictions. Un ouvrage du même genre vient de paraître à Leipzig. Chose curieuse : presque toutes les prophéties sont plus ou moins défavorables à l'Allemagne (1).

Par l'examen des principales prophéties, on peut voir que l'on ne doit pas en exagérer l'importance. Il y en a bien peu pouvant résister à un examen impartial, entrepris avec la détermination d'aller jusqu'au fond des choses. De toutes façons, celles que nous omettons, bien qu'elles soient à notre connaissance, n'ont même pas l'intérêt de celles que nous venons de publier.

Pour ma part, j'avouerai que le contraire m'étonnerait beaucoup. M'occupant depuis très longtemps désormais de recherches psychiques, je connais tant de cas réels de prémonitions et prédictions, de nature à exclure toute possibilité d'erreurs ou de coïncidence, et étayées par des témoignages irréfutables, qu'il me serait impossible de ne pas croire à la possibilité de ces phénomènes. Ceux qui en doutent n'ont qu'à lire *Les Phénomènes Prémonitoires* de M. E. Bozzano, feuilleter les livraisons du *Journal of the Society for Psychical Research*, de nos *Annales*, etc.

Mais toutes ces prémonitions et prédictions concernent des faits privés, parfois importants, d'autres fois insignifiants : jamais des faits de caractère général, tel que des événements politiques, etc. Je ne crois pas qu'on puisse citer trois ou quatre de ces derniers faits dûment contrôlés (2), de telle façon qu'on doit se demander si ces cas si rares ne sont pas les résultats d'une simple coïncidence, d'une prévision heureuse, etc. C'est surtout aux prédictions concernant les événements publics qu'on applique le nom de *prophéties*.

Le cas raconté en ce même fascicule par le Dr Amédée Tardieu ne rentre qu'en apparence en cette catégorie. Léon Sonrel ne prédisait point les les événements politiques et militaires d'une façon abstraite ; il prédisait à son ami Tardieu : « Il t'arrivera telle et telle chose » ; il disait de lui-même : « Je serai nommé officier... je mourrai en trois jours, etc. » Comme ces événements privés se rattachaient à des événements d'ordre général, il voyait forcément ceux-ci aussi, *mais uniquement dans la mesure où M. Tardieu et lui y étaient mêlés*. Par contre, Léon Sonrel n'aurait pu prédir, dans sa trance du 23 juillet 1869, la guerre de 1870-71, si lui-même et le Dr Tardieu n'avaient pas dû y être mêlés. Il n'aurait pas pu prédire la guerre de 1914-15, si le Dr Tardieu avait dû mou-

(1) London, William Rider and Son, 8 Paternoster Row, E. C. — 6 d.

(1) Arthur Grobe Vutischky : *Der Weltkrieg 1914 in der Prophetie* (Leipzig, Max Altmann, éditeur).

(2) Tel paraît être, par exemple le cas concernant l'emploi futur du Panthéon, cité par M. Bozzano, p. 296.

rir il y a deux ans : du moins, il lui aurait fallu un autre sujet, servant à la « psychométrie » et destiné à vivre jusqu'à nos jours.

Un des Maîtres du psychisme me racontait dernièrement qu'une dame de sa connaissance ayant été, en 1913, consulter une voyante, celle-ci lui prédit que son fils mourrait d'un coup d'arme à feu, dans un an environ. Comme le jeune homme était un chasseur passionné, sa mère fit de son mieux pour qu'il ne touchât plus un fusil, pendant quelque temps. Mais en août 1914, le jeune homme fut appelé sous les drapeaux et tomba dans une des premières batailles en Champagne. Si la voyante avait été plus lucide, si elle avait mieux pu déterminer les circonstances dans lesquelles un coup d'arme à feu tuerait le jeune homme, elle aurait pu prédire une bataille, une guerre — mais seulement de cette façon indirecte (1).

Même pour ce qui se rapporte à la date de la guerre actuelle, on a pu voir que Léon Sonrel ne put la déterminer autrement qu'en la fixant au moment où tel fait se produirait dans la vie du Dr Tardieu.

On n'a naturellement pas la prétention de donner de tout cela une explication quelconque ; mais on peut dire que les choses se passent comme si notre conscience subliminale avait connaissance de notre propre avenir autant que de notre passé et de notre présent, et comme si le clairvoyant parvenait de temps à autre à saisir des fragments de ces connaissances subconscientes, en lui-même ou en d'autres personnes, ou à les réfléchir comme le ferait un miroir (c'est le mot employé par le Dr Osty dans *Lucidité et Intuition*). La présence du consultant peut être parfois remplacée, mais dans une certaine mesure seulement, par celle d'un objet ayant été en contact avec lui.

S'il en est réellement ainsi, il est manifeste qu'un clairvoyant pourrait surtout saisir parfois des fragments de l'histoire future des peuples, si un personnage important — tels que Louis XVI, Napoléon Ier, Napoléon III — le consultait.

Madame de Thèbes dit souvent, dans ses Almanachs : « Pour savoir si dans tel pays il y aura, l'année prochaine, une guerre, une épidémie, etc., il me faudrait pouvoir examiner les lignes des mains de nombreux sujets du pays en question. » Je crois, quant à moi, qu'elle y verrait peut-être quelque chose par une clairvoyance inconsciente, et non point comme une conséquence directe de l'examen des lignes des mains ; mais enfin, en faisant abstraction de toute théorie, Mme de Thèbes semble ainsi pouvoir se rendre parfaitement compte de la façon dont elle serait à même, indirectement, de faire connaître à l'avance un de ces événements de nature générale.

Il ne s'agit là aucunement d'une simple discussion élégante, ou de la manie à laquelle le genre humain cède trop souvent, de vouloir travailler sur des théories et des hypothèses. Il importe de montrer qu'il n'y a rien d'absurde ou de contraire aux lois qui semblent régir ces phénomènes, encore si obscures, de la prémonition, dans le fait que des voyants, capables de prédire souvent des événements d'importance absolument secondaire, ne parviennent qu'exceptionnellement à prévoir d'autres faits beaucoup plus intéressants et qu'il nous importerait infiniment plus de connaître.

C. de Vesme

Les documents sur les prophéties de la guerre

M. Edmond Duchatel (1, Rue des Basserons, Montmorency, Seine-et-Oise), se proposant d'offrir, après la guerre, à la Société Universelle d'Études Psychiques dont il est l'un des vice-présidents, une conférence consacrée à la vérification par les faits des prédictions, prophéties ou légendes qui ont été publiées à ce sujet, conférence à laquelle seront conviés les psychistes de bonne volonté, serait reconnaissant à tous ceux qui pourraient lui communiquer les sources et les dates des documents publiés avant la guerre, en France ou à l'étranger, à ce sujet.

(1) Nous publierons dans le prochain numéro un cas du même genre, assez intéressant, recueilli par M. Ed. Duchâtel.

ÉCHOS et NOUVELLES

Le prix Fanny Emdem

La Commission chargée par l'Académie des Sciences de désigner le lauréat du prix biennal Fanny Emden, de 3.000 francs, a jugé qu'aucun des ouvrages présentés au Concours pour 1914 n'est digne de récompense.

Il est utile d'observer, à ce sujet, que la fondatrice du Prix s'était proposée, par sa généreuse initiative, d'encourager et récompenser les recherches personnelles faites dans le domaine des sciences psychiques avec une méthode rigoureuse et des résultats aussi incontestables que possible. Cela ressort du document même qui fixait les conditions du Concours. L'Académie s'est rangée à cette manière de voir.

Il en résulte que les simples ouvrages de compilation et vulgarisation ne rentrent point dans le cadre des travaux sur lesquels la Commission de l'Académie doit porter son attention.

Etant donné cet état de choses, l'Académie avait songé d'abord à mettre de côté les 3.000 francs du prix de 1914 et les ajouter à ceux du prix de 1916, de façon à le rendre plus important.

Mais lorsque la guerre éclata, et devant toutes les misères qu'elle entraîne, la Commission se demanda si le moment était opportun pour thésauriser, même dans un but noblement scientifique, et s'il ne valait pas mieux consacrer la somme, rendue ainsi disponible, à augmenter les fonds destinés à récompenser les héroïques défenseurs de la France et à secourir leurs familles.

C'est l'avis qui finit par prévaloir dans la Commission, et comme la fondatrice du prix, Mademoiselle Juliette de Reinach, approuvait elle-même cette décision, le prix fut décerné à M. Jean Chatenay, naturaliste, mort au champ d'honneur.

La Bibliothèque et le Bureau Julia

La Bibliothèque circulante psychique et le fameux « Bureau Julia » — les deux créations du regretté M. William Stead — se sont ouverts de nouveau dans les bureaux de la *Review of Reviews* (Bank Buildings, Kingsway, Londres, W. C.), sous la dénomination de « *W. T. Stead Borderland Library and Bureau.* » La Baronne Barnekow, Mrs. Bayley Worthingthon, Miss F. Scatcherd, Miss Estelle Stead, fille du fondateur, et quelques autres dames sont à la tête de cette institution. Miss E. Stead est la Présidente.

Petites Informations

*** Nous apprenons d'un numéro du *Moniteur Spirite belge*, qui a pu être publié en septembre 1914, que la Maison Spirite de Bruxelles, ouverte au commencement du printemps dernier pour servir de lieu de réunion aux spirites de la capitale belge, a été, au début de la guerre, transformée en ambulance de la Croix-Rouge sous la direction du Dr Clara, un notable spirite du pays. Une pièce de l'édifice a été toutefois réservée pour pouvoir y tenir, chaque mardi, une séance publique « afin de procurer consolation et espoir à ceux dont les parents et amis peuvent être tombés sur les champs de bataille ».

*** Le professeur Charles Richet a obtenu de l'Académie française le prix de poésie (4.000 frs.) pour son ode : *Gloire à Pasteur*.

*** Le Dr G. Encausse (Papus), médecin-major, après avoir prêté service au front, durant la première partie de la guerre, est actuellement attaché à un Hopital militaire à Paris.

*** Madame d'Espérance, le médium bien connu, anglaise de naissance, habitant la Suède, est occupée comme dame de la Croix-Rouge dans une ville de Saxe.

Dans le prochain numéro

M. Ed. DUCHATEL : La Guerre ei les Destinées humaines.

M. C. de VESME : Armées et flottes fantômatiques.

Nécrologie

Albert de Rochas

M. de Rochas est décédé dans les premiers jours de septembre 1914, alors que la tourmente se déchaînait avec le plus de violence sur son pays. En ces conditions, elle ne pouvait que passer presque inaperçue. Maintenant, toute une longue année s'est écoulée depuis que l'éminent psychiste a disparu. Néanmoins, les *Annales des Sciences Psychiques*, qui sont fières de l'avoir compté parmi ses collaborateurs les plus assidus, pendant vingt-cinq ans, ainsi que parmi les membres de son Comité de Rédaction, ne peuvent pas reprendre leurs publications interrompues, sans payer un juste tribut d'admiration et de reconnaissance à sa mémoire.

Auguste-Albert, comte de Rochas d'Aiglun, naquit à Saint-Firmin (Hautes-Alpes), le 20 mai 1837, d'une vieille famille provençale qui s'établit vers le milieu du xve siècle dans le Dauphiné.

Il fit ses études littéraires et mathématiques à Grenoble, d'où il passa en 1857 à l'Ecole Polytechnique. Il en sortit sous-lieutenant du génie en 1861. Ayant été promu capitaine au choix en 1864, il prit part à la guerre de 1870-71, d'abord comme attaché au grand quartier général, ensuite à l'état major.

Après la guerre, le comte de Rochas, sous la direction du général de Rivière et du commandant de Willenoisy, s'occupa d'organiser le camp retranché de Grenoble et de la défense à la frontière italienne. En ces fonctions, il eut l'occasion d'étudier d'une façon spéciale la guerre en montagne et prit une part importante à la constitution des Corps alpins.

Promu chef d'escadron en 1880, directeur du génie à Grenoble en 1887, il demanda et obtint en 1888 le poste civil d'administrateur de l'Ecole Polytechnique, sacrifiant ainsi un bel avenir dans l'armée active à l'espoir de pouvoir jouir d'une plus grande liberté pour ses études scientifiques. Ses espoirs ne tardèrent malheureusement pas à être déçus; un général inspecteur déclara qu'on ne pouvait pas tolérer des « pratiques occultes » dans une école militaire, et M. de Rochas, alors déjà lieutenant-colonel, dut abandonner le laboratoire dans lequel il étudiait l'effet des radiations qu'il pensait avoir découvertes dans les sens hypéresthésiés de certains sujets.

Sa mise en repos, en 1902, lui rendit la pleine indépendance : néanmoins, une partie de son activité et de la possibilité de l'employer se trouvèrent dès lors entravées par le fait que le colonel ne fixa pas sa résidence à Paris : il revint à son Dauphiné, où il passa la plupart de son



Colonel Albert de Rochas

temps à Grenoble, à Voiron et dans sa villa de L'Agnélas, près de cette dernière ville. Il fit néanmoins quelques voyages à Paris, à Lisbonne, en Italie.

La partie de l'œuvre scientifique et littéraire de M. Albert de Rochas qui ne se rapporte pas aux sciences psychiques est très considérable et importante aussi bien par sa valeur intrinsèque que pour la preuve qu'elle fournit du caractère sérieux de son caractère et de son talent. Comme le remarquait M. le professeur Porro, Directeur de l'Observatoire de Gênes, en examinant ces travaux, « on est agréablement impressionné en constatant qu'alors qu'on avait pu supposer de se trouver

devant un rêveur, un mystique, un visionnaire, on trouve au contraire un esprit équilibré, habile à employer les méthodes positives de recherche et les raisonnements déductifs. »

Ses études d'histoire militaire, de topographie, de toponomastique sont classiques : les hellénistes, de leur côté, estiment hautement ses traductions d'auteurs mathématiciens de l'Antiquité, tels que Philon de Bysance et Héron d'Alexandrie.

Il était assez simple et naturel de passer des textes d'art militaire et de mécanique aux interprétations physiques des pratiques mystérieuses que les thaumaturges grecs avaient apprises des prêtres égyptiens. L'esprit de M. de Rochas, naturellement libre de tout préjugé, ne tarda point à reconnaître l'existence de faits transcendentaux en ces pratiques et ne s'arrêta pas uniquement à l'hypothèse de la fraude et de la charlatanerie, qui servait si aisément l'indolence critique des savants modernes, endormis dans la négation aprioristique de tout phénomène ne rentrant point d'emblée dans les lois connues.

La première parmi les contributions importantes que le comte de Rochas apporta à l'étude de la psychologie transcendentale consiste en son livre historique sur « *La Science des Philosophes et l'Art des thaumaturges dans l'antiquité*, publié en 1882 et dont une deuxième édition parut il y a deux ans.

Le désir de constater expérimentalement les phénomènes décrits par les auteurs de l'Antiquité et du Moyen-Age amena M. de Rochas à s'occuper d'abord du magnétisme, pour lequel il se montra tout particulièrement doué et dans lequel il acquit bientôt une compétence remarquable. De là son ouvrage sur les *Forces non définies*, publié en 1887 et dont il fit paraître une suite il y a cinq à six ans à peine. Quelque temps après, il publia dans les *Annales des Sciences psychiques* son étude sur l'*Objectivité des effluves perçus sous forme de lumière dans l'état hypnotique* — étude qui préluda au volume célèbre sur l'*Extériorisation de la Sensibilité*, dont plusieurs éditions se suivirent en peu d'années.

Ses expériences de suggestion artistique avec le sujet Lina aboutirent à la publication du magnifique volume sur *Les Sentiments, la Musique et le Geste*, richement illustré. Celles avec Eusapia Palladino et d'autres médiums à effets physiques l'amenèrent à publier l'*Extériorisation de la Motricité*, précieuse pour l'histoire de ces recherches. *Les Vies successives*, parues il y a quatre à cinq ans à peine, contiennent le compte rendu d'expériences que le colonel fit à Grenoble avec divers sujets pour tenter de résoudre la question passionnante de la Réincarnation : ces expériences constituèrent plutôt un insuccès ; l'ouvrage n'est pas moins intéressant à plusieurs points de vue.

Voici d'ailleurs une liste aassez complète des ouvrages de M. de Rochas :

Poliorcétique des Grecs. Paris 1862. — Le Patois du Queyras. Paris 1862. — Traité de Fortification, d'attaque et de défenses des Places par Phylon de Bysance, trad. du grec. Paris 1872. — La Campagne de 1692 dans le Haut-Dauphiné. Grenoble 1874. — Principes de la Fortification antique. Paris 1881. — Traité des pneumatiques de Philon de Bysance. Paris 1881. — La science des philosophes et l'art des thaumaturges dans l'Antiquité. Paris 1882 (2 ed. s. a. 1912). — La Science dans l'Antiquité, les origines de la Science et ses premières applications. Paris s. a. (1884). — Le livre de demain. Blois 1884. — Les Vallées vaudoises. Paris 1885. — Les Forces non définies, recherches historiques et expérimentales. Paris 1887. — Le Fluide des magnétiseurs. Précis des expériences du Baron de Reinchenbach sur ses propriétés physiques et physiologiques, classées et annotées. Paris 1891. — Les effluves odiques. Conférence faite par le Baron de Reinchenbach sur les propriétés physiques et physiologiques. Paris 1891. — Les Origines de la Science et ses premières applications. Paris s. a. — Les Etats profonds de l'hypnose. Paris 1892 (5 ed. 1904). — Les Etats superficiels de l'Hypnose. Paris 1893 (5 ed. 1897). — L'Envoûtement. Documents historiques et expérimentaux. Paris 1893. — L'Extériorisation de la Sensibilité. Etude expérimentale et historique. Paris 1895 (6 ed. 1909). — L'Extériorisation de la Motricité. Recueil d'Expériences et d'observations. Paris 1896 (4 ed. 1906). — La Lévitation. Paris 1897. — Correspondance de Vauban. Revue du génie militaire 1898. — Les Sentiments, la musique et le geste. Grenoble 1910. — Les Frontières de la Science. Paris 1902-4. — Les Vies successives. Documents pour l'étude de cette question. Paris 1911. — Vauban. Ses Oisivetés et sa correspondance. Analyses et Extraits. Grenoble 1911. — La Suspension de la vie. Paris s. a. (1913).

Il faut ajouter à cette Bibliographie, déjà si considérable par elle-même, un grand nombre d'études mineures, parues pour la plupart dans nos *Annales*, mais parfois aussi en des Revues et journaux divers : le *Mercure de France*, *Je sais tout*, le *Gaulois*, etc., etc.

On ne doit pas parler du colonel Albert de Rochas, sans toucher à son charmant caractère, qui a été vraiment celui d'un gentilhomme parfait, et surtout à une qualité que M. G. de Fontenay signalait dans nos colonnes, en 1911, en disant, à la suite d'une conférence que le colonel venait de faire à notre *Société Universelle d'Etudes Psychiques* :

Il est un savant généreux et non pas un savant jaloux. Je veux dire qu'il ne cherche pas, comme tant d'autres, à garder la vérité dans sa main fermée jusqu'à ce qu'il ait pu tirer gloire et parti de sa découverte. Il n'a jamais eu d'autre souci que de mettre le plus tôt possible le plus grand nombre d'ouvriers à même de labourer et d'ensemencer le champ où il travaillait lui-même. »

Nous annoncions dans notre livraison de juillet 1914, dont la publication n'a été que momentanément suspendue, qu'un groupe de psychistes s'était formé, par suite de l'initiative prise par M. le professeur Falcomer, de Venise, pour fêter le jubilé scientifique de M. de Rochas. La question fut discutée dans une réunion qui eut lieu au mois de juin 1914 et à laquelle assistèrent MM. les professeurs Bergson, d'Arsonval et Richet, de l'Institut, M. le comte de Gramont, de l'Institut ; M. le Dr Maxwell, avocat général près la Cour d'Appel de Paris ; M. Camille Flammarion, M. Emile Boirac, recteur de l'Académie de Dijon ; M. J. Courtier, secrétaire de l'Institut général Psychologique, etc. ; on décida de constituer, dans ce but, un Comité promoteur, chargé de publier en l'honneur de M. de Rochas un volume auquel chacun de ses membres aurait apporté la contribution d'une petite monographie concernant les études métapsychiques et les autres questions scientifiques dont M. de Rochas s'était occupé.

Le temps a manqué pour rendre cet hommage à l'illustre chercheur : mais l'œuvre de ce dernier ne restera pas moins comme un monument de nature à éterniser sa mémoire.

Marcel Mangin

M. Marcel Mangin, membre de notre Comité de Rédaction et l'un des principaux collaborateurs des *Annales des Sciences Psychiques* depuis leur fondation, est mort subitement à son domicile, à Paris, au mois de février dernier.

Il était né le 16 mai 1852. Ses parents le destinaient à l'architecture ; mais après de très brillantes études, M. Marcel Mangin s'adonna à la peinture, à laquelle il se sentait vivement porté. Aussi, ses parents lui ayant laissé de quoi vivre très largement, il se retira, durant vingt-deux ans, dans le Midi, où il se livra tout entier à son art. Il voyagea beaucoup en Italie et en Afrique ; tous les beaux sites de France, il les avait visités. Son remarquable talent était pourtant éclectique : il ne réussit pas seulement dans le paysage, mais aussi dans la figure, dans le portrait, etc. Ses tableaux ont toujours été très admirés aux Salons, depuis de nombreuses années : à plusieurs reprises, les grands journaux parisiens se sont aussi occupés de petites expositions réservées à ses œuvres.

En 1900, il se lança dans la politique avec une conviction, un dévouement, une fougue qu'on était surpris de rencontrer dans cet homme à l'extérieur mesuré et froid, peu communicatif, d'une nature sauvage et timide à l'excès. L'idée que la France était menacée, qu'elle devait se préparer à une grande épreuve, le portait à sacrifier son repos, son argent, à une propagande de tout moment, le rendait âpre, peut-être même un peu injuste envers des hommes qu'une conviction et un dévouement non moins sincères portaient à travailler dans un sens diffférent.

Nos lecteurs connaissent M. Marcel Mangin psychiste. Dans cet ordre de recherches, il avait des idées absolument arrêtées, dont il ne démordait point, et qui peuvent d'ailleurs se définir bien nettement et en deux mots. Il admettait les phénomènes d'ordre physique, qu'il avait beaucoup étudiés avec Mme Eusapia Palladino et d'autres sujets, et dont il ne discutait pas la source, étant bien entendu, qu'ils étaient dûs exclusivement à une force mystérieuse du médium ou des médiums présents, sans aucune intervention d'autres personnalités. Il était, au contraire, toujours prêt à discuter, à perte de vue, les phénomènes d'ordre intellectuel, mais toujours pour prouver que tout pouvait et devait s'expliquer par la télépathie. Et comme il avait une tournure d'esprit essentiellement *critique*, il ne pouvait voir paraître un ouvrage, un article, une phrase favorables à l'interprétation spirite d'un phénomène, ou même à la clairvoyance, à une extention subliminale de notre intelligence, sans se croire en devoir d'intervenir pour prouver qu'il n'y avait là que de la transmission de la pensée. Mais alors, à ce point de vue, il était toujours disposé à accepter les thèses les plus hardies, les plus compliquées, pourvu qu'elles fussent fondées sur la télépathie.

Les études métapsychiques n'avaient donc pas pour M. Mangin le charme et l'importance qu'elles revêtent pour ceux qui espèrent y trouver la base de découvertes philosophiques et religieuses de nature à nous éclaircir, dans une certaine mesure, le mystère de l'Univers. Et pourtant il mettait à leur service une constance, un dévouement, un désintéressement admirables.

Son œuvre a été bienfaisante dans son ensemble : elle a puissamment contribué en France à ramener les psychistes à la prudence, en leur montrant les dangers des conclusions prématurées, et en les obligeant à ne pas perdre de vue une hypothèse intéressante. Aussi, toutes les personnes

qui le connurent, sans distinction d'opinion, ne peuvent que regretter la disparition de cet homme de talent et de cet homme de bien.

Le peintre Fernand Desmoulin

Le peintre et graveur célèbre Fernand Desmoulin est mort quelques jours avant le commencement de la guerre.

Il avait exposé longtemps, aux divers Salons de la Société Nationale, des œuvres fort remarquées et obtenu nombre de récompenses.

Familier du groupe d'artistes et d'amis qu'avait réunis autour de lui Emile Zola, Fernand Desmoulin s'était occupé aussi d'œuvres philantropiques et sociales, et particulièrement de la moralisation des femmes détenues à la prison de Saint-Lazare.

Des confidences qu'il faisait alors à M. Adolphe Brisson, nous détachons les curieux détails qui suivent, tirés des *Annales politiques et littéraires.*

Ayant eu l'occasion d'assister à plusieurs séances de tables tournantes, Desmoulin était arrivé à se demander s'il n'était pas doué, lui aussi, du pouvoir dont se targuent les médiums.

Un soir, donc, il s'essaya, seul, à reproduire les phénomènes qu'il avait constatés.

Il saisit une feuille de bristol, s'arma d'un bout de fusain et attendit. Et voilà que sa main est animée d'un mouvement fiévreux et rapide. Il ne la gouverne pas, il la suit. Elle l'entraîne en une course échevelée. Elle décrit des ovales enchevêtrés les uns dans les autres, des paraphes, des griffonnages sans nom, confus et inextricables. Et, tantôt, le fusain s'écrase sur le vélin, et; tantôt, il l'effleure et le caresse.

— Où vais-je ? se disait Desmoulin, éperdu.

Cependant, ses doigts infatigables continuent de s'agiter. Lorsqu'ils s'arrêtent, au bout de vingt minutes, la feuille est totalement noircie. Desmoulin l'examine, et n'y distingue rien, tout d'abord ; il la retourne... Oh ! surprise ! Ce gribouillage, qu'il croyait informe, est un portrait, un visage de femme qu'il a tracé à l'envers sans se rendre compte du travail accompli. Et, dans un coin, en guise de signature, il discerne ces mots : « *Je suis l'instituteur* ».

Cet événement avait de quoi déranger la cervelle la plus solide. Desmoulin n'en fut pas effrayé. Il se prit à aimer l'hôte inattendu qui venait ainsi lui révéler sa présence. Ils devinrent une paire d'amis. Chaque jour, à la nuit close, Desmoulin évoquait son cher Instituteur, qui se hâtait de répondre à cet appel. Et tous deux devisaient; le graveur, respectueux et docile, se pliant aux fantaisies les plus extravagantes, les plus échevelées et, tour à tour, les plus délicates et les plus subtiles de l'Inconnu.

Quelle était son essence ? Quel lieu habitait-il ? Et pourquoi choisissait il un titre aussi bourgeoisement vulgaire que celui « d'Instituteur » ? Avait-il vécu d'une vie humaine ? Etait-ce un pédagogue défunt, jaloux de reprendre contact avec notre globe ? Ou bien cet instituteur n'était-il qu'un fumiste, émanation fugitive des âmes de Romieu, de Sapeck ou de Vivier ? Autant de questions qui demeuraient insolubles. Dès que Desmoulin s'aventurait sur le domaine métaphysique, l'Instituteur se taisait. Une volonté supérieure lui interdisait de renseigner à ce sujet les mortels. C'est ainsi, du moins, que Desmoulin interpréta son silence.



Dessin médianimique de Fernand Desmoulin.

Une nuit, l'Instituteur l'interpella pour la dernière fois ; il lui dit : « *Je ne suis plus capable de te guider, je cède la place au vieux maître.* »

Et, désormais, c'est du Vieux Maître que Desmoulin reçut des inspirations et des conseils. Et il aima le Vieux Maître comme il avait aimé l'Instituteur. Le Vieux Maître lui suggéra deux ou trois cents morceaux pleins d'énergie et de grâce. Le Vieux Maître, plus raffiné que l'Instituteur, usait de trois crayons, ce qui lui permettait d'obtenir des effets chatoyants et nuancés. Ce devait être un disciple de Watteau. Et Desmoulin s'attachait à lui de plus en plus, mais il eut le malheur de le perdre. Le Vieux Maître lui fit dessiner une tête d'un caractère grave et réfléchi et écrivit au-dessous : « *Je te présente Astarté, il t'assistera maintenant : il est plus savant que moi.* »

Astarté avait vaguement l'apparence d'un sphinx égyptien, avec, dans le regard, une nuance de mélancolie et d'amertume. Astarté plut beaucoup à Desmoulin. Ils sympathisèrent tout de suite et travaillèrent de compagnie. Astarté avait un talent que ses devanciers ne possédaient pas. Il brossait à l'envers, si j'ose ainsi dire, des paysages. C'étaient de vertes clairières, des bois touffus, des arbres courbés par le vent ; c'étaient de l'air, du soleil, de la lumière. En un quart d'heure, Astarté vous bâtissait un chef-d'œuvre, il était plus expéditif que Corot.

Fernand Desmoulin profita de ses conseils pour ses travaux personnels.

Le Gérant: Ch. HAIZE. — Imp. Nouvelle, G. Clouzot, 85, rue Chabaudy, Niort.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

25e Année — Novem.-Décem. 1915 — Nos 4 et 5

C. de VESME

Armées, Flottes et Combats fantômatiques

Au mois de septembre 1915, divers journaux anglais parlèrent d'un fait très curieux qui leur était signalé. Le Rév. Père Alexis Calderbank, Recteur du Collège Franciscain de Cowley, à Oxford, se trouvait, vers le 15 août, avec deux élèves hollandais du Collège, dans un endroit ouvert, quand leur attention fut attirée par un spectacle étonnant qui dura une vingtaine de minutes. Ils voyaient en l'air le spectacle de la mer.

Au-delà de la côte fantômatique — disait le récit des journaux — à une distance apparente de plusieurs milles, était un navire enveloppé de fumée. Des bateaux plus petits circulaient autour de lui; quelques-uns avaient deux cheminées, d'autres trois. En regardant avec des jumelles, on discernait très nettement les mâts. Plus tard, d'autres navires apparurent comme des taches à l'horizon. Enfin, un instant avant la disparition du mirage, deux canots quittèrent le navire principal, qui était en flammes.

L'*Occult Review* de Londres, dirigée par M. Ralph Shirley, ajoutait que lorsqu'une dizaine de jours plus tard, se produisit le combat naval de l'île de Héligoland, qui tourna à l'avantage de l'escadre anglaise, le Père Calderbank, lisant des récits de cette rencontre, crut pouvoir affirmer que ses détails correspondaient à ceux qu'il avait vus se dérouler dans le supposé mirage, dont la durée avait été d'une vingtaine de minutes.

Cette prétendue corrélation entre le mirage et le combat de Héligoland arrivé dix jours après, me parut des plus discutables et, lorsque je commençai le présent article, j'écrivis à ce sujet les quelques lignes suivantes : « Il me semble plus raisonnable de supposer que le mystérieux spectacle représentait une scène qui se déroulait effectivement, au moment même de la vision, à un point quelconque de la côte. (Oxford se trouve à 150 kilomètres au moins de la mer.) De pareilles scènes devaient être fréquentes, en ces jours-là, dans la Manche et dans la Mer du Nord. On pourrait ainsi ramener la vision aux proportions d'un simple phénomène de mirage. »

En attendant, j'avais écrit au Père Calderbank, à Oxford, le priant de me dire s'il pouvait confirmer la narration qu'on lui attribuait. Voici l'intéressante réponse que je reçus quelque temps après :

A bord du navire de guerre *Eagle*.
14 Octobre 1915.

Cher Monsieur,

Je suis actuellement dans le service actif comme Aumônier naval, ce qui fait que votre lettre ne m'est parvenue qu'avec quelque retard.

En réponse à votre question, je dois dire que le récit publié par Ralph Shirley est correct dans son ensemble ; seulement, son idée qu'il s'agissait de la *prévision* d'un combat naval me paraît dépourvue de tout fondement. Ce qui s'est produit est quelque chose de semblable à un *mirage* ; et bien que nous ne puissions pas encore préciser sa nature exacte, il paraît probable qu'il s'agit du réfléchissement de ce que nous savons s'être passé au large des côtes d'Ecosse à peu près en ce temps-là, c'est-à-dire l'incendie de plusieurs de nos chalands par œuvre de ces croiseurs allemands, que nous avons plus tard pourchassés en différentes parties de l'Océan Pacifique. Nous savons que les équipages de ces chalands furent délivrés des mains des Allemands par les navires de notre flotte ; mais jusqu'à la fin de la guerre nous ne pourrons pas savoir à quelle date les chalands furent coulés.

Le jour où nous assistâmes au mirage, il y avait du brouillard sur toute l'Ecosse, et, étant donnée la striation régulière des couches de brouillard, nous avons, non seulement une surface réfléchissante, mais

aussi une surface propre à projeter et qui peut avoir, en effet, projeté l'image sur l'écran du ciel occidental.

Tout le phénomène peut donc, à mon avis, recevoir une explication parfaitement naturelle. Je pense que les globules de vapeur aqueuse, dans certaines conditions, peuvent exercer une action analogue à celle des globules de mercure sur le revers d'un miroir, c'est-à-dire qu'elles peuvent réfléchir et projeter, à peu près comme il arrive pour la projection d'objets opaques dans la lanterne magique. Mais naturellement, je n'ai aucune prétention de fournir une explication scientifique exacte sur ce point.

Le récit donné par Shirley n'est pas complet. Dans le fond, il y avait un promontoire avec des rangs d'arbres et un *phare ;* des rochers émergeaient de la mer au-delà du promontoire ; mais phare, arbres, promontoire et rochers restèrent sans changement durant une demi-heure environ, alors que les navires circulaient, et deux petits bateaux s'éloignèrent du navire en flammes. Nous pouvions distinguer les cheminées et les mâts des navires qui opérèrent l'attaque.

A vous bien sincèrement.

ALEXIUS CALDERBANK, O. M. Cap.

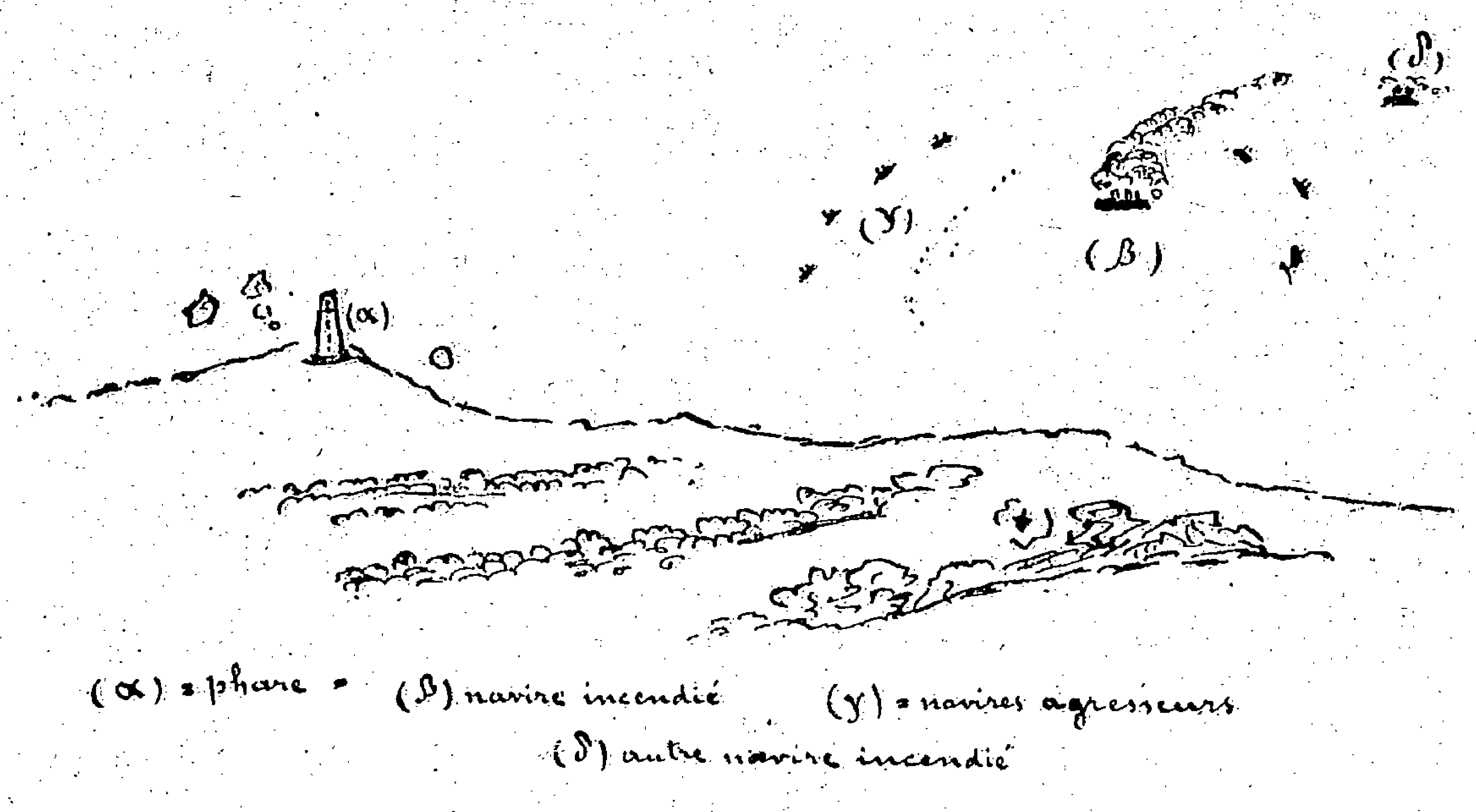
seulement comme une illusion optique autour de laquelle leur imagination ait concordément brodé. Les détails de la vision sont trop précis, en effet, pour qu'on ne se demande point si nous ne nous trouvons pas en face d'un fait réel.

Mais une autre présomption milite en faveur de la crédibilité du Père franciscain de Cowley et de ses deux élèves hollandais : c'est que l'événement, tout extraordinaire qu'il paraît, est loin d'être unique. Je vais en citer quelques exemples parmi ceux qui sont à ma connaissance.

Des troupes qui défilent en l'air

Pour le premier, je me tiendrai au récit publié par la revue *Der Hausfreund :*

Au commencement de l'année 1785, se produisirent près d'Ujest (département de Gross-Strehlitz, district d'Oppeln, dans la Silésie supérieure) des faits qui firent un grand bruit en Prusse et dans toute l'Allemagne. Le 27 janvier de cette année-là, entre trois et



Croquis de la vision du Père Calderbank,

exécuté par lui-même

quatre heures de l'après-midi, une cinquantaine de personnes travaillant dans les champs virent tout-à-coup un corps d'infanterie disposé sur trois rangs et précédé de deux officiers portant des drapeaux rouges, marcher vers elles. A un certain point, ces troupes s'arrêtèrent et la première ligne tira dans la direction des paysans, qui n'entendirent toutefois aucun bruit. Une fumée très épaisse s'éleva aussitôt des rangs ; quand elle disparut, on vit, à la place de l'infanterie, des hussards à cheval, qui disparurent soudain à leur tour.

Toute cette lettre donne l'impression d'avoir été écrite par un esprit solide et peu porté aux emballements. On remarquera d'ailleurs que les observateurs de ce supposé mirage paraissent être, par leur situation, des personnes instruites et respectables ; s'il n'y a donc aucune raison pour accepter d'emblée leur récit comme un témoignage irréfutable, il n'y a aucune raison non plus pour le considérer *a priori* comme une invention fantastique, ou une hallucination collective ou même

Le 3 février, vers 8 heures du matin, 400 paysans aperçurent de nouveau, à la même place, les mêmes soldats. Un « esprit fort » monta à cheval et galopa vers eux ; mais en arrivant sur place, il n'en trouva plus trace, alors que les spectateurs restés en arrière le voyaient au milieu des soldats qui portaient des uniformes divers.

Le 15 du même mois, la scène se renouvela devant trente personnes. Alors le général von Sass, prévenu immédiatement de l'apparition, envoya sur place un détachement de soldats. Aussitôt que ceux-ci arrivèrent, les soldats fantômatiques réapparurent à leur tour. L'officier qui commandait le détachement éperonna son cheval et s'élança dans leur direction ; aussitôt, un officier à cheval se détacha aussi des rangs des fantômes et alla à sa rencontre. Tous deux se saluèrent ; mais lorsque l'officier prussien demanda à l'autre qui il était et qu'est-ce qu'il venait faire, il n'obtint pas de réponse. Il saisit alors un pistolet et allait tirer, lorsque tout disparut soudain.

La circonstance qu'à l'arrivée du détachement de Prussiens, les soldats fantômes réapparurent, semble donner un certain poids à la supposition que le mystérieux spectacle était dû à un phénomène météorologique et oculistique ; l'officier qui se détacha du groupe aérien pour saluer son compagnon en chair et os, n'aurait été alors que l'image de ce dernier.

Certains points de l'évènement auraient quand même besoin d'être éclaircis.

Dans l'année 1812, des troupes furent vues à Havarah-Pack, non loin de Ripley. Les soldats portaient des collets blancs et au milieu d'eux se trouvait un homme en uniforme écarlate. Après qu'ils eurent exécuté plusieurs évolutions, l'ensemble des troupes commença à marcher en ordre parfait vers la pointe d'un coteau et de là, s'avança jusqu'à une centaine de pas des spectateurs. Plusieurs centaines montèrent et marchèrent en colonnes de quatre, trente acres de chemin plus loin. A peine étaient-ils arrivés, qu'un autre corps encore plus important s'approcha sur des montures sombres, sans manifester aucune hostilité aux premiers arrivés. Après que les deux bataillons eurent atteint la hauteur et s'y furent placés en forme d'un L latin, ils disparurent dans le fond situé de l'autre côté et ils ne furent plus revus, mais, dans le même moment, une colonne de fumée s'éleva, comme produite par un coup de canon et elle était si épaisse que pendant deux ou trois minutes les paysans dans leurs champs ne pouvaient plus voir leurs propres troupeaux (1).

Dans son livre sur l'*Atmosphère*, M. C. Flammarion rapporte, sur des témoignages dignes de foi, qu'au mois de juin 1815 (l'année et le mois de la bataille de Waterloo), trois habitants de Verviers, en Belgique, virent distinctement, un matin, une armée dans le ciel, avec tant de précision, qu'ils reconnurent les uniformes de l'artillerie et, entre autres choses, un affût de canon dont une roue s'était brisée et qui allait tomber.

Dans le même ouvrage, l'éminent astronome dit que des armées marchant en l'air ont été visibles au commencement du siège de Paris, en septembre 1870 ; mais il ne fournit aucun détail à ce sujet.

Dans son *Traité de Météorologie*, Garnier raconte que, le 20 septembre 1835, les habitants des campagnes voisines de l'Agar, l'une des collines du Mendis, en Angleterre, furent témoins d'un étrange spectacle : vers 5 heures du soir, on aperçut dans le ciel couvert de vapeurs assez épaisses, un immense corps de troupes à cheval, qui semblait défiler tantôt au pas, tantôt au grand trot ; les cavaliers, le sabre à la main, étaient tous uniformément équipés, et l'on distinguait presque jusqu'aux brides et aux étriers. Pendant quelque temps on les vit manœuvrer six de front, puis se former par deux rangs ou par files. Pendant plusieurs jours ce spectacle extraordinaire a fait le sujet de toutes les conversations de la ville de Bristol. Personne n'a pu savoir où se trouvaient les troupes réfléchies par ce supposé mirage.

Une vision assez analogue se trouve relatée dans un opuscule publié en 1577 à Lyon, par Benoît Rigaud, intitulé : *Sommaire description de l'effroyable météore et vision merveilleuse, naguères veue en l'air au-dessus du château de l'Antépin, proche de la ville de Saint-Amour, en la Franche Comté de Bourgogne, par M. Himbert de Billy, natif de Cherlieu en Lyonnais, disciple du noble Corneille de Montfort, dict de Brockland, etc.*

Voici une partie du récit de l'auteur :

...Le vingt et huictiesme du mois de juin... environ une heure et demie après le soleil couchant, fut veu en l'air par plusieurs personnes, tant hommes que femmes, enfants petits et grans habitans audict Saint-Amour... une grande clarté devers Orient, entre l'equinoxial dextre et le tropique du Cancer, se présentant une compaignie de gens de pied, armés de mourrions, espées et dagues, tournoyant en forme de limasson et cheminant contre le Septentrion. Et demeurèrent en cest estre environ l'espace d'un bon quart d'heure, depuis tous s'entremêlant survint une nuée obscure, laquelle les enveloppa et les fit disparoir et perdre de veue. Mais, peu de temps après, la dicte nuée escoulée, appareurent presqu'en même lieu trois grans, puissans et vaillans champions armez de toutes pièces... Après, les dicts combattants s'es-

(1) Joseph Peter, Oberst a. D. (München) : *Fata Morgana*, en *Uebersinnliche Welt* d'Octobre 1913.

tans longuement entrebattus sans qu'il y eust apparance visible de blessure, mirent leurs espées par terre, faisant piteuses mines, se regardant l'un l'autre, ores s'inclinant contre terre, tercisant leurs mains joinctes contre leurs estomacs, ores faisans semblant se renverser. Et après toutes ces façons de faire, reprindrent de rechef leurs espées et s'attaquèrent vivement et plus asprement qu'auparavant, par trois reprinses fort furieuses en la manière susdicte... Finalement, une nuée fort espesse, noire, âtre, tirant sur le jaune, les environna tous, les couvrant de ténèbres et en fit perdre toute la cognoissance... »

S'agit-il de phénomènes optiques ?

Tous ces faits font songer à un phénomène catoptrique et météorologique, non point *identique*, mais ayant quelque rapport avec le *mirage*, la « *Fata Morgana* », fréquente au détroit de Messine, et le « *spectre de Brocken* », si facilement observable au Righi (1).

L'idée que ces apparitions fantômatiques peuvent se réduire à un simple fait naturel vient, en somme, si spontanément à l'esprit, et cette hypothèse peut si souvent être confirmée par l'observation, qu'elle a été émise même en des temps relativement anciens.

Ainsi Cardan — le fameux mathématicien et occultiste italien — écrivait vers 1550 qu'un jour, le bruit s'étant répandu à Milan qu'on voyait un ange flottant dans l'air, il s'empressa lui-même d'accourir sur la grande place remplie de peut-être deux mille personnes, et aperçut, avec tous les autres, l'étrange prodige. Mais un savant juriste, arrivé sur place, ne tarda pas à faire remarquer au groupe qui l'entourait que l'apparition n'était pas autre chose qu'un ange de pierre dressé sur le clocher de l'église de Saint-Gothard, et dont l'effigie, imprimée sur un épais nuage, se réflétait aux yeux des spectateurs.

Le Père Descalles raconte dans sa *Dioptrique* qu'un jour, se trouvant à Vézelai, il vit en même temps que beaucoup d'autres personnes, un géant en l'air semblant menacer la ville avec une longue épée qu'il brandissait sur sa tête. Plusieurs paysans s'enfuirent épouvantés; mais quelques observateurs plus calmes, après un examen attentif, reconnurent la statue de Saint Michel, placée sur une haute tour de l'église, et réflétée par un gros nuage.

(1) On sait en quoi consiste ce phénomène. Les touristes, arrivés sur le sommet de la montagne, constatent avec surprise que des formes humaines gigantesques se dessinent dans l'air, devant eux, au moment du lever du soleil. Mais ils ne tardent pas à s'apercevoir qu'il s'agit de leur propre image, réfléchie par les rayons lumineux.

Il est intéressant de remarquer à ce sujet que le pape Benoît XIV, dans ses fameuses *Béatifications*, où il donne des indications sur la façon d'examiner les miracles, s'exprime ainsi :

Il y a parfois dans les nuages des réfractions causées par les pénombres des rayons lumineux, qui représentent des animaux, des hommes, des monstres, etc.; si la foudre éclate à ce moment, les gens simples prennent ce phénomène pour un miracle; il peut s'agir quelquefois réellement d'un miracle, mais celui-ci doit apparaître tel par suite des circonstances et des modalités du phénomène (*De S. Beatific.*, liv. IV, par. I).

Et pourtant, si nous continuons notre révision des faits du même genre, dont on a gardé le souvenir, nous sommes obligés de reconnaître que pour plusieurs d'entre eux, au sujet desquels on possède souvent de bons témoignages, ces explications scientifiques ne suffisent plus : tout au moins, on entre avec eux dans ces cas que le professeur Grasset voudrait voir désigner sous le nom de *parascientifiques*, parce que la Science ne les comprend et ne les explique *pas encore*. Nous allons en citer quelques-uns.

Le journal *Die Presse*, de Vienne, publiait en son numéro du 23 février 1871 la narration suivante :

Le 2 février courant, les habitants du village Golasze, dans le district de Petrikau, en Posnanie, furent témoins, durant deux heures, d'une grande bataille que des armées fantastiques combattaient dans cette localité. Des divisions d'infanterie et de cavalerie, placées à des intervalles différents, formaient une ligne tortueuse et très longue de bataille. On apercevait nettement les casques des uhlans ; la coupe des uniformes était parfaitement reconnaissable, mais pas la couleur ; on discernait assez bien les visages des soldats, mais ils avaient des traits incertains ; l'ensemble avait un aspect étrangement vaporeux.

A tel endroit, on voyait s'avancer rapidement l'infanterie ; ailleurs, c'était la cavalerie qui se rencontrait, on assistait à des escarmouches de petits groupes de cavaliers ; parfois c'étaient des colonnes entières qui se précipitaient les unes contre les autres, se battaient, se retiraient, se poursuivaient mutuellement. Plus loin, d'importants corps de cavalerie restaient immobiles l'un en face de l'autre, leurs chefs se tenant à leur tête, le sabre à la main. Tout-à-coup le sabre s'élevait, le cheval s'avançait et tout l'escadron suivait son chef au galop. Ces attaques s'effectuaient des deux côtés. La neige piétinée s'élevait en tourbillonnant sous les fers des chevaux et obscurcissait l'horizon. Les colonnes des combattants, dans cette mêlée confuse, apparaissaient telles qu'une masse noire mouvante, qui soudain s'éparpilla de tous les

côtés comme si une mine avait éclaté au milieu d'elle. Des hommes et des chevaux restèrent sur le terrain.

A certains moments, la lutte se dessinait avec une telle évidence, qu'on pouvait voir avec la plus grande netteté les soldats d'infanterie blessés qui se repliaient sur eux-mêmes, les cavaliers désarçonnés dont les montures couraient en proie à la terreur. A cette vue, on entendait parmi les spectateurs des voix d'épouvante et de compassion. Les femmes et les enfants fuyaient en jetant des cris déchirants.

La scène se produisait à peu de distance du pays. Il est à noter qu'alors que les figures des hommes et des chevaux, tout en étant absolument visibles, apparaissaient comme entourées d'une sorte de brouillard, le ciel était pourtant parfaitement serein.

Deux des plus courageux assistants s'avancèrent jusqu'à l'endroit de l'apparition. Les personnes restées en arrière remarquèrent qu'ils dépassèrent, en le traversant, les corps des combattants ; mais eux-mêmes, lorsqu'ils arrivèrent là, ne virent plus rien. Cependant, quand ils furent revenus au point de départ, le même spectacle s'offrit à leurs yeux.

Cette scène mystérieuse dura jusqu'à la disparition du dernier rayon du soleil, qui se couchait. A mesure que le soleil baissait, les armées paraissaient prendre des formes plus gigantesques dans l'air ; enfin, elles disparurent dans le lointain, obscur, au-dessus du bois.

Le curé de Golasze, M. Grylewski, confirme sur son honneur la vérité de ce récit.

Cet évènement se passait durant la guerre franco-allemande. Toutefois, le 2 février 1871, Paris s'étant déjà rendu, Bourbaki venant justement d'achever sa retraite en Suisse, la garnison de Belfort n'ayant fait aucune sortie, on peut exclure que le spectacle auquel assistait alors la population de Golasza correspondît à un combat livré *en ce moment même* en France.

On peut aussi se demander si un mirage est possible à l'énorme distance séparant la France de la Pologne. Mais il est malaisé de rien dire à ce sujet. Le Dr Grellois, dans son ouvrage sur la Météorologie mystique, raconte qu'un jour, en Algérie, se promenant à cheval entre Ghelma et Bône, avec un ami, il vit apparaître tout-à-coup, au détour d'un sentier, sur une plaine sablonneuse et déserte qu'il connaissait bien, une belle et vaste cité ornée de monuments, de dômes et de clochers. Elle s'étendait sur une colline doucement inclinée et baignant ses pieds dans la mer. Le spectacle dura une demi-heure environ. « D'où venait cette apparition ? — se demande le Dr Grellois. — Rien, dans cette ville fantastique, ne ressemblait à Bône ; moins encore à La Calle ou à Ghelma, distantes d'ailleurs d'une vingtaine de lieues. Admettons-nous l'image réfléchie de quelque grande ville de la côte de Sicile ? Ce serait, il me semble, dépasser toute vraisemblance. »

Et pourtant, il faut bien en passer par là, si on ne veut pas tomber en des invraisemblances plus grandes encore ; d'autant plus qu'il semble qu'il y ait d'autres exemples du même genre.

La bataille d'Edge Hill se renouvelant en l'air

Mais nous allons voir les difficultés augmenter encore à propos d'un évènement qui nous a été conservé dans un opuscule rare et curieux intitulé : *Une Grande Merveille dans le Ciel, exposant les dernières Apparitions et les Bruits Prodigieux de Guerre et Batailles, perçus sur Edge Hill, près Keinton en Northamptonshire. Certifié sous serment par William Wood, Esquire, et Juge de Paix pour le dit Comté, Samuel Marshall, Prêcheur de la Parole de Dieu à Keinton, et d'autres Personnages de Qualité. — Londres : Imprimé par Thomas Jackson, 23 janvier, Anno Dom. 1642* (1).

Voici le récit, traduit aussi littéralement que possible du vieil anglais :

Entre minuit et une heure, quelques bergers, d'autres paysans et des voyageurs, entendirent d'abord le roulement lointain de tambours et le bruit de soldats (car ils étaient tels), émettant leurs derniers gémissements ; ce dont ils furent très étonnés ; étonnement qui augmenta beaucoup encore quand ils entendirent que les bruits se rapprochaient d'eux ; trop épouvantés de cela, ils songèrent à se retirer aussi promptement que possible ; mais tout à coup, pendant qu'ils étaient dans ces pensées, ces mêmes soldats incorporels produisant de telles clameurs apparurent dans l'air, et aussitôt on vit des armées entières, les drapeaux au vent, les tambours battant la charge, les mousquets faisaient feu, les canons grondaient ; les chevaux hennissaient, étant visibles aussi à ces hommes ; partout commença ce jeu de mort ; une armée, qui fut la première à attaquer, portait des drapeaux du Roi, en tête de la ligne de bataille ; l'autre ceux du Parlement ; les troupes adversaires ne tardèrent pas à s'entremêler ; il sembla d'abord que les forces du Roi dussent avoir le dessus, mais ensuite elles parurent être mises en déroute. Jusqu'à deux heures ou trois heures du matin, ce combat épouvantable continua, avec le choc des armes, le grondement des canons, les cris des soldats, si ef-

(1) *A Great Wonder in Heaven, showing the late Apparitions and Prodigious Noyses of War and Battels, seen on Edge Hill, neere Keinton in Northamptonshire. Certified under the Hands of William Wood, Esquire, and Justice of the Peace in said Countie, Samuel Marshall, Preacher of Gods Word in Keinton, an d other Persons of Qualitie. — London : Printed for Thomas Jackson, January 23, Anno Dom. 1642.*

frayants pour ces pauvres gens, qu'ils se demandaient s'ils étaient vivants et ne pouvaient en croire leurs oreilles ou leurs yeux. Toutefois, ils n'osaient pas prendre la fuite, craignant de devenir la proie de ces soldats infernaux, ce qui fait qu'ils restèrent avec une grande épouvante et une vive anxiété à suivre les phases de la bataille, dont l'issue fut finalement la suivante : après un combat de trois heures environ, l'Armée qui portait les drapeaux du Roi se retira ou plutôt sembla fuir ; les autres restèrent maîtres du terrain, et demeurèrent sur place assez longuement, triomphant et manifestant tous les signes de la joie et de la victoire ; ensuite, avec tous leurs tambours, leurs clairons, leur artillerie et leurs soldats, ils disparurent ; les pauvres hommes furent bien contents de les voir partir ; et après être restés si longtemps en ces lieux contre leur volonté, ils coururent à Keinton, où ils frappèrent à la porte de M. Wood, juge de paix, qui appela son voisin, M. Marshall, ministre du culte ; les paysans leur racontèrent alors tout ce qu'ils avaient vu, et confirmèrent le tout par des serments. Le magistrat et le pasteur, très surpris d'abord, refusaient de prêter foi à ces récits, supposant que leurs visiteurs étaient fous ou ivres ; pourtant ils connaissaient quelques-uns d'entre eux comme des personnes d'une parfaite intégrité ; aussi, suspendant leurs jugements jusqu'à la nuit suivante à la même heure, ils se rendirent sur place avec les mêmes hommes et tous les notables de la paroisse et des paroisses des alentours ; là, environ une heure après leur arrivée — c'était un dimanche, et précisément la nuit de Noël — les deux armées ennemies réapparurent dans les mêmes conditions tumultueuses, et combattirent avec autant de force et d'âpreté que la veille. L'apparition ne se réalisa pas la nuit suivante, ni durant toute une semaine, de telle façon que les habitants des alentours commençaient à espérer que les fantômes avaient disparu pour toujours ; mais la nuit du samedi suivant, au même endroit et à la même heure, on les revit, faisant un tapage plus grand encore, combattant pendant quelques heures de la façon déjà décrite ; ils s'évanouirent ensuite, pour apparaître de nouveau dans la nuit du samedi au dimanche et accomplir les mêmes actions d'hostilité et de carnage ; de telle façon que M. Wood et certains autres dont la foi, à ce qu'il paraît, n'était pas assez forte pour les soutenir contre ces sortilèges, quittèrent leurs maisons dans le pays et se retirèrent dans d'autres demeures plus sûres ; mais M. Marshall resta, avec d'autres personnes qui purent assister encore, le samedi et le dimanche suivant, aux mêmes tumultes et aux mêmes actions et spectacles prodigieux ; le bruit de ce qui s'était passé étant parvenu aux oreilles de Sa Majesté à Oxford, Elle envoya immédiatement sur place le colonel Lewis Kirke, le capitaine Dudley, le capitaine Wainman et trois autres gentilshommes réputés, afin qu'ils assistassent à cette affaire et prissent toutes les informations s'y rapportant ; ces personnages, après avoir entendu le témoignage de M. Marshall et des autres, restèrent dans la localité jusqu'au samedi soir suivant et entendirent et virent alors les prodiges décrits plus haut, qui se répétèrent le dimanche ; ils parvinrent même à reconnaître plusieurs des apparitions incorporelles, telles que celles de Sir Edmond Varney, et d'autres qui avaient été tués dans le combat ; ils en témoignèrent ensuite sous serment à Sa Majesté. Ce que cela signifie, Dieu seul le sait, et le temps le fera peut-être comprendre; mais sans doute, c'est un signe de sa colère contre ce Pays pour ces guerres civiles, auxquelles Il veuille bien mettre fin en envoyant promptement la paix entre Sa Majesté et le Parlement.

C'est en parlant de cet extraordinaire récit que Lord Nugent observait : « Qu'il y a au monde une quantité d'histoires d'apparitions préternaturelles, assez souvent absolument incroyables, et qui pourtant sont appuyées par les témoignages les plus irréfutables. » Voici bien une histoire extravagante. « Et cependant ce récit ». — ajoutait-il — « est attesté sous serment par trois officiers, personnes d'honneur et de distinction, et par trois autres gentlemen réputés, choisis par le Roi comme commissaires pour faire un rapport sur ces prodiges et pour tranquilliser et détromper les habitants d'un pays de campagne. » (Lord Nugent : *Memorials of John Hampden, His Party and Times.*)

Maintenant il importe de faire observer que la bataille d'Edge Hill eut lieu le 22 Octobre 1642. Comme on a pu le voir, les premières apparitions ont lieu l'avant-veille de Noël; donc, **deux mois environ après la bataille** (1).

Devons-nous, en ces conditions, nous demander si, dans le cas de Golosza, le combat vu le 2 février 1871 ne s'était pas déroulé, dans la réalité, *quelques jours auparavant*, en France?...

Une bataille vue avant qu'elle eût lieu !...

Un cas qui, à un certain point de vue, peut paraître plus extraordinaire encore, puisque la **vision fut aperçue plusieurs jours avant la bataille** dont elle reproduisait d'avance les phases, est enregistré par Motley dans son célèbre et classique *Rise of the Dutch Republic* (Vol. II, Part IV, Chap. I, p. 561). Voici le récit de l'historien américain :

---

(1) Le fameux opuscule dont nous avons donné le titre en français et en anglais, porte la date du 23 janvier *1642*. Mais il s'agit évidemment d'une coquille typographique; c'est *1643* qu'il faut lire — ce qui a été reconnu par Lord Nugent et tous les autres historiens qui se sont occupés de cette affaire. D'ailleurs cela saute aux yeux.

Dans les tout premiers jours de février, cinq soldats de la garde bourgeoise d'Utrecht, étant de garde vers minuit, aperçurent dans le ciel, au-dessus d'eux, la représentation d'une furieuse bataille. Le ciel était extrêmement sombre, hormis directement sur leur tête, où, dans un espace égal en extension à la longueur de la ville, et en largeur à celle d'une chambre de grandeur ordinaire, deux armées, rangées en bataille, s'avançaient l'une vers l'autre. La première venait rapidement du nord-ouest, les drapeaux flottants, les lances reluisantes, les clairons sonnant, accompagnée par de la grosse artillerie et des escadrons de cavalerie. L'autre armée marchait lentement, en venant du sud-est, comme sortant d'un camp retranché, pour rencontrer ces assaillants. Un âpre combat eut lieu durant quelques minutes; on entendait distinctement les cris des combattants, les décharges de l'artillerie, le grondement de la mousqueterie, la marche des soldats lourdement armés, le galop de la cavalerie. Le firmament tremblait du choc des armées ennemies et était assombri par les décharges rapides de leur artillerie. Après un combat court et meurtrier, l'armée venant du nord-ouest fut repoussée en désordre, mais elle parvint à se rallier après un instant de repos, se reforma en colonnes solides, et recommença à s'avancer. Ses adversaires, disposés, aux dires des témoins, en carré constituant une dense forêt de lances et de mousquets, attendirent de nouveau l'attaque. Les cohortes aériennes se heurtèrent de nouveau; les témoins haletants discernaient nettement tous les signes et les bruits d'une lutte désespérée. Mais celle-ci ne fut pas longue; les lances de l'armée du sud-est semblaient se briser « comme de frêles roseaux », pendant que ses colonnes étaient repoussées en désordre sous le choc des ennemis. La déroute fut complète; vainqueurs et vaincus disparurent peu à peu; l'espace bleu du ciel, entouré de nuages sombres, se vida; mais tout à coup il apparut comme strié de sang qui coulait à travers le ciel en de larges courants rouges dans toute l'extension où avait eu lieu la bataille ; la vision ne disparut entièrement que lorsque les cinq témoins eurent assisté à toutes ces phases, ayant eu même le temps pour s'échanger des réflexions sur ce qu'ils avaient vu (1).

Les graves magistrats d'Utrecht furent tellement impressionnés par le récit que leur firent, le lendemain, les cinq sentinelles, qu'ils se crurent en devoir d'examiner formellement les faits, et enregistrèrent dûment les dépositions de chaque témoin, faites sous serment (2).

On consulta une quantité de livres de divination, etc., pour tâcher d'élucider le mystère. Il fut considérée comme devant se rapporter à la bataille que l'on prévoyait devant se produire entre le comte Louis et les Espagnols. Par conséquent, lorsqu'on sut que les patriotes, en s'avançant du Sud-Est, arrivaient à Mookerheyde, et que leurs adversaires, après avoir traversé la Meuse à Grave, s'avançaient à leur rencontre du nord-ouest, le résultat de la bataille fut considéré comme inévitable, le combat fantômatique d'Utrecht devant être le précurseur infaillible de celle véritable.

Le récit de cette vision paraît surtout remarquable quand on le rapproche de celui de la bataille de Mook, qui eut lieu le 13 février, c'est-à-dire une douzaine de jours après. Les deux armées étaient numériquement à peu près égales ; il était donc fort difficile de prévoir le résultat de la rencontre. L'armée espagnole, commandée par le duc d'Avila, arrivée à Mook, près de Clèves (Maestricht) deux jours auparavant, s'y était retranchée. L'armée des « patriotes », commandée par le comte Louis de Nassau, frère de Guillaume d'Orange, l'y attaqua. Elle fut d'abord repoussée, mais elle se rallia et revint hardiment à l'attaque, sans parvenir à enfoncer les solides colonnes espagnoles, qui firent un massacre de leurs ennemis. Le comte Louis, un de ses frères et d'autres chevaliers cherchèrent et trouvèrent une mort glorieuse dans la mêlée, lorsqu'ils eurent vu que la bataille était désormais perdue.

Anciennes visions de batailles

On peut rappeler, à ce sujet, que des scènes de bataille aériennes furent ainsi aperçues, en Angleterre, au commencement du règne de Georges III, et qu'on les considéra comme des présages fâcheux, que les guerres de Napoléon ne tardèrent d'ailleurs pas à confirmer amplement.

Dans son ouvrage déjà cité, le Dr Grellois parle de « combats de cavaliers et de fantassins » qui ont été vus en l'air en 1489, alors qu'en 1548, on vit, en Saxe, « des armées célestes tomber sur quelques villes ».

Le célèbre François de Mézerai, dans son Histoire de France, publiée vers 1670, parle d'apparitions d'armées aériennes près Nogent-le-Rotrou, aux confins orientaux de la Normandie.

L'abbé de Villars, en se basant sur les chroniques de ce temps, parle d'armées combattant dans le ciel, de flottes aériennes, sous le règne de Pépin le Bref, fils de Charles Martel et père de Charlemagne.

En parlant des prodiges avant-coureurs de la chute de Jérusalem, menacée par les armées de Titus, Joseph Flavius écrit : « Avant le coucher du soleil, on vit dans le ciel, aussi loin que s'éten-

(1) Bor, VII, 492.

(2) *Ibid.* Hoofed relate aussi cette histoire, en avertissant qu'il ne pouvait vraiment pas l'omettre, puisque les magistrats d'Utrecht l'avaient jugée digne d'un examen formel. — IX, 352.

dait tout le pays, des chars et des phalanges armées courir impétueusement au milieu des nuages et entourer la ville... » Tacite lui-même (*Historiæ, V*), confirme le récit de l'historien juif, en disant : « On vit le ciel rempli de troupes qui combattaient, d'armées rutilantes... »

Pline le Naturaliste, après Tite-Live et d'autres historiens, en parlant des deux armées que, lors de l'invasion des Cimbres, les habitants d'Amérie et de Tuderte virent dans le ciel se précipiter l'une vers l'autre (celle venant de l'Ouest fut repoussée), ajoute qu'on entendit même « le bruit des armes et le son des trompettes »!

En remontant plus loin encore le cours des siècles, nous trouvons que tous les historiens grecs parlent de l'armée fantômatique qui apparut aux Athéniens sur la plaine de Tria, avant la bataille de Salamine, et d'où partaient des chants mystérieux : de Sainte-Croix, dans sa traduction de Maxime de Tyr, se donne même la peine de discuter ce prodige, pour en établir la réalité. On connaît enfin le spectacle et le bruit de bataille que, selon Pausanias (*Livre Ier*), on percevait encore souvent sur la plaine de Marathon, durant la nuit, 400 ans après la grande victoire de Miltiade.

Evidemment, il n'est pas possible d'attacher à ces derniers cas, si anciens, la même valeur qu'on peut attribuer à ceux qui se sont produits en des temps plus près de nous, et que nous trouvons étayés par de sérieux témoignages. Mais il n'est pas moins significatif de constater que les phénomènes plus récents ne constituent aucunement des cas isolés ; ils reçoivent une sorte de confirmation par l'histoire — ou, si l'on veut bien, la tradition, la légende de tous les siècles, sans que ces faits anciens soient assez universellement connus pour pouvoir donner lieu, par suggestion, à des fantaisies et hallucinations chez les témoins modernes, qui ne sont point, pour la plupart, des érudits, mais des gens simples et ignorants ; presque toujours des cultivateurs.

Apparitions de Croix

Maintenant, il est difficile de parler de ces visions d'armées aériennes sans se rappeler d'autres apparitions qui peuvent avoir avec les premières quelques analogies. On songe surtout à la fameuse apparition de la grande croix aérienne avec l'inscription : *In hoc signo vinces*, durant la bataille entre Constantin et Maxence au pont Milvius — histoire qui n'a cependant d'autre origine que quelques mots adressés par l'empereur lui-même, plusieurs années plus tard, à Eusèbe, évêque de Césarée, et dont par conséquent la critique moderne n'est guère disposée à admettre l'authenticité.

Une autre croix gigantesque et splendide serait, par contre, réellement apparue — quelle qu'en fût la nature — à Jérusalem, durant le règne de Constance ; Tillemont prouve qu'il s'agit d'un fait historique, ne faisant aucun doute.

Une autre croix, « plus brillante que le soleil », fut vue en Saxe le jour de Pâques en 1118.

En 1826, on fit beaucoup de bruit autour de la croix apparue en l'air au village de Migné, dans le Limousin, pendant que des prêtres de la Mission étaient justement en train de planter une croix dans le sol, comme ils ont l'habitude de le faire après chacune de leurs prédications, et le peuple assistait à la cérémonie. On a sur ce fait, qui a donné lieu à de vives polémiques, un intéressant ouvrage de Wrindts.

Une autre croix fut aperçue à Javaux, près de Saint-Quentin, en 1858.

Il n'y a aucune probabilité qu'il s'agisse, en ces cas, des halos en forme de croix qui furent vus parfois, ayant au centre le soleil. Leur nature réelle n'est pas facile à déterminer.

Les explications de ces faits

J'ai dit déjà que mon intention n'est aucunement de discuter ces faits. D'abord je crois que cette discussion serait, pour le moment, encore prématurée. Ensuite, il faudrait nécessairement écrire sur cette question tout un gros volume. Il est évident, en effet, que ces apparitions ne doivent pas avoir toutes la même origine. Quelques-unes parmi celles que j'ai citées peuvent probablement être rangées par la science météorologique et optique dans la même catégorie que le mirage, le spectre de Brocken, etc. ; c'est ce que j'ai observé dès le début. Mais il est non moins manifeste qu'il n'est pas facile de faire rentrer parmi les phénomènes naturels normaux les cas où une apparition se renouvelle à plusieurs reprises, comme à Edge Hill, ou qu'elle est accompagnée de bruits concordants, ou encore qu'elle a lieu quelques jours *après*, ou surtout *quelques jours avant* l'événement réel qu'elle reproduit comme le reproduirait la cinématographie.

Il est à peine besoin de faire mention ici des suppositions *spiritualistes* de tout genre qu'on peut avancer pour expliquer (?) des cas, comme ceux d'Edge Hill et Mook-Heath : « C'est un miracle... C'est un sortilège du diable... Ce sont les âmes des guerriers morts qui reviennent au combat. » Il nous suffira de toucher ici aux deux premières hypothèses : celles de l'intervention directe de la Divi-

nité ou de l'Esprit du mal pour des motifs connus par eux seuls ; ces choses ne se discutent pas ; au demeurant, il n'y a plus aujourd'hui beaucoup de personnes dans un état d'esprit permettant de s'y arrêter. Quant à la troisième hypothèse — celle qu'on pourrait appeler *spirite* — elle présente bien des difficultés pour les spirites eux-mêmes. Peut-on imaginer sérieusement, en effet, que tant de défunts, obsédés par une idée concordante, recommencent, comme une troupe de comédiens, à jouer tel spectacle, après avoir sorti on ne sait d'où leurs uniformes, leurs drapeaux, leurs chevaux, leurs épées, leurs mousquets, leur artillerie, etc.? N'insistons pas... D'ailleurs, cette extravagante hypothèse ne suffirait pas encore à expliquer les cas où le spectacle fantômatique *précède* l'évènement. Là, il ne peut même pas être raisonnablement question de la doctrine plus ou moins théosophique et métaphysique de la *pensée créatrice*, des *forme-pensées*, etc., puisque l'on ne pouvait, en tous cas, créer des scènes reproduisant des évènements qui n'avaient pas encore eu lieu ; hormis qu'on s'avise encore de vaincre cette dernière difficulté en supposant chez ces créateurs inconscients de *pensées-formes* la connaissance, non moins inconsciente, du futur, dans tous ses détails, etc. On avouera que c'est tout de même aller un peu loin dans le domaine du fantastique, en sortant de tout sentier battu par l'expérience et la connaissance, même des phénomènes psychiques supranormaux.

Il n'en est pas tout à fait de même si on se tient à des hypothèses qui sont toujours encore préscientifiques, mais qui ne sortent cependant point des limites extrêmes du psychisme et de l'occultisme. Il y a, en effet, dans ce domaine, quelques hypothèses intéressantes à examiner, telles que celles de la clairvoyance, de la « psychométrie » et des images astrales. Commençons par la première.

Les nauscopes

Le Gouvernement français reçut au mois d'avril 1780, un mémoire signé Baltineau, ancien employé de la Compagnie des Indes dans les îles de France et de Bourbon, dans lequel cet homme déclarait pouvoir signaler avec une certitude mathématique les navires se trouvant en pleine mer, à 250 lieues de distance. Cette prétention parut singulière et ne rencontra que des incrédules. Toutefois, le Ministre de la Marine ordonna aux autorités de l'Ile de France, où vivait Baltineau, d'étudier la chose. Il fut convenu que le nauscope préannoncerait les arrivées de tous les navires, durant huit mois consécutifs. La série d'expériences fut commencée le 15 mai 1782. Voici la déclaration de la Commission d'enquête : « Sur 114 préannonces faites par Baltineau, signalant la présence de 216 navires, il ne s'est trompé que 4 ou 5 fois ; il justifia ces retards par les contrariétés imprévues du temps. »

Plusieurs de ces prévisions sont véritablement merveilleuses. Le 20 août 1782, Baltineau affirma que plusieurs navires se trouvaient à la distance de 4 jours de l'île, retenus par des vents contraires. Ce fut ainsi du 20 août au 10 septembre : le 11 septembre, la brise ayant soufflé favorablement, Baltineau déclara que la flotte n'était plus qu'à deux journées du port. Les navires ne tardèrent effectivement pas à arriver, et grande fut la surprise générale lorsqu'on sut qu'ils étaient réellement, depuis le 20 août, restés immobiles à la hauteur des îles Rodriguez.

S'étant embarqué pour la France, Baltineau signala en chemin 27 navires, qu'on ne tarda pas à rencontrer, et trois fois le voisinage de la terre.

Mais le Ministère de la Marine repoussa ses offres, alléguant que les explications fournies par lui sur le moyen par lequel il découvrait les navires lointains étaient absolument insuffisantes. C'est possible, étant donné que les clairvoyants ne peuvent pas se rendre un compte exact du processus de la merveilleuse intuition qui leur est propre. Mais le Gouvernement français aurait dû attacher de l'importance aux faits, non à la théorie.

Il importe d'observer qu'il ne s'agit là aucunement de contes à amuser les grands enfants : le récit concernant Baltineau est tiré des *Mémoires Secrets* de la Marine Française (tome XIX), gardés dans les Archives de cette Administration. Bernardin de Saint-Pierre a parlé avec admiration et respect de Baltineau, déplorant qu'il n'ait même pas pu obtenir une audience du Maréchal de Castries, ministre de la Marine, malgré les attestations de l'Intendant et du Gouverneur de l'île de France, dont il était nanti.

Un autre célèbre *nauscope* — pour employer le mot forgé par Baltineau lui-même — fut un mulâtre du nom de Lislet-Geoffroy. Celui-ci donnait bien, au sujet de sa faculté mystérieuse, quelques explications. Il disait voir dans le ciel, vers l'horizon, l'ombre des navires se trouvant aux alentours. Cette ombre, cette tache, il l'apercevait distinctement, il en indiquait la situation et les positions successives ; il s'évertuait à la faire voir à chacun, la décrivant, indiquant exactement sa forme, ses dimensions, son emplacement. C'était en vain, le plus souvent; on avait beau écarquiller les yeux ;

rien de ce que Lislet-Geoffroy décrivait ne se pouvait apercevoir (1).

Le bon mulâtre n'a-t-il pas rencontré, de temps à autre, des personnes qui finissaient par déclarer voir à leur tour? Je l'ignore, mais je le crois fort probable. Déclarez que vous discernez l'étoile polaire en plein midi : indiquez le point exact ; vous ne tarderez pas, en certains milieux surtout, à trouver des gens qui arriveront à voir aussi, par hallucination, ou qui affirmeront voir, par vantardise. Mais des centaines de milliers, des millions de matelots, de voyageurs, se sont succédés depuis des siècles sur les bords de la mer, sur les navires, scrutant l'horizon — et ils n'ont vu aucun indice des navires avant que leurs mâts aient percé la ligne des eaux. Il ne s'agit point d'une question de vue plus ou moins aiguë, puisqu'on a employé maintes fois des lunettes d'approche. En tous cas, si la faiblesse de la vue avait empêché quelqu'un d'apercevoir un navire, il aurait dû au moins, en ces conditions, apercevoir, par exemple, un îlot.

Houzeau et le physicien Biot ont bien assuré avoir pu discerner l'ombre de nuages encore cachés sous l'horizon. C'est qu'il s'agit là d'un phénomène différent. Ces savants ont peut-être pu voir des nuages — et encore, il faudrait s'assurer s'il s'agit, non pas d'un fait constant et normal, mais de cas spéciaux et rares de *mirage*. Mais ils n'ont pas pu voir des navires, des rochers, des îles, des promontoires, de vastes continents. C'est donc, disons-nous, que ce n'est pas du tout la même chose.

Enfin, Baltineau pouvait « voir » des navires se trouvant à 250 lieues de distance. La lieue marine étant, comme on sait, de 5.555 mètres, il s'agit d'une distance supérieure à celle qui sépare Paris de Berlin. Comment peut-on, en ces circonstances, supposer que ces nauscopes voient l'ombre des navires? Ils ne la verraient même pas avec l'œil armé des plus puissants télescopes.

En somme, nous n'avons aucune preuve, aucun indice (même fondé sur une simple analogie) qu'il s'agit d'un phénomène de l'ordre de ceux que nous connaissons, et non pas de ceux dont nous ignorons la nature, tels que l'orientation des pigeons voyageurs, la « clairvoyance », etc.

Troupes et batailles vues par des « voyants »

Le comte de Laborde, membre de l'Institut de France, raconte qu'au cours d'un voyage en Syrie, il entendit parler d'un jeune arabe qui prédisait l'avenir. Les habitants de l'endroit le considéraient comme inspiré du ciel. Curieux de voir et d'entendre ce phénomène, le voyageur se fit conduire au taudis du Voyant. Il y trouva un adolescent auquel il adressa la parole, lui demandant ce qu'il arrivait de plus grave au monde à ce même instant. Le jeune homme ferma les yeux et se recueillit ; puis, lentement, il raconta que deux grandes armées étaient face à face, qu'une terrible bataille était engagée, et que le trône d'un puissant souverain — à ce moment agonisant — était menacé. Malgré les instances du savant français, le Voyant ne put déterminer le lieu du combat, ni le nom du souverain mourant.

Laborde quitta le prophète en herbe, haussant les épaules. Cependant, par formalité, il prit note de la date du colloque. C'était le 24 juin 1839. Il ne devait pas tarder à apprendre que, ce même jour, Ibrahim pacha, fils de Méhémet-Ali, avait dans une grande bataille livrée à Nezib, près de l'Euphrate, détruit l'armée du Sultan, commandée par le Grand Vizir ; quelques jours après, la nouvelle de la mort du Sultan Mahmoud II arrivait à Constantinople. Ce monarque était expiré le 24 juin 1839, à l'heure même où son armée était mise en déroute à Nezib. Sans l'intervention de l'Europe, la race des Osmans perdait le trône des padischas.

Il est à noter que le comte de Laborde était l'un des premiers savants de l'époque de Louis-Philippe et l'un des membres les plus en vue de l'Institut. Les récits de son voyage en Orient ont paru dans la *Revue des Deux Mondes*, 1840.

Dans un article publié par les *Proceedings of the Society for Psychical Research* (1), le Dr I. Shepley Part s'occupe d'un soldat appelé Ferguson, qui faisait partie de l'expédition commandée par le Lieutenant Henderson à Wa (Afrique Occidentale), en 1897, à laquelle M. Shepley lui-même était attaché en qualité de médecin. Ce Ferguson prétendait avoir le pouvoir de « projeter son esprit » à distance et voir ce qui s'y passait.

L'expédition se trouvait à Wa depuis quelque temps et tout le monde était très inquiet de l'hostilité que montraient les populations environnantes ; on attendait anxieusement des renforts et des ravitaillements. On se demandait ce que pouvait être devenue la colonne de secours, annoncée et qui pourtant n'arrivait pas.

Ferguson entreprit de le savoir. Alors, il déclara avoir découvert une troupe qui voyageait de

(1) Henri de Varigny : *Sauvage et civilisé* (Le *Temps*, 28 octobre 1899.

(1) Vol. XIV, Part XXXV, Juillet 1899, p. 345.

l'Est à l'Ouest, vers telle région que le voyant nomma. Il dit que la colonne n'avait qu'un seul homme blanc avec elle, alors que celle attendue par la garnison de Wa devait en avoir trois. Il ajouta qu'il ne connaissait pas l'homme blanc en question, tandis qu'il devait connaître deux des officiers attendus ; d'ailleurs, il s'étonnait de ne pas reconnaître l'uniforme des soldats. La direction suivie par cette colonne ne l'amenait pas à Wa. Il ne découvrait aucune trace de l'expédition de secours.

Deux mois après, la garnison de Wa parvint à quitter cette place et à rejoindre une autre colonne britannique. On sut alors qu'une expédition appartenant à une autre nationalité, commandée par un homme blanc, était réellement passée à environ 130 milles de Wa, deux mois auparavant, allant de l'Est à l'Ouest, etc.

Le Dr Shepley explique pourquoi Ferguson ne pouvait pas en avoir eu connaissance par une voie normale.

Nous avons cité les cas de Baltineau et Lislet-Geoffroy pour montrer la possibilité que, par un moyen pré-scientifique et supranormal *x*, on perçoive une scène lointaine, telle que la présence d'un navire ou d'une flotte en haute mer; les exemples du voyant arabe et de Ferguson montrent comment, par un moyen *x*, que nous appelons communément « clairvoyance », on peut assister aux phases d'une bataille lointaine, sans le secours des yeux. Nous disons *assister*, parce qu'il paraît presque impossible d'attribuer des cas pareils à la transmission de la pensée.

Maintenant, quel est exactement le rapport existant entre ces quelques cas que nous venons de rappeler et les précédents, c'est-à-dire l'apparition d'armées ou de navires fantômatiques? Pour répondre à cette question, il faudrait au moins savoir ce qu'est la « clairvoyance », quel est son processus — et nous l'ignorons. Nous constatons entre tous ces faits une certaine analogie, au moins apparente ; ceci est incontestable. Mais qui dit *analogie* ne dit point *identité ;* par exemple, il y a une différence qui saute aux yeux : les « clairvoyants » tels que Ferguson et le jeune arabe de M. de Laborde perçoivent ce que les autres ne perçoivent pas ; dans quelques-uns des cas que nous avons cités, au contraire, il semblerait que le spectacle fantômatique eût un caractère *objectif*, tout le monde pouvait le voir, en se plaçant au bon endroit.

Hallucinations collectives ?

Sans doute, on pourra parler d'*hallucination collective*. Ayant communiqué à M. Edmond Duchatel les premières pages de cet article, le distingué Vice-Président de la Société Universelle d'Etudes Psychiques me répondit par les quelques lignes suivantes :

Les hallucinations ou visions collectives que vous avez réunies et discutées avec beaucoup de finesse paraissaient justement fabuleuses avant que l'on eût étudié les cas individuels *de vision à distance* dans le temps et dans l'espace.

Aujourd'hui on peut dire que *ceci* éclaire *cela*.

Par exemple, j'ai cité dans le chapitre VI de mon *Enquête sur des cas de psychométrie* une vision prémonitoire que je dois à Myers et qui ressemble beaucoup à vos visions dans les nuages, à cela près qu'une seule personne a constaté l'apparition.

Quant aux faits de visions perçues après la lettre, dans les lieux qui ont été témoins d'un évènement, ils sont banals dans la littérature psychique.

Quand et comment y a-t-il vision collective au lieu de vision individuelle ? Voilà ce que nous ne savons pas encore, pas plus que nous ne pouvons préciser les conditions qui permettent chez tel ou tel sujet la vision individuelle à distance.

Je vous prie toutefois de remarquer que toutes les hallucinations *qu'elles soient ou non véridiques*, deviennent très facilement collectives, ainsi que l'ont remarqué tous les auteurs qui ont traité de la *psychologie des foules*.

En résumé, la même faculté de l'esprit humain me paraît en jeu dans ce que nous appelons la psychométrie et dans ceux des faits *authentiques* que vous avez judicieusement commentés.

Il faut d'abord bien s'entendre sur la signification qu'on donne au terme : « hallucination véridique ».

Frédéric Myers a appelé « hallucinations télépathiques véridiques » les apparitions qui se rapportaient bien à un fait réel — par exemple, la mort de la personne qu'on a cru voir, un grave danger qu'elle vient de courir, etc. — mais *qui ne sont pas de nature objective*. La conscience subliminale du percipient étant venue télépathiquement à connaissance de l'évènement, le percipient croit voir se dérouler la scène, qui n'a cependant pas plus de réalité objective que celles d'un rêve. C'est ce qui se passe aussi dans la « psychométrie », ainsi que M. Duchâtel vient de l'observer ; avec cette différence, toutefois, que le mot *télépathique* ne doit plus, en ce cas, être interprété comme « transmission de pensée », mais comme « clairvoyance », telle la faculté *x* dont parlent les professeurs

Richet et Hyslop. Certains lieux « hantés » ont vraisemblablement cette origine psychométrique ; nous disons *certains* lieux ; nous ne nous aventurons point à dire *tous*.

C'est là, tout au moins, l'hypothèse la plus autorisée et la plus généralement adoptée, pour ce qui se rapporte à la « psychométrie ». Quant à la théorie dite des *clichés astraux* (ne pas la confondre avec celle des *images astrales*), elle est au moins insuffisante. Selon cette hypothèse, chaque personne, chaque chose garderait comme le « cliché photographique » des scènes se déroulant autour d'elles ; le psychomètre se débrouillerait au milieu de ces millions de « clichés » superposés. Mais comment donc, sur présentation de la bague d'une personne, un psychomètre parvient-il à me décrire des scènes concernant la personne en question *mais auxquelles la bague n'était pas présente?* Comment cette bague permet-elle au psychomètre de relater des pensées que la personne a eues, des propos qu'elle a échangés? Comment, enfin, lui permet-elle parfois de prédire l'avenir? Tout cela n'a rien à faire avec les « clichés » quasi photographiques dont nous parlent quelques occultistes, et qui constituent, en somme, une hypothèse, non seulement *insuffisante*, même comme similitude, mais assez *puérile*, à notre avis.

En tous cas, nous n'osons vraiment pas affirmer que des cas comme celui d'Edge Hill, se renouvelant périodiquement devant des dizaines, des centaines de personnes, qui toutes voyaient, entendaient la même chose, ne constituaient en réalité que des hallucinations collectives de la vue et de l'ouïe, c'est-à-dire qu'il n'y eût pas l'objectivation réelle d'une image et de sons. La photographie et, plus difficilement sans doute, la phonographie, nous permettront peut-être un jour de résoudre scientifiquement ce passionnant problème.

L'hypothèse des « images astrales »

Il en est à peu près de même si nous envisageons l'hypothèse des *images astrales* ayant une certaine *objectivité*, grâce à laquelle il serait moins exact de parler d'*hallucination*, même *véridique*, chez les percipients.

Je voudrais pouvoir me passer d'expliquer ce que les occultistes entendent par ces expressions, car s'il est vrai que

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,

j'ai, pour ma part, quelque peine à concevoir ces « images ». Aussi je juge opportun d'avoir recours à l'autorité des Maîtres de l'Occultisme ; et voici comment s'exprime le Dr Encausse (*Papus*) dans son ouvrage : Le *Spiritualisme et l'Occultisme*, publié, ne vous déplaise, par l'éditeur Félix Alcan dans la Bibliothèque de Philosophie Contemporaine.

L'auteur commence par nous dire ce qu'on entend par *plan astral*, opposé au *monde visible*, dans lequel nous vivons :

Ce terme de *plan d'existence* ou de *plan* tout court désigne un état bien plus qu'un endroit, car un homme qui dort et qui voit en rêve un cliché d'évènements prophétiques est, comme endroit dans le plan physique où se trouvent son corps et ses organes, et comme état dans le plan astral, où son âme perçoit cette force que le savant mystique Bourcart appelle le « fluide formatif ». Une étude particulière s'impose sur ce plan astral, qui joue un rôle si considérable dans la philosophie occultiste...

Pour donner une première idée du fonctionnement de ce plan astral, empruntons encore à une de nos applications scientifiques contemporaines, la photographie, quelques exemples nécessaires. Théoriquement le passage de l'objet à produire à l'épreuve, ou image photographique de l'objet, devrait se faire directement et sans intermédiaire. Un philosophe de l'école classique ne manquerait pas de dire que cet intermédiaire est une invention inutile, et il pourrait citer l'exemple du peintre ou du dessinateur, qui reproduirait directement sur toile ou sur papier, sans avoir besoin d'un intermédiaire quelconque. Et, cependant, le photographe obtient d'abord un cliché négatif, c'est-à-dire où toutes les teintes sont l'inverse de la nature physique, et c'est en faisant opérer par la lumière elle-même une inversion du premier résultat qu'elle a fourni, que l'artiste obtient l'épreuve positive semblable au modèle.

Ce cliché qui, théoriquement, pouvait être considéré comme inutile, joue, au contraire, un rôle très important, puisqu'il permet d'obtenir une série indéfinie d'images positives. Or, le plan astral n'est pour l'occultiste que le plan des « clichés » négatifs ou des moules dont tous les objets physiques ne sont que des épreuves tirées, chacune, à un plus ou moins grand nombre d'exemplaires, par des agents spirituels spéciaux. Le passage du subjectif à l'objectif est ainsi justifié...

La théorie des « images astrales » est une des plus particulières parmi celles qui sont exposées par l'occultisme, pour l'explication des phénomènes les plus étranges ; aussi devons-nous la résumer de notre mieux... Le plan astral peut être considéré comme un miroir du monde divin, qui reproduit en négatif les idées-principes, origine des formes physiques futures.

Mais l'occultisme enseigne que, de même que toute chose ou tout être projette une ombre sur le plan physique, de même tout projette un reflet sur le plan astral.

Quand une chose ou un être disparaît, son reflet en astral persiste et reproduit l'image de cette chose

ou de cet être, telle que cette image était au moment précis de la disparition. Chaque homme laisse donc en « astral » un reflet, une image caractéristique...

C'est en se mettant en relation avec ces « images astrales » que le voyant retrouve toute l'histoire des civilisations évanouies et des êtres disparus. Une découverte toute récente, celle de la psychométrie, est venue montrer que ces affirmations de l'occultisme, qu'on pourrait prendre pour de la métaphysique pure, correspondent à des réalités absolues.

Supposez que votre reflet dans un miroir persiste, après votre départ, avec sa couleur, ses expressions et toutes ses apparences de réalité, et vous aurez une idée de ce qu'on peut entendre par « l'image astrale d'un être humain ».

Parmi les visions supranormales ne se rapportant point à des troupes, flottes et combats, il y en a plusieurs qui semblent bien pouvoir être expliquées au moyen de cette théorie des « images astrales ». Nous nous bornerons à en citer une seule.

Nos *Annales* ont publié dans leur fascicule de décembre 1905 un petit article de M. Camille Flammarion, qui présentait trois récits concordants de Monsieur, Madame et Mademoiselle Argueyrolles (cette dernière mariée depuis à M. Loisel, licencié ès sciences, météorologiste à l'Observatoire de Juvisy), et dont voici un petit résumé.

Ces trois personnes parcouraient un soir, en voiture, une route déserte de la commune de Marcillac (Corrèze), quand leur cheval, généralement très tranquille, se cabra, refusa d'avancer malgré le fouet, et se mit à souffler fortement des naseaux, en piaffant sur place. Alors on entendit un bruit à gauche, à environ 200 mètres, et on vit une voiture à quatre roues déboucher d'un bois de bouleaux, très épais, absolument inaccessible aux véhicules et presque aux piétons. La mystérieuse voiture, arrivant à la route entaillée dans le sol à une profondeur de 50 cm. environ, la traversa *rapidement, sans le moindre choc*, ainsi que les deux fossés dont elle était côtoyée, et la course continua à nouveau de l'autre côté de la route, jusqu'à un autre chemin, encaissé au moins d'un mètre dans le sol ; le nouvel obstacle fut franchi avec autant d'aisance que le premier, sans cahot. Au delà de cette route était un grand marais : le cheval s'y engagea et bientôt disparut derrière une crête. Pendant tout le temps, le cocher de la mystérieuse voiture garda une attitude absolument calme.

Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire? demande M. Flammarion. « Triple hallucination — quadruple, même, si l'on y ajoute celle du cheval. Serait-ce un mirage? Mais de quelle espèce? Je ne me charge de rien expliquer. »

Nous ne voudrions pas avancer la prétention de résoudre, nous, un problème devant lequel reste perplexe l'éminent auteur de l'*Inconnu*. Mais enfin, comment ne pas se rappeler l'hypothèse des « images astrales », devant un fait de cette espèce, et comment ne pas se demander si les visions de troupes et batailles n'appartiennent pas à la même catégorie de phénomènes?

Il est à observer qu'un savant tel que Lodge a pu écrire :

Une galerie de peinture cosmique (comme l'appelle Mr. Myers), ou un recueil photographique ou phonographique de tout ce qui s'est passé, de tout ce qui se passera dans l'univers, peuvent être admis, dans un certain sens [*may conceivably in some sense exist*], et peuvent être ouverts en partie et vaguement déchiffrables pour la portion lucide de l'automatiste ou de l'intelligence d'une personne entrancée (*Proceedings of the S. P. R.*, 1894, *page* 21).

Le temps existe-t-il dans l'astral ?...

Le Dr Encausse n'avait parlé, dans le passage rapporté plus haut, que d' « images astrales » reproduisant des évènements *ayant eu lieu* et pouvant ainsi servir à reproduire une scène du *passé*, comme la projection cinématographique la reproduirait sur l'écran. Mais pour certains occultistes (et aussi pour les non-occultistes, *si* telle est la vérité), le passé, le présent, l'avenir, sont tout un, comme vous savez, car le temps n'existe pas en réalité, mais est uniquement une chose relative et subjective — une illusion en somme. Tout ceci est expliqué dans les livres de ces messieurs, avec la « quatrième dimension » et bien d'autres théories tout aussi simples ; quant à moi, comme je dois avouer que je conçois ces choses infiniment moins bien encore que les « images astrales » ; je ne saurais les énoncer clairement, et les mots, pour les dire, ne m'arriveraient pas aisément du tout. Aussi, me suis-je borné à rappeler l'énoncé du théorème, que nous accepterons comme étant démontré.

Seulement, comme d'aucuns peuvent être assez naturellement portés à lever les épaules devant ces théories, comme devant des enfantillages, qu'il me soit permis de rappeler qu'elles ont été soulevées par Emmanuel Kant lui-même dans ses *Traum eines Geistersehers*, à propos des phénomènes obtenus par Swedenborg ; Schopenhauer y consacre divers passages de ses *Pererga und Paralipomena*, etc.

Frédéric Myers s'exprime ainsi :

S'il y a un monde transcendental, il y a un aspect

spécial du Passé et du Futur plus plein et plus étendu que celui empirique... (1)

Peu d'hommes ont bien songé à ces problèmes du Passé et du Futur sans se demander si le Passé et le Futur ne sont pas, en réalité, qu'un nom... (2)

Donc, le temps n'étant qu'une misérable illusion, une réalité purement relative aux sens humains, comme le sont la lumière, les couleurs, les sons, et peut-être tout le reste aussi, il s'ensuit que « l'image astrale » de tel évènement peut être vue, par un homme doué d'un sens surnuméraire, *avant* que l'évènement même nous semble se produire. C'est simple comme bonjour. Nous sommes comme le public d'un Cinéma, qui ne voit que ce qu'on projette à ce moment sur l'écran : la pellicule qui traverse le projecteur constitue pour lui le *présent ;* les pellicules qui l'ont traversé déjà sont le *passé*, celles constituant la suite du film sont l'*avenir*. Mais si un monsieur se trouve près de l'opérateur, en de bonnes conditions, il pourra jeter aussi un regard sur les pellicules passées, sur celles qui n'ont pas encore traversé l'objectif du projecteur. Il verra alors le passé, l'avenir.

On ne me fera pas le tort de supposer que mon intention a été de justifier et expliquer (!) une hypothèse métaphysique — à laquelle je suis, au contraire, complètement étranger — par une simple et assez grossière similitude. J'ai voulu uniquement tâcher de faire comprendre par une analogie facile, à la portée de tout le monde, ce que d'autres écrivains se sont avisés d'exposer dans un langage beaucoup plus élevé, mais infiniment moins compréhensible.

Et les « hallucinations auditives ?... »

Une nouvelle difficulté se présente ici. Ce que nous venons de dire concerne les *apparitions* : ce qu'on *voit*, ou qu'on croit *voir*. Mais les sons, les bruits qui accompagnent parfois ces visions, depuis Marathon jusqu'à Edge Hill, comment les expliquer, s'ils ne sont pas purement hallucinatoires? Après les « images astrales », les « clichés astraux », les « films astraux », devons-nous admettre les « sons astraux », les « disques phonographiques astraux », pour s'exprimer d'une façon un peu plaisante, mais qui rend assez bien ce que l'on veut dire?...

Or, juste au moment où je suis arrivé à ce point de mon étude, je reçois un numéro du *Light* de Londres, reproduisant un article publié dernièrement par le *Message of Life*, revue new-zélandaise, et intitulé : *Voices and Sounds in the Air.* Voici, en deux mots, ce que contient cet article, venant des antipodes.

Les opérateurs des stations de télégraphie sans fil disent qu'il leur arrive parfois d'entendre des sons de voix, de musique, du trépignement des foules, qu'ils ne peuvent pas s'expliquer. On suppose que les vibrations de la télégraphie sans fil saisit ces sons de quelque façon dont on ne peut pas se rendre compte. « *Il est possible* — dit littéralement l'auteur — *qu'à l'avenir, des voix émises dans le passé nous soient renvoyées par les ondes de l'air...* »

Et l'auteur tâche de développer sa singulière théorie en observant d'abord que les vibrations de tous les sons sont lancées en l'air et y restent durant quelque temps. *Ceci est prouvé par la longueur du temps employé par un écho à revenir à son point de départ*, par l'espace de temps qui se passe entre l'envoi d'un message de télégraphie sans fil et sa réception ; enfin, par le temps qui se passe entre le moment où nous voyons, par exemple, la fumée d'un coup de canon, et le moment où nous en entendons le bruit. Jusqu'ici, rien à dire.

Maintenant, l'air enveloppant la terre a une profondeur de 15 milles seulement ; les vibrations ne peuvent pas aller au delà. [Et l'éther? les vibrations lumineuses passent bien à travers cet élément supposé ; pourquoi n'en serait-il pas de même des vibrations sonores, que seulement l'imperfection de notre organe de l'ouïe nous empêcherait d'entendre?] Donc, continue le *Message of Life*, les 15.000 milles d'air qui enveloppent la Terre doivent avoir absorbé tous les sons qui se sont produits depuis que le monde existe.

« Mais où se trouvent ces sons? Ils doivent être quelque part, dans l'enveloppe atmosphérique de la Terre. Hormis qu'on veuille soutenir que les vibrations se meurent, alors que des expériences prouvent que, probablement, elles constituent le vrai mouvement perpétuel ».

Le *Message of Life* croit donc pouvoir expliquer ainsi les perturbations signalées par les opérateurs de la télégraphie sans fil : « il s'agit des vibrations en retard des siècles passés »! Et il conclut : « Nous connaissons par la psychométrie que l'histoire de nos existences est imprimée sur les habits mêmes que nous portons, et que les rochers eux-mêmes contiennent les révélations des âges passés. Il est donc admissible que l'atmosphère puisse garder des vestiges dont nous n'avons aucune idée. »

Le journal néo-zélandais nous assure que « telles

(1) *Proceedings of the S. P. R.* 1895, p. 337.
(2) *Ibid* : p. 592.

sont les conclusions auxquelles des savants sont parvenus ». Nous voudrions bien en connaître les noms. Nous savons tous qu'un bruit qu'on produit est constitué, en réalité, par des vibrations d'une certaine longueur. Ces vibrations ne vont pas se réfugier dans un point localisé de l'atmosphère ; elles se propagent comme les ondulations d'une nappe d'eau sur laquelle on a jeté un objet lourd ; elles perdent en force ce qu'elles gagnent en distance et en extension, jusqu'à devenir, non seulement imperceptibles pour nos sens, mais pratiquement non existantes.

Ceci pour ce qui se rapporte au *monde physique* dans lequel nous vivons. Quant au *plan astral*, on peut tout admettre, parce que, sur ce point-là, nous en sommes réduits aux hypothèses. Mais ceux qui croient aux « images astrales » peuvent tout aussi bien croire à quelque chose de semblable pour les sons : voire même pour les vibrations télépathiques, etc.

On se sent un peu gênés, presque un peu ridicules, en abordant ces questions, tellement est profonde, à ce sujet, notre impréparation. Mais ce n'est pas encore là une raison pour en rire et leur dénier tout fondement. Il est absolument antiscientifique, incompréhensible, absurde que le *rien* ait engendré la première molécule, le protoplasme d'où se seraient développés les mondes ; il est encore plus incompréhensible et absurde qu'un Dieu créateur soit sorti de ce *rien*, ou qu'il ait toujours existé — et pourtant ce monde existe, nous existons.

M. C. Flammarion termine son récit de la voiture fantômatique, que nous avons cité plus haut, rappelant que tout cela est bien *absurde*, sans doute, mais, que Ptolémée avait écrit : « Je ne connais rien de plus absurde au monde, que l'extravagante hypothèse du mouvement de la Terre ». —Et pourtant, nous avons fini par nous y faire...

Ce qui est réellement incompréhensible et absurde, c'est que nous prétendions aller beaucoup plus loin que la constatation empirique des faits, et encore, des faits réduits à la *manière humaine* de les percevoir.

La guerre actuelle nous a fourni un certain nombre de faits supranormaux, trop peu connus en France, pouvant se prêter à un développement ultérieur de ces questions : c'est ce que nous tâcherons de faire dans notre prochain numéro.

(*La fin au prochain numéro*)

Un Clairvoyant

LE COMTE UGO BASCHIERI

Il était assez naturel qu'un évènement tel que la grande guerre actuelle donnât lieu à un certain nombre de cas de télépathie, visions, prémonition, etc., dont nous publierons, d'ailleurs, le plus grand nombre dans nos prochaines livraisons.

Sans tenir compte des prédictions, parmi lesquelles nous en trouvons, naturellement, d'assez anciennes, le premier cas venu à ma connaissance a même précédé la déclaration de guerre, s'étant produit en ces quelques jours durant lesquels planèrent les tragiques angoisses provoquées par l'ultimatum du gouvernement austro-hongrois à la Serbie. Il ne se rapporte donc pas strictement à la guerre, mais à un fait se rattachant directement à celle-ci : l'assassinat de Jean Jaurès.

Plusieurs journaux de Paris, de province et même de l'étranger se sont occupés, l'hiver dernier, du cas de clairvoyance auquel je fais allusion. Toutefois, comme j'y ai été mêlé en quelque sorte, et que j'ai eu entre les mains, dès le premier jour, les quelques documents qui s'y rapportent, je crois utile de rappeler ici ce fait d'une façon plus précise.

Un ami m'avait présenté, en juin 1914, le comte Hugues Baschieri, arrivé depuis peu du Brésil, et dont il me vantait les facultés médiumniques. Toujours à l'affût de sujets psychiques intéressants, je fus heureux d'obtenir de M. Baschieri quelques séances auxquelles je convoquai les membres du Comité directeur de la Société Universelle d'Etudes Psychiques. Rien n'est cependant à retenir des phénomènes d'ordre physique que le médium donna à cette occasion ; pour ce qui se rapporte à sa clairvoyance, il devait se produire fatalement que quelques-uns des consultants furent émerveillés des résultats obtenus,

alors que d'autres s'estimèrent moins favorisés. Je dois d'abord reconnaître que le milieu n'était pas tout à fait de nature à faciliter la production de ces phénomènes : je rappellerai même, un peu plus loin, un épisode assez caractéristique qui se produisit au cours de la première séance et qui pourrait expliquer bien des choses.

J'assistai, vers la même époque, à quelques séances que M. Baschieri voulut bien donner chez une femme de lettres, Madame J.-M. Malheureusement, les phénomènes de nature physique qui



Le comte Ugo Baschieri

se produisirent dans ces réunions, se passaient dans une obscurité presque complète, sans un contrôle suffisant. Les phénomènes « intellectuels » prirent plus spécialement la forme de prédictions concernant surtout l'Amérique du Sud et le Portugal, dépeignant l'avenir de ces pays pour 1915, aussi noir que Cassandre vit jamais celui d'Ilion : ce sont là, heureusement, des choses qui ne tirent pas à conséquence.

Je ne tardai toutefois pas à m'apercevoir qu'il y avait au moins une faculté psychique dont M. Baschieri pouvait à bon droit se targuer, quand il oubliait les destinées des empires pour les affaires courantes de la vie individuelle : c'est celle de la clairvoyance. Cela ne ressortait pas uniquement des consultations qu'il accordait au cours des séances, mais d'une foule de petits incidents caractéristiques, dont je me bornerai à citer un seul, parce qu'il eut plusieurs témoins.

Durant une séance chez Mme J.-M., le médium ne cessait de se plaindre de ce que les conditions « psychiques » n'étaient guère favorables ; il répétait de temps en temps : « Une clef... une clef... Je suis obsédé par l'idée d'une clef qu'on sort de la serrure et qu'on place derrière une glace, sur la cheminée. Cela me trouble les idées. »

La plupart des assistants demandaient ce que le médium pouvait bien vouloir dire avec sa clef. Bientôt on n'y songea plus. Or il est à noter qu'un quart d'heure environ avant l'arrivée du médium, Mme J.-M. avait conduit le commandant M. et moi dans la pièce destinée à la séance et nous avait fait observer, entre autres choses, qu'elle avait fermé une porte placée au fond du cabinet médiumnique et en avait caché la clef derrière la grande glace de la cheminée.

*
**

Dans l'après-midi du 31 juillet, M. Baschieri m'invita à une séance qu'il devait donner le soir même, chez Mme J.-M. On s'attendait désormais aux terribles faits imminents ; de graves occupations et préoccupations m'obligèrent à décliner l'invitation.

Le lendemain soir, je recevais de Mme J.-M. le texte de prédictions que M. Baschieri avait faites, comme d'habitude, au cours de la séance. Elles étaient écrites à la hâte, au crayon, sur une feuille de vieux papier jaunâtre, que je garde encore. Les ayant parcourues, j'y trouvai différentes allusions à la guerre, d'un caractère un peu vague, ne présentant, en somme, rien de bien remarquable. Mais bientôt ces deux phrases retinrent toute mon attention :

« *Cette nuit ou demain, quelqu'un de très important sera assassiné... A ce moment, 9 heures 40, il se passe quelque chose vers le Boulevard des Italiens.* »

Comme, le matin même, j'avais lu dans les journaux la nouvelle de la mort tragique de Jean Jaurès, je fus frappé d'étonnement. Je m'empressai de me mettre en rapport avec Mme J.-M. pour en obtenir quelques précisions ainsi que du commandant M., de Mr. et Mme R. et de quelques

autres personnes ayant assisté à la séance ; et voici ce dont je pus m'assurer :

M. Baschieri était arrivé quelques minutes après 9 heures chez Mme J.-M., qui habitait rue St-Charles, non loin des fortifications, et par conséquent à plus d'une heure de marche des Grands Boulevards. La séance, commencée presque aussitôt, durait depuis vingt-cinq minutes environ, quand le médium prononce la première phrase concernant l'assassinat d'un personnage très important dans les vingt-quatre heures. Il ajoute quelques autres phrases insignifiantes, qu'on explique par les convictions spirites du médium : « Ce sont les esprits qui se vengent, etc. » Puis, tout à coup, s'interrompant, très agité, il dit :

— Cette nuit, combien de sang!... Regardez, regardez quelle heure il est!...

Il y a un moment de confusion ; l'obscurité étant presque complète dans la pièce, on fait craquer une allumette et on dit :

— Il est 9 heures 40.

— C'est — ajoute le médium, en donnant toujours des signes d'une vive agitation — qu'en ce moment il se passe quelque chose vers le Boulevard des Italiens...

Le médium se calme un peu, après quelques instants, et continue ses prédictions sur la guerre imminente.

Personne n'était entré, ni ne pouvait entrer, dans le pavillon où se tenait la séance, durant celle-ci. De toutes façons, le temps aurait manqué pour se rendre du lieu du drame à l'extrémité opposée de la ville. En effet, il résulte du récit de tous les journaux que l'attentat eut lieu entre 9 h. 35 et 9 h. 40.

Le Restaurant où Jaurès dînait quand il fut tué se trouve au coin de la rue Montmartre et de la rue du Croissant, à 300 mètres environ (à vol d'oiseau), du Boulevard des Italiens.

Devons-nous discuter l'hypothèse ridicule que le médium, arrivé depuis peu du Brésil, dont il est citoyen, et ne s'occupant pas de politique, ait été au courant des sinistres projets de Villain? Il paraît bien établi que ce dernier a agi de sa propre initiative et n'a pas eu de complices : on peut être sûr que, s'il en était autrement, la police judiciaire, mise en éveil par la publication du cas de clairvoyance attribué à M. Baschieri par les journaux, n'aurait pas manqué de tirer les choses au clair.

On peut parler d'une coïncidence. Tout est possible, en effet. Cette supposition, malgré son extrême invraisemblance, pourrait encore être envisagée s'il s'agissait d'un cas absolument isolé ; alors que M. Baschieri présente chaque jour des faits de clairvoyance.

De quelle nature était ce phénomène? Il pouvait s'agir de simple transmission de pensée : le message télépathique serait alors parti du cerveau des témoins du drame comme d'un appareil de télégraphie sans fil, et aurait trouvé son appareil récepteur dans le cerveau d'un médium, entrancé en ce moment, et par conséquent, en bonnes conditions pour le recevoir.

En tous cas, l'histoire de tous les temps abonde en faits semblables. La pensée vole immédiatement à celui, ancien et célèbre entre tous, d'Apollonius de Tyane qui, durant un discours qu'il faisait à Ephèse, s'interrompit pour applaudir Etienne qui, à ce moment même, tuait Domitien, et pour annoncer la mort du tyran. Ce fait n'est pas seulement raconté par Philostrate, mais par Dion Cassius qui, dans son *Histoire Romaine*, fait appel au témoignage des personnes se trouvant dans les deux endroits et conclut en disant : « Bien que beaucoup de gens trouvent la chose incroyable, elle n'est pas moins un fait incontestable ». Les auteurs chrétiens de ce temps-là ne nièrent point le fait, se bornant à insinuer qu'Apollonius pouvait bien être au courant du complot contre la vie de l'empereur.

*
* *

On remarquera que l'épisode concernant la mort de Jean Jaurès n'est pas un cas de clairvoyance *dans l'avenir*, mais uniquement *dans l'espace*. En outre, bien que l'assassiné fût un homme public considérable, on ne peut pas dire que la clairvoyance montrée à cette occasion par M. Baschieri se rapportât à un évènement d'ordre *général*, tel que serait une guerre, une épidémie, etc.

Mais dans les derniers jours de novembre 1914, plusieurs journaux parisiens publièrent que le comte Baschieri venait d'annoncer la fin de la grande guerre pour le 27 avril 1915. J'ai moi-même assisté à deux séances au cours desquelles M. Baschieri a confirmé et répété cette curieuse prophétie: en ma présence, il a parlé du « 27 avril », sans spécifier qu'il s'agissait de 1915 — ce qui a même donné lieu immédiatement aux plaisanteries des sceptiques, qui se demandaient s'il ne s'agissait pas du 27 avril 2000. Cette prédiction provoquait l'étonnement général, tout le monde étant convaincu de la durée considérable de la guerre. On sait que, cette fois encore, ce fut Monsieur Tout-le-Monde qui eut raison.

Dans un cas comme celui dont nous nous occupons, rien ne tient plus debout s'il y a une erreur

de date ; quant au fait lui-même, que la paix suivra à la guerre, point n'est nécessaire d'être prophète ni fils de prophète pour le prévoir. Mais en d'autres circonstances, il est juste d'observer qu'il ne faut pas être trop sévère pour ce qui se rapporte aux dates des évènements prédits, le temps étant, comme le montre l'expérience, la chose la plus malaisée à établir, pour les clairvoyants, comme pour les météorologues...

J'ai un calepin dont plusieurs pages sont remplies d'autres prophéties d'ordre général, émises par M. Baschieri dans ses trances ; on n'y découvre aucune préoccupation d'exercer une influence quelconque sur l'esprit des assistants, dans un sens ou dans l'autre ; épidémies, attentats, misères de toutes sortes s'y succèdent comme les châtiments et les fléaux de Jéhovah dans les tirades des prophètes juifs, mais d'une façon absolument précise, sans le moindre artifice pour donner lieu à ces ambiguités et obscurités dans lesquelles excellaient les Oracles de l'Antiquité. Aussi, toutes les personnes assistant à quelques-unes des séances dans lesquelles M. Baschieri parle d'évènements d'ordre général, ne tardent pas à comprendre que le médium est absolument de bonne foi. Connaissant ses propres facultés de clairvoyance pour les affaires individuelles des consultants, il ne voit pas comment et pourquoi elles devraient lui faire défaut quand il s'occupe d'évènements intéressant tout un pays.

Le *comment* et le *pourquoi* de ces choses est trop en dehors de notre entendement pour que nous puissions les préciser. Dans notre dernière livraison, (pages 240 et 241) nous avons bien esquissé un commencement d'explication, montrant que, si la présence du consultant, ou, tout au moins, d'un objet lui ayant appartenu, facilite la clairvoyance du sujet, cette condition de réussite est très difficile à obtenir quand il s'agit de prophétiser des évènements d'ordre général. Mais où chercher les éléments indispensables à prophétiser la date d'un traité de paix? Ne faudrait-il pas, du moins, qu'un des diplomates qui seront chargés de signer le traité rende fortuitement une petite visite au clairvoyant? Même en ce cas, la date à laquelle se produira un fait n'est donc pas la circonstance la plus difficile à préciser, conformément à l'observation de tous les métapsychistes?

M. Baschieri n'accepte point aisément cette manière de voir. Il rappelle, à ce sujet, avoir prédit, une quinzaine de jours à l'avance, le terrible tremblement de terre qui détruisit une partie de Santiago, Valparaiso et autres villes chiliennes, en indiquant, non seulement le jour de l'évènement, 16 août 1906, mais l'heure, 8 h. du matin. La catastrophe ne se produisit qu'à 8 heures *du soir*. Il en résulta que durant une demi-journée, le prophète se trouva menacé par le peuple irrité, et la police dut intervenir pour le protéger. Mais enfin, l'accomplissement de la prédiction à douze heures près, procura un tel prestige à M. Baschieri, que je lui ai entendu dre que le Président de la République, M. Pedro Montt, durant six mois, allait le consulter toutes les nuits, clandestinement.

Nous manquons de toute documentation au sujet de ce évènement, dont il paraît cependant que s'occupèrent alors les journaux chiliens ; nous ne sommes donc pas à même d'en tirer une conclusion quelconque. Après tout, il se peut que M. Baschieri, se trouvant sur les lieux mêmes où devait se produire la catastrophe, et en contact avec des personnes qui devaient en être frappées, ait pu venir à connaissance, psychométriquement, de ce qui allait se produire. Mais la conclusion d'un traité international, la mort naturelle ou violente d'un souverain, les expéditions militaires qui peuvent être décidées par tel ou tel gouvernement, etc., paraissent des choses qu'un « voyant » ne peut être à même de prédire que par suite de circonstances rares et exceptionnelles dans lesquelles il s'est fortuitement trouvé.

En ces conditions, il serait injuste de conclure contre l'excellence des facultés psychiques d'un clairvoyant en ne se fondant que sur l'insuccès de ses prédictions d'ordre général (1).

---

(1) Un ami à qui j'avais communiqué une épreuve de cet article a bien voulu me signaler le passage suivant du livre du Dr Osty : *Lucidité et Intuition* (p. 162) :

« Je m'explique assez bien que certains sujets, lucides à l'état « de veille, se soient laissés entraîner à faire de la prédiction « d'ordre général. De ce qu'ils voient l'avenir des êtres qui les « viennent consulter, ils ont jugé qu'ils sont capables de lire « dans l'avenir, sans plus de spécification. C'est donc par ignorance de ce qu'est leur lucidité qu'ils commettent cette mauvaise « déduction. Ils sortent de la lucidité sans le savoir! »

De notre côté, nous avons cru devoir alors rechercher et citer ces quelques lignes de M. Ed. Duchatel dans son *Enquête sur des Cas de Psychométrie* (p. 54) :

« Donc, c'est folie de demander aux psychomètres, comme le « font les journalistes à chaque saison, notamment à la chute des « feuilles et à la floraison des calendriers, ce qu'ils pensent de « la naissance d'un roi de Hollande ou de la mort d'un grand-duc « de Russie, ou encore de tel cataclysme physique, politique ou « commercial!

« Il manque en ce cas, au psychomètre, pour asseoir sa con- « sultation, la condition primordiale de l'expérience : l'objet ayant « touché la personne en cause, s'il s'agit d'une personne déterminée, « la reine de Hollande ou le grand-duc de Russie.

« Et si la consultation porte sur un phénomène abstrait, ou « d'ordre collectif, alors l'impuissance de la psychométrie nous « paraît encore plus radicale car le moyen matériel de « mise en « communication » fera nécessairement défaut. »

Comme on peut voir, les deux psychistes francais qui, en ces dernières années, ont écrit des ouvrages sur la Clairvoyance sont de mon avis, M. le Dr Maxwell, dans sa Préface au ivre de M. Duchâtel, trouve que son hypothèse paraît confirmée par l'observation des faits, et rappelle à ce sujet les vers du poète :

Partout où nous avons passé
Quelque chose de nous demeure.

Si tel est notre avis très sincère, nous devons toutefois à la vérité de rappeler ici un fait assez caractéristique qui s'est produit lors de la première séance que M. Baschieri donna au Comité de Direction de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, le 2 Juin 1914. Le médium accorda alors des consultations individuelles à différentes personnes, pendant que les autres attendaient dans la pièce à côté.

J'avais vivement engagé les consultants à écrire tout ce que leur dirait le sujet. Quand le premier consultant, M. L., ingénieur, rentra au milieu de nous, on le pria de lire la « communication » qu'il avait reçue, si toutefois elle ne contenait rien de secret. M. L. répondit : « Le sujet, au lieu de m'entretenir des choses personnelles qui m'auraient intéressé et qui étaient contrôlables, a battu la campagne en me parlant de grands combats imminents, de révoltes, de sang qui coulerait à flots dans toute l'Europe et de bien d'autres balivernes semblables ; ce qui fait que j'ai jeté là le papier, après n'avoir écrit que les premiers mots ». Personne ne supposait alors l'imminence d'une guerre. Un mois et demi plus tard, l'Europe était en feu et M. L. s'efforçait péniblement de recueillir les souvenirs des choses entendues durant la fameuse consultation dont il avait commencé par faire fi d'une façon si tranchante. Mais ces souvenirs étaient désormais trop confus pour qu'on pût en tenir grand compte.

***

Par contre, il est bien rare qu'une personne ait recours à M. Baschieri sans obtenir des preuves, ou tout au moins des indices, de sa clairvoyance pour ce qui se rapporte à des évènements *privés* qui la concernent : évènements passés ou présents. Pour ce qui se rapporte à l'avenir, il faut, naturellement, attendre l'accomplissement des prédictions et, à ce sujet, il ne faut pas trop se presser de se prononcer pour ou contre, bien des évènements qui nous semblent fort probables n'étant pas destinés à se réaliser, alors que d'autres, dont nous accueillons la prédiction avec la plus grande incrédulité et même avec des moqueries, se réalisent, plus tard, d'une façon étonnante. Aussi, il ne faut jamais négliger d'écrire tout de suite les prédictions qui nous sont faites, surtout lorsque plusieurs personnes n'y ont pas assisté avec nous et qu'on ne peut par conséquent avoir recours au contrôle concordant de leur témoignage.

En tout cas, ne jamais oublier que la clairvoyance n'est jamais infaillible, que des erreurs multiples se mêlent presque toujours aux vérités, et qu'il faut surtout se méfier des dates indiquées pour les divers évènements prédits. Cette instabilité de la lucidité est celle qui explique pourquoi il est rare d'entendre une personne vanter les facultés d'un clairvoyant, sans que l'un des assistants dise aussitôt : « Quant à moi, je n'ai à peu près rien obtenu d'intéressant avec lui ». Que dire des malheureux qui se fieraient aveuglément aux prédictions d'un voyant, même des meilleurs, au lieu de les accepter uniquement comme d'utiles indications?...

Une circonstance qui rend si difficile l'étude des facultés psychiques d'ordre intellectuel, est justement que les faits de clairvoyance dans le passé, dans le présent, dans l'avenir se rapportent presque toujours à des affaires privées, parfois même secrètes ; cela constitue souvent leur intérêt, mais crée obstacle à leur publication. Ce qui me frappa davantage, la première fois que je consultai M. Baschieri, ce fut justement de lui entendre dire des choses que j'étais seul à connaître.

En d'autres cas, ce sont de petites circonstances dont le récit difficilement peut intéresser le public. Une fois, M. Baschieri me dit : « Vous avez reçu, il y a trois ou quatre jours, une lettre qui vous a causé quelque inquiétude ; vous craignez une indiscrétion ; mais tranquillisez-vous, ce qui vous inquiète ne se produira pas. » Aussitôt, je sortis de ma poche la lettre en question : par la suite, je constatai que l'indiscrétion n'avait pas été commise. Mais comment pourrais-je fournir sur ce fait très délicat, les détails nécessaires pour en montrer la valeur?

Une autre fois, je demande à M. Baschieri quel sera le résultat d'un entretien que je devais avoir, le lendemain, avec un monsieur de ma connaissance, pour une affaire importante. Il me répond que les choses iront bien, mais que je serai reçu, non pas par une, mais par *deux* personnes. Je déclarai que cela était absolument invraisemblable; jamais je n'avais trouvé personne avec ce monsieur, chez lequel je me rendais souvent ; cela s'est pourtant produit le lendemain.

M. Baschieri donne une séance à un magistrat de ma connaissance, auquel je venais de le présenter. Il lui dit : « Je *vois* à côté de vous une vieille dame aveugle ». « Ma mère vient de mourir — répond le magistrat. — Elle était aveugle depuis quelque temps. »

Il y a toutefois, de temps en temps, des épisodes qui empruntent aux circonstances au milieu desquelles ils se produisent un caractère plus intéressant et dramatique. Un soir des derniers jours

de juin 1915, je dînais chez M. Baschieri. Parmi les convives se trouvaient quatre officiers d'une nation amie et alliée, venus à Paris afin de s'y occuper d'affaires concernant l'aviation, pour le compte de leur pays. La présence de ces officiers en uniforme et celle de plusieurs dames donnait au dîner une agréable animation. On causait de choses et autres. Un des convives ayant fait allusion à une prédiction qui lui avait été faite par M. Baschieri, et qui s'était réalisée, l'un des officiers étrangers, le capitaine Sc., exprima le plaisir extrême que lui aurait procuré une consultation de M. Baschieri. Celui-ci commença par se dérober, remarquant qu'il pouvait avoir quelque chose de pénible à dire ; il fit, par contre, une prédiction concernant un autre des convives. Mais le capitaine Sc. insista de telle façon, que M. Baschieri, un peu agacé, finit par lui répondre :

— Puisque vous le voulez absolument, je vous dirai que vous-même ne courrez aucun danger imminent, mais que dans quelques semaines vous aurez un deuil dans votre famille.

— Peut-être mon père ? — demanda l'officier, devenu subitement triste.

— Non pas ; un parent collatéral très proche.

Ces paroles avaient à peine été dites, que trois coups forts et bien marqués retentirent sur les carreaux d'une fenêtre, en face du médium — fenêtre qui donne sur une courette de la maison. Tout le monde les entendit nettement : impossible de parler d'illusion, de truc ou de simulation. On peut comprendre quel malaise et quel sentiment pénible produisit cet incident. Le capitaine Sc., très impressionné, presque affaissé, dit qu'il savait bien de qui il pouvait s'agir.

Dans les premiers jours de septembre, une lettre d'un des officiers présents à cette soirée m'annonçait que la prédiction s'était avérée : le frère du capitaine Sc. avait été tué par une balle autrichienne.

Au sujet de la clairvoyance du comte Baschieri, voici une petite anecdote racontée par le directeur de la *Vie Politique et Littéraire*, dans son fascicule d'octobre-novembre.

Nous citerons, simplement, en dehors des démonstrations splendides et surélevées que nous avons enregistrées en présence, nous le répétons, de personnes très dignes et très calmes — un fait, pas trop profond, semble-t-il, que nous avons constaté en plein Paris, sans aucune espèce de préparation possible.

Nous sommes au *Nouveau-Cirque* avec le comte. Durant l'entr'acte, nous nous promenons en causant de choses quelconques, au milieu d'autres personnes; il en est deux qui marchent non loin de nous.

Soudain, le comte Baschieri interpelle l'une d'elles qu'il ne connaît pas : « Marthe » ? Et aussitôt, une dame — car c'étaient deux dames — surprise de se voir appeler et *connaître*, se retourne brusquement, rouge comme une jolie cerise !

Cinq minutes après, le comte avise deux jeunes gens qui marchaient à quelques mètres devant nous, toujours, interpelle encore : « Guy » ?

Et l'un des deux jeunes gens se retourne, toujours brusquement, surpris, mais souriant !

Maintenant, nous sommes dans la rue. Deux dames, à quelques pas. « Emma » ? s'écrie le comte Baschieri. Et l'une d'elles se retourne très vite, peut-être plus vite que les autres !... C'était son nom !

*
* *

Durant ses trances et ses supposées « incorporations » spirites, M. Baschieri se trouve parfois, comme bien d'autres médiums, dans un état presque terrifiant. En certaines occasions, du sang jaillit d'un de ses yeux : ce curieux phénomène physiologique s'étant produit devant quelques savants, à Paris, ceux-ci analysèrent ces éjections, recueillies dans un mouchoir, et constatèrent qu'il s'agissait bien de sang mêlé à de l'eau, à des humeurs. Il n'était naturellement pas aisé de se prononcer sur la nature supernormale que pouvait avoir ce phénomène. M. Baschieri affirme que l'apparition de ce sang durant ses séances est de mauvais présage...

Il n'est pas rare non plus que des phénomènes médiumniques d'ordre physique se mêlent à ceux de nature intellectuelle, durant les séances de M. Baschieri. Mais il n'est pas toujours également bien disposé pour les produire. Parfois, ils font complètement défaut, alors qu'on se propose de les obtenir : en d'autres cas, ils se présentent d'une façon inattendue, presque spontanément, comme les coups frappés à une fenêtre, dont nous avons parlé.

Hélas ! chaque fois qu'il est question de phénomènes médiumniques d'ordre physique, on doit se préparer à entendre parler de fraude : aucun médium n'a échappé à des accusations de cette sorte, comme aucun homme politique n'a pu se soustraire aux accusations de ses adversaires ; aucun philosophe ou prophète — fut-il le Christ ou Socrate — n'a été épargné. Que dire quand il s'agit de médiums, c'est-à-dire d'hommes qui ne sont pas nécessairement des saints ni des génies, mais uniquement des êtres doués, en plus forte mesure que leurs semblables, de certaines facultés physiologiques et psychologiques supernormales ?

Aussi, en parlant de M. Baschieri, comme de tout autre médium, je ne me préoccuperai point

de chercher s'il a pu, en Amérique ou dans une autre quelconque partie du monde, avoir été l'objet d'accusations de cette sorte. Je m'en tiendrai à ce que j'ai pu constater par moi-même.

J'ai dit qu'à ce point de vue, mes premières expériences avec M. Baschieri n'ont pas été des plus heureuses, en ce sens, que j'ai bien assisté à un certain nombre de phénomènes, mais en des conditions telles, que je ne pus en tenir aucun compte.

Mais je ne puis en dire autant pour ce qui se rapporte aux déplacements du guéridon sans contact. Le premier phénomène de cette nature auquel j'ai assisté avec M. Baschieri eut lieu le soir du 2 mai dernier ; c'est celui qui a été enregistré par le procès-verbal suivant, rédigé par le Dr G. Encausse (Papus), qui était présent, et signé par tous les expérimentateurs.

Les assistants se placent autour d'une petite table ronde à quatre pieds, dont on avait enlevé le tiroir. Les assistants sont debout et personne ne touche la table.

Auparavant le comte [Baschieri] avait fait placer les mains des personnes faisant la chaîne sur la table pendant une à deux minutes. Ensuite tout le monde a enlevé ses mains et les a maintenues, en formant la chaîne, à environ un mètre au-dessus de la table, dans l'ordre suivant : Médium, Comte X, Mr. de Vesme, Dr Encausse, capitaine G.

Brusquement, à l'appel du médium qui a appelé trois fois « son protecteur », la table, sans contact, s'est soulevée de terre; ensuite elle a été lancée à terre dans la direction où se trouvait le médium.

La lumière était diminuée, mais on distinguait les assistants ainsi que la table.

(*Suivent les signatures.*)

J'ai vu M. Baschieri répéter ce phénomène en deux autres occasions : la deuxième en des conditions de lumière bien supérieures à la première fois, puisqu'on pouvait lire assez facilement un journal, et je puis dire que, si j'ai vu avec Eusapia et d'autres médiums des phénomènes « physiques » plus extraordinaires, je n'ai jamais constaté le soulèvement et le déplacement d'un guéridon sans contact en d'aussi bonnes conditions d'observation. Tout le monde — le médium y compris — se tient à un mètre au moins de la table. Celle-ci se déplace bien en direction du médium, mais les mouvements de celui-ci ne sont point synchrones avec ceux du meuble. En tous cas, il est évident que, s'il y avait un fil (chose absolument inconcevable en les circonstances dans lesquelles se déroule le phénomène), cela pourrait, *jusqu'à un certain point*, expliquer les déplacements de la table, mais n'expliquerait aucunement la partie la plus caractéristique du phénomène, c'est-à-dire le soulèvement du petit meuble du sol, à une certaine hauteur. En somme, il est bien difficile d'assister deux ou trois fois à ce phénomène sans admettre son authenticité.

Il m'est aussi arrivé, toutefois, de voir M. Baschieri tenter de reproduire ce phénomène sans y parvenir. Par contre, j'ai vu la très lourde table en acajou, de la salle à manger du comte, se soulever et déplacer à la fin d'un repas, alors que neuf personnes étaient assises autour d'elle : tout ce que je puis dire à ce sujet c'est que, pour ma part, j'ai cherché en vain à imiter frauduleusement le phénomène.

Un autre phénomène du même genre est celui auquel il m'a été donné d'assister d'une façon bien inattendue vers le milieu de juillet.

Je me trouvais un soir dans mon appartement, à Paris, avec plusieurs amis réunis pour saluer un jeune officier qui devait rejoindre son poste le surlendemain. Comme il faisait un temps un peu lourd et qu'on avait laissé les fenêtres ouvertes, on avait dû éteindre toute lumière dans le salon, en hommage aux règlements actuels de police, la pièce restant suffisamment éclairée par la grande baie vitrée donnant sur l'antichambre, où un plafonnier était allumé.

Tout à coup, M. Baschieri, qui était présent, se leva du fauteuil sur lequel il était assis, me fit signe de le suivre et m'emmena un peu à l'écart, à côté du piano, où s'épanouissaient dans leur vase plusieurs magnifiques œillets blancs qu'un des invités avait aimablement envoyés dans la journée. Sans y toucher même un seul instant, il se mit en devoir de faire des « passes magnétiques » sur l'une de ces fleurs, l'enveloppant, en même temps, de son haleine, par de longues expirations, mais toujours se tenant à une vingtaine de centimètres d'elle.

Comprenant sans peine de quoi il s'agissait, je m'approchai autant que possible de la potiche, en observant de toute l'acuité de mes yeux la mystérieuse opération.

Après deux minutes à peine, voilà que l'œillet semble saisi d'une sorte de frémissement, puis d'une agitation toujours croissante, n'ayant cependant rien à faire avec le va-et-vient lent et mesuré des *passes* que continuait à faire l'opérateur. Tout à coup, la fleur se replie fortement sur sa haute tige ; le vase, se trouvant dans un équilibre assez instable à cause de sa forme allongée, s'incline à son tour et serait tombé à terre, si je n'y avais pas porté rapidement la main pour le soutenir.

Cet incident imprévu me permit de mieux constater l'absence de tout fil, de tout cheveu pouvant être utilisé pour une supercherie.

La chute du vase, bien qu'interrompue à temps, n'avait pas été sans attirer l'attention de quelques-uns des présents ; ceux-ci se hâtèrent tout naturellement de s'enquérir de ce qui s'était passé. Comme je décrivais le fait prodigieux avec force détails, une jeune fille qui était parmi les assistants montra s'y intéresser plus spécialement. Quelques minutes après, M. Baschieri répéta obligeamment devant elle le phénomène ; cette fois la tige de l'œillet se brisa net et la fleur tomba aux pieds de la jeune fille.

***

Bien que de pareils phénomènes de simple observation entraînent assez rapidement la conviction des personnes qui y ont assisté, je doute fort que M. Baschieri puisse être utilement employé pour des *expériences strictement scientifiques*. Cela tient beaucoup moins à son genre de médiumnité qu'à son caractère excentrique, impulsif, intolérant de toute entrave et pouvant provoquer un certain étonnement dans nos esprits plus posés.

Ayant émigré dans l'Amérique du Sud, encore adolescent, il mena toujours une vie indépendante; il a beaucoup voyagé, traversant maintes fois l'Atlantique. Son naturel méridional, exubérant dans le langage comme dans l'action, s'est encore accentué dans les milieux dont il a été surtout entouré. Habitué à vivre largement dans ses résidences de Buenos-Ayres et Rio-de-Janeiro, il a été poussé par son besoin de changement à venir à Paris, la prestigieuse cité qui exerce encore plus spécialement sur les Latins son mystérieux attrait. Les personnes qui connaissent sa coquette demeure du Boulevard Malesherbes, portant un numéro fatidique, y ont rencontré des traces non douteuses de l'excentricité du maître de céans. Les journaux d'Amérique et de Paris l'ont dénommé : *Un Cagliostro moderne*. C'est un peu cela, à part (bien entendu) le côté philosophique et ésotérique de Cagliostro.

M. Baschieri est médecin brésilien, diplômé par la *Junta de Hygiene do Estado*; inutile d'ajouter qu'il a toujours mis ses facultés psychiques au service de ses malades, avec un succès qui lui procura une grande notoriété en plusieurs Etats de la Confédération et des clients illustres, tels que le Vice-Président Manuel Victorino, la veuve du maréchal Deodoro de Fonseca, le maréchal Nicolao Falçao da Frota, etc. Au sujet de ce dernier, se produisit même à Pelota un retentissant incident au sujet du cadeau que la famille Falçao da Frota fit à M. Baschieri, pour lui témoigner sa reconnaissance, d'une épée d'honneur artistique qui avait été offerte au maréchal par ses concitoyens : cette épée figure actuellement au Musée de Rio-de-Janeiro comme un don du comte Baschieri.

En France, celui-ci ne peut, naturellement exercer que sa clairvoyance et sa médiumnité. Espérons que, malgré la période troublée et défavorable que nous traversons, elles puissent rendre service à la science et à l'humanité.

C. de Vesme

ÉCHOS et NOUVELLES

Madame Everitt

Le 15 septembre dernier, s'est éteinte à Londres, plus que nonagénaire, Madame Everitt, que le *Light* appelle « l'un des médiums les plus merveilleux de notre temps, bien que sa médiumnité fût absolument privée ». C'était en même temps, depuis près de cinquante ans déjà, l'une des personnalités les plus connues, les plus respectées du monde spirite anglais.

Cette dame a été mêlée au mouvement spirite depuis sa phase la plus ancienne. Dès 1850, M. et Mme Everitt, comme tant d'autres personnes de ce temps-là, consacrèrent quelques heures à des expériences désordonnées avec les « tables tournantes », qu'on pouvait alors considérer surtout comme un passetemps de salon.

Ce ne fut que quatre ou cinq ans après que l'attention de Mme Everitt se tourna plus sérieusement vers ces phénomènes, spécialement à la suite d'une séance durant laquelle, quelqu'un l'ayant invitée à formuler des questions mentales, le guéridon leur répondit toujours correctement. Le lendemain, pendant que Mme Everitt se trouvait avec d'autres personnes dans son salon, une petite table à travail placée à l'extrémité opposée de la chambre

sembla s'animer tout à coup et se prit à se mouvoir, sans contact humain et sans aucun moyen visible de locomotion, venant doucement vers les assistants. Mme Everitt en fut si effrayée qu'elle s'enfuit, en criant.

Ces incidents amenèrent M. et Mme Everitt à entreprendre des expériences dans leur propre demeure : elles réussirent, dès le début. Bientôt on passa, grâce à la présence de Mme Everitt, à toute la gamme des phénomènes médiumniques : écriture directe, lumières, *raps*, matérialisations partielles, et enfin, voix directes. A propos de ces dernières, un collaborateur du *Light*, M. Ernest Meads, dit avoir parfois entendu une demi-douzaine de « voix », dont quelques-unes absolument barytonales, entretenir une conversation animée avec les expérimentateurs, dont Mme Everitt ellemême, qui était en son état normal.



Madame Everitt

Mme Everitt finit par être tout le temps entourée de manifestations psychiques surnormales, à telles enseignes que la chose n'allait point, en certains cas, sans causer de sérieux inconvénients, ses « esprits » se mêlant à toute son existence.

Il ne nous résulte pas que les facultés de Mme Everitt aient donné lieu à des expériences systématiques de la part de savants ; mais les journaux spirites anglais ont été remplis, durant de longues années, des comptes rendus de personnes enthousiastes des phénomènes auxquels elles avaient assisté en présence de Mme Everitt.

La longévité de cette dame constitue une nouvelle preuve de l'importance très relative que présentent les affirmations de certains savants, selon lesquels l'exercice de la médiumnité serait nécessairement fort nuisible à la santé des sujets.

L'arrestation du mage « de Bord »

Les journaux parisiens se sont occupés, dans les premiers jours d'août dernier, de l'arrestation du « mage » Jean Debord, qui se faisait appeler « de Bord de Labotaria ».

Je reçus, il y a quelque trois ou quatre ans, de ce monsieur, une invitation pour une des séances médiumniques qu'il donnait chez lui, chaque semaine. Je m'y rendis volontiers ; j'y amenai même quelques distingués membres de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, chacun payant à l'entrée sa petite cotisation pour l'entretien du médium et de son « Sanctuaire ». Ce Sanctuaire consistait alors en une petite pièce toute tendue de rouge, remplie d'objets rouges, éclairée de quelques lampes rouges ; c'était là que se passaient les séances. Le médium, qui est un ancien chanteur de Café-concert, commençait par chanter quelques airs en s'accompagnant au piano — soi-disant sous l'inspiration des esprits. Ensuite, tombant en trance, il personnifiait successivement des personnages morts plus ou moins connus : le Dr Péan, Pasteur, le chansonnier Mac-Nab, les poètes Sully-Prudhomme, Maurice Guillemin, etc. ; il personnifia durant un certain temps aussi le sénateur Naquet, jusqu'au jour où quelqu'un révéla au médium que ce dernier était encore vivant. Mais surtout était censé « s'incarner » dans le médium le fakir Tit-Chi, qui avait été dans une précédente incarnation le roi David, et dont une statuette trônait sur un meuble, constituant le génie tutélaire du lieu. Le pauvre Roi David, de dégringolade en dégringolade, était tombé dans un état de gâtisme et d'abaissement moral invraisemblable : il parlait à peu près comme ces crétins qui ne jouissent point parfaitement du don de la parole, si ce n'est pour émettre souvent de vilaines phrases scatologiques.

Jamais nous n'avions vu rien de semblable dans les milieux spirites. Nous revînmes cependant deux ou trois fois au « Sanctuaire », les jours suivants,

parce qu'on nous avait fait entrevoir la possibilité d'assister à quelque phénomène physique intéressant, tels qu'on en constate parfois même au cours de séances où le côté intellectuel n'est pas des plus élevé. Je me trouvais, sans doute à l'insu du médium, en de bonnes conditions pour observer — et ce que j'ai vu m'a complètement fixé sur l'inexistence absolue de tout phénomène surnormal. Aussi nous ne nous occupâmes plus de Labotaria.

Nous ne prîmes pas la peine de le combattre, parce que cela fut fait par les journaux spirites eux-mêmes, le groupe des clients du « Sanctuaire » n'étant composé que de quelques bonnes dames dont les agissements n'avaient aucune conséquence pour ce qui se rapporte à l'étude du métapsychisme.

Néanmoins, ces dames faisaient prospérer les affaires du « Sanctuaire », l'une surtout, la comtesse de C..., à qui M. de Bord avait extorqué, dit-on, une somme importante. Le « Sanctuaire » avait été transporté dans un appartement plus grand et confortable, Avenue de St-Ouen.

La police finit par s'en mêler et, le 6 août, pénétrant dans le Sanctuaire durant une séance, elle arrêta le mage, malgré les protestations de ses acolytes.

Nécrologie

Il y a quelques semaines, les journaux londoniens annonçaient le décès de M. Henry Crookes, fils aîné de Sir William Crookes. Jeune encore, il était déjà un savant distingué.

Maintenant, nous apprenons que Sir Olivier Lodge vient de perdre son fils, le lieutenant Raymond Lodge, du South Lancashire Regiment, tombé en France à l'âge de 26 ans. En sortant de l'Université, où il avait acquis son diplôme d'ingénieur, il avait été attaché à la maison Lodge Brothers. Il s'était engagé dans l'armée dès le commencement de la guerre.

M. Emile Boirac, Recteur de l'Académie de Dijon, a perdu un de ses fils, âgé de 24 ans, tombé au cours des combats qui eurent lieu, en mai dernier, au bois d'Ailly, dans la Somme.

Nos condoléances sincères aux trois illustres et vénérés savants et psychistes.

SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ÉTUDES PSYCHIQUES

Une causerie du Dr A. Tardieu sur la prédiction Sonrel

M. le Dr Amédée Tardieu a bien voulu consentir à faire à la Société Universelle d'Etudes Psychiques une causerie sur la prédiction Sonrel, que nous avons publiée dans notre dernier numéro et qui a soulevé dans le public un si vif intérêt. Il donnera de nouveaux détails sur ce fait, en développant quelques théories physiologiques et psychiques auxquelles il a plus spécialement tourné son attention ; il s'offre aimablement à répondre aux questions qui pourront lui être posées.

La séance sera présidée par M. Camille Flammarion, Président de la Section de Paris de la *Société Universelle d'Etudes Psychiques.*

La causerie aura lieu le **Dimanche 12 Décembre, à 2 heures 30, à la Maison de Balzac (Rue Raynouard, 47)**, mise obligeamment à la disposition de la Société par le conservateur, M. L. B. de Royaumont.

Les personnes présentées par les membres de la Société et les abonnés des *Annales des Sciences Psychiques* seront admises à la séance.

Nos lecteurs trouveront dans notre prochain numéro, qui paraîtra dans les derniers jours de Décembre, la TABLE DES MATIÈRES des années 1914-15, ainsi que la COUVERTURE pour le recueil des fascicules des deux années.

A NOS LECTEURS

A l'occasion de la reprise de la publication des Annales de Sciences Psychiques, *nous avons reçu de nos collaborateurs, abonnés et lecteurs un grand nombre de lettres de félicitation et d'encouragement. Il nous est impossible de répondre personnellement à toutes ; mais nous tenons à dire à nos aimables correspondants combien nous avons été touchés de leurs manifestations de sympathie, et à leur en exprimer notre vive reconnaissance.*

Le Gérant: Ch. HAIZE. — Imp. Nouvelle, G. Clouzot, 85, rue Chabaudy, Niort.

Annales
des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE